

V O Y A G E S

D'ALEX.^{DRE} MACKENZIE.

V O Y A G E S
D'ALEX.^{DRE} MACKENZIE,
DANS L'INTÉRIEUR
D E
L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE,

FAITS en 1789, 1792 et 1793;

Le 1.^{er}, de Montréal au fort Chipioutan et à la mer Glaciale,
Le 2.^{me}, du fort Chipioutan jusqu'aux bords de l'Océan
pacifique.

PRÉCÉDÉS d'un Tableau historique et politique sur
le commerce des Pelleteries, dans le Canada.

TRADUITS DE L'ANGLAIS,

PAR J. CASTÉRA,

AVEC des Notes et un Itinéraire, tirés en partie des
papiers du vice-amiral BOUGAINVILLE.

TOME II.

P A R I S ,
D E N T U , Imprimeur-Libraire, Palais du Tribunal,
galeries de bois , n^o. 40.

A N X. — 1802.

VOYAGES

D'ALEX.^{DRE} MACKENZIE.

CHAPITRE IV.

*Continuation de la route depuis le
voisinage de l'île du Manitou jus-
qu'à l'entrée du lac des Camps
abandonnés.*

IL plut et il tonna toute la nuit. —
Notre nouveau guide s'évada à la fa- 1789.
veur de l'obscurité. Nous forçâmes un juillet.
de ses compatriotes de le remplacer. jeu. 9.
Nous enlevâmes en même tems les pa-
gaves à un autre qui nous suivait dans
un canot, et que nous soupçonnions de
vouloir favoriser la fuite de son ami.
Celui-ci paraissait indigné de nos pro-
cédés. Mais enfin nous parvînmes à l'ap-
aiser.

— 1789. Il était trois heures et demie du
juillet. matin quand nous nous mîmes en
route. Peu de tems après , nous vîmes
de la fumée sur la rive orientale du
fleuve. Nous nous avançâmes aussitôt
de ce côté-là. Notre guide adressa la
parole aux sauvages qui étaient sur la
plage ; mais nous ne pûmes point
comprendre ce qu'il leur dit. Il nous
apprit qu'ils n'appartenaient point à
sa tribu , en nous assurant qu'ils étaient
d'une nation méchante et cruelle , et
que s'ils le pouvaient , ils nous bat-
traient , nous arracheraient les che-
veux et nous maltraiteraient de toutes
les manières.

Les hommes nous attendirent de
pied ferme ; mais leurs femmes et leurs
enfans s'enfuirent dans le bois. Ces
hommes n'étaient que quatre. Avant
que nous n'attérissions , ils nous ha-
ranguèrent tous à-la-fois , avec un air
très-irrité. Mes chasseurs n'entendaient
pas un seul mot de leur langage. Le

nouveau guide leur répondit , et aussitôt ils prirent un air plus tranquille. 1789. Je leur donnai de la verroterie , des alènes et quelques autres bagatelles ; et quand les femmes et les enfans revinrent , je leur fis les mêmes présens. Ils étaient en tout au nombre de quinze. Ils paraissaient bien portans , bien nourris , et ils étaient , à tous égards , d'un extérieur plus agréable que les autres sauvages que j'avais vus dans le cours de ma navigation.

Leur langage paraissait différent de celui des autres nations ; mais je crois que c'était plutôt par l'accent que par les paroles ; car l'Indien-lièvre s'entendait facilement avec eux. Le chef anglais comprenait fort bien aussi ce que l'un d'eux lui disait ; mais il ne pouvait pas s'en faire entendre.

Leurs armes et leurs ustensiles sont à-peu-près les mêmes que ceux que j'ai décrits dans le chapitre précédent. Ils n'ont que quelques petits morceaux de

— fer, façonnés en couteaux , et que leur
 1789. fournissent les Eskimaux. Leurs flèches
 juillet. sont d'un bois très-léger , et n'ont que
 deux plumes pour aîles. Leurs arcs
 diffèrent aussi de tous ceux que j'ai
 vus auparavant , et ils nous dirent
 qu'ils les tiraient de chez les Eski-
 maux leurs voisins. Ces arcs sont faits
 de deux morceaux de bois joints en-
 semble , au-dessus desquels passe une
 forte corde de nerf , qui y est attachée
 de distance en distance pour pouvoir
 s'y tenir adhérente. Quand ce nerf est
 mouillé , l'arc ne se bande et ne peut
 être tiré que lorsqu'il a une très-forte
 corde et qu'il est manié par un bras
 vigoureux.

Ils font cuire leur manger dans un
 vase de bois très-mince, d'une forme
 ovale et dont le fond est adhérent à
 une courbe qui le tient plié. Leurs ca-
 misoles sont échancrées depuis la cein-
 ture et se terminent en pointe devant
 et derrière, à la hauteur du genou.

Elles sont aussi garnies au bord avec —
 une petite frange. Ils ont d'autres 1789.
 franges , pareilles à celles que j'ai dé- juillet.
 crites plus haut (1), si ce n'est qu'ils
 y ajoutent le noyau d'une graine fa-
 rineuse , dont la couleur est grise , et
 qui a la grosseur et la forme d'un grain
 d'orge. Ce noyau est long et brun ; on
 le perce et on en garnit les deux cor-
 dons de la frange. C'est avec cette
 frange que les sauvages ornent leurs
 camisoles , en la cousant en demi-
 cercle sur la poitrine et sur le dos , et
 la faisant croiser sur les épaules. Ils
 ont des manches larges et courtes ;
 mais leurs gants y suppléent. Ces gants
 montent fort haut , et sont assez com-
 modément attachés au cou par un
 cordon.

Si les guêtres de ces Indiens étaient
 réunies par une ceinture , on pourrait
 les appeler des culottes longues. Ils

(1) Voyez le chapitre précédent.

— 1789. les font joindre avec un cordon, au-
 juillet. dessous du nombril, ce qui semble
 annoncer qu'ils ont des idées de dé-
 cence, étrangères aux autres sauvages
 de ces contrées. Leurs souliers sont
 cousus aux guêtres et façonnés sur
 toutes les coutures. L'un de ces In-
 diens avait une camisole de peau de
 rat musqué (1).

L'habillement des femmes est le
 même que celui des hommes, excepté
 que leurs camisoles sont plus longues
 et n'ont point de frange sur la poi-
 trine. Ces sauvages portent leurs che-

(1) Parmi les différentes espèces de rats qui
 se trouvent dans l'Amérique septentrionale, il
 y en a deux dont la peau fournit une belle four-
 rure, le rat de bois et le rat musqué. Le rat
 musqué a au-dessous des intestins, une pochette
 qui renferme du musc. Il est beaucoup plus
 petit que le castor, dont il a les inclinations,
 mais non pas toute l'intelligence.

(Note du traducteur.)

veux fort singulièrement. Ils font deux queues des cheveux du toupet et des faces, et les laissent pendre en avant de l'oreille. Ils mettent également en queue ceux du sommet et du derrière de la tête, et les attachent un peu bas avec le reste de leurs cheveux. Ils se servent pour cet usage d'un cordon de cheveux parfaitement bien tressé et teint avec goût. Les femmes et même quelques hommes, laissent leurs cheveux épars; les uns les ont fort longs, les autres assez courts.

Ces Indiens me vendirent deux grandes peaux d'élan, très-bien préparées. Je ne m'imaginai pas que l'espece de ces animaux se trouvât dans le pays, et les naturels me dirent eux-mêmes qu'elle y était très-rare. Quant au castor, il me parut qu'ils n'en avaient pas même d'idée. Mes gens leur achetèrent des camisoles et diverses choses curieuses.

Ils nous offrirent du poisson d'un

1789.
juillet.

— 1789. goût délicieux. Ce poisson , pas plus gros qu'un hareng , est magnifiquement moucheté en noir et en jaune. juillet.

Il a sur le dos une nageoire qui se prolonge depuis la tête jusqu'à la queue, et qui en se déployant prend une forme triangulaire et offre à l'œil le mélange des mêmes couleurs qui ornent les écailles. La tête de ce poisson est fort petite et ses dents sont extrêmement aiguës.

Nous décidâmes le naturel dont le langage était le plus intelligible, à nous accompagner. Il nous annonça que nous serions obligés de dormir encore dix nuits avant d'arriver sur le bord de la mer. Ensuite, il nous dit que plusieurs Indiens de sa tribu résidaient dans le voisinage de l'endroit où nous étions, et que dans trois nuits nous rencontrerions les Eskimaux, avec qui sa nation avait été autrefois en guerre, mais vivait enfin en paix et même amicalement. Ce sauvage nous parla

avec beaucoup de dédain et d'ironie, —
des derniers Indiens que nous avions 1789.
vus. Il disait qu'ils ne valaient pas juillet.
mieux que de vieilles femmes, et qu'ils
étaient d'abominables menteurs; ce
qui s'accordait assez avec l'idée que
nous en avions conçue.

Au moment où nous quittâmes le
rivage, quelques-uns de mes gens firent
partir leurs fusils chargés à poudre;
ce qui allarma extrêmement les natu-
rels qui entendaient, pour la première
fois, le bruit des armes à feu. Cela fit
même un tel effet sur celui qui s'était
engagé à nous suivre, que nous crai-
gnîmes qu'il ne voulût pas remplir
sa promesse. Cependant, lorsqu'il sut
que le bruit qui l'effrayait n'était
qu'un signal d'amitié, il consentit à
venir; mais au lieu de se placer avec
nous, comme nous le lui offrions, il
s'embarqua dans son petit canot.

Deux de ces compagnons, qu'il
nous dit être ses frères, nous suivi-

— rent dans leurs canots. Ils se mirent à
 1789. chanter non-seulement leurs propres
 juillet. chansons, mais celles des Eskimaux.
 Leur voix animait tellement notre
 nouveau guide, que les postures grotesques qu'il faisait en mesure, nous tinrent dans une appréhension continue de le voir chavirer. A la fin, s'ennuyant d'être seul, il pagaya autour de mon canot, et me pria de l'y recevoir, quoique peu auparavant il eût absolument refusé d'y entrer.

A peine fut-il dans mon canot, qu'il se mit à danser à la manière des Eskimaux, ce qui nous inquiéta beaucoup, moi et mes gens. Nous lui fîmes pourtant comprendre qu'il fallait rester plus tranquille. Alors il prit diverses postures et fit des gestes indécens, toujours à la façon des Eskimaux, dont il se vantait d'être très-connu. Nous gagnâmes le rivage pour y déposer son canot; et là cet Indien nous fit voir avec le doigt une mon-

tagne voisine, où, trois hivers auparavant, les Eskimaux avaient tué son grand-père. 1789.
juillet.

Nous aperçûmes sur cette montagne, un renard et un blaireau. Et le frère de notre nouveau guide tua ce dernier animal d'un coup de flèche.

Vers les quatre heures après-midi, ayant vu de la fumée sur la rive occidentale, nous traversâmes le fleuve et nous abordâmes. A notre approche, les naturels firent un vacarme affreux. Ils criaient, ils hurlaient en courant çà et là comme des insensés; et leurs femmes et leurs enfans prirent la fuite. En voyant le désordre que nous causions, nous restâmes quelque tems avant de descendre à terre, précaution qui était sans doute nécessaire. Je suis même persuadé que si nous n'avions eu personne pour porter la parole aux naturels, ils se seraient livrés à quelque acte de violence; car toutes les fois que les sauvages renvoient leurs

— 1789. femmes et leurs enfans, ils ont quel-
 juillet. que dessein hostile. A la fin nous par-
 vînmes à les apaiser, en leur faisant
 les présens d'usage. Ils préférèrent
 les grains de verroterie, et principa-
 lement les bleus, à toutes les autres
 choses que je leur offris. L'un d'eux
 me pria même de reprendre un cou-
 teau que je lui avais donné, et de le
 lui remplacer par une petite poignée
 de ces grains.

J'achetai de ces sauvages deux ca-
 misoles pour mes chasseurs. En même
 tems ils me firent présent de quelques
 flèches et d'une certaine quantité de
 poisson salé.

Ces Indiens étaient au nombre de
 cinq familles, composées d'environ
 quarante individus, hommes, femmes
 et enfans. Je ne puis en juger que par
 estimation, car je n'en vis qu'une
 partie. Les autres ne voulurent pas
 sortir des endroits où ils s'étaient ca-

chés. On les nomme les *Deguthie* —
Dinies, c'est-à-dire les *Querelleurs*. 1789.

Notre guide craignant , ainsi que juillet.
 ses prédécesseurs, que nous ne voulussions pas nous en retourner par la même route , montra également le desir de nous quitter. Il appréhendait aussi que les Eskimaux ne nous tuassent , et n'enlevassent les femmes qui étaient avec nous. Alors mes Indiens lui dirent que nous n'avions aucune espèce de crainte , et qu'il ne devait rien redouter lui-même. Ils l'assurèrent que nous reviendrions par le même chemin ; et ils firent si bien , qu'il consentit à se rembarquer et qu'il ne montra plus la moindre appréhension. Nous fûmes accompagnés par huit petits canots.

Voici notre marche de la journée :
 six milles au sud-ouest quart d'ouest ,
 trente milles au sud-ouest quart de sud ,
 trois milles au sud-ouest , douze milles
 à l'ouest quart de sud , et deux milles

— à l'ouest quart de nord. Nous atté-
 1789. rîmes à huit heures du soir sur la rive
 juillet. orientale , et nous y passâmes la nuit.

Les Indiens que je rencontraï en cet endroit , me dirent que du lieu où j'avais vu le matin les gens de leur tribu (1) on n'avait que peu de chemin à faire pour se rendre par terre à la mer, en passant à l'est du fleuve ; et que de l'endroit où nous étions alors , la route était encore bien plus courte , en allant à l'ouest. Ils me dirent que le rivage formait une pointe des deux côtés du fleuve.

Ces sauvages ne sont nullement enclins à dérober , ou du moins nous ne les vîmes jamais chercher à nous rien prendre. Ils dansaient et sautaient , comme ceux que nous avions déjà vus ; et il paraît qu'ils aiment beaucoup cet exercice.

Vers le milieu de la journée le tems

(1) Les Querelleurs.

fut très-chaud. Le soir il se refroidit. —
 Il y avait sur le rivage où nous cam- 1789.
 pâmes, une grande quantité de lin juillet.
 sauvage. Ayant passé le tems de sa ma-
 turité, il était couché sur la terre, et
 les jeunes plantes poussaient à travers.
 C'était la première fois que j'en voyais
 dans ces contrées.

A quatre heures du matin nous nous vend.
 embarquâmes à quelque distance de 10.
 l'endroit où nous avions couché. Le
 fleuve devenu plus étroit, courait entre
 des rochers élevés, et nous fîmes quatre
 milles en louvoyant vers le nord-ouest.
 Là les rives du fleuve s'abaissent. L'on
 peut dire que depuis la première passe
 où le courant est très-rapide, le pays
 n'est pas montagneux, quoiqu'en gé-
 néral les écores de la rivière soient fort
 hautes. Il y a des endroits où elles sont
 arides et pelées, et d'autres où crois-
 sent de petits sapins et des bouleaux.
 Nous fîmes encore deux milles sans
 changer de direction, ayant devant

— nous des montagnes dont le sommet
1789. était couvert de neige.

juillet. Nous nous trouvions alors à environ dix milles de ces montagnes. Dans cet intervalle le rivage des deux côtés du fleuve était parfaitement plane. Le fleuve s'élargissait beaucoup et se divisait en plusieurs bras formés par des îles, dont quelques-unes étaient vaseuses, sablonneuses et sans aucun arbre, et les autres couvertes de sapins et d'une espèce d'arbres beaucoup plus grands qu'aucun de ceux que nous avions vus depuis dix jours. Les bords des îles, élevés d'environ six pieds au-dessus de l'eau, étaient revêtus d'une glace épaisse, qui laissait pourtant voir de distance en distance des veines de terre noire. Dans les endroits où le soleil avait ramolli la glace, des arbres étaient renversés et tombés dans le fleuve.

Les bras du fleuve étaient si nombreux, que nous ne savions lequel

suivre. Notre guide voulait nous faire —
 passer dans le plus rapproché de l'est, 1789.
 par rapport, disait-il, aux Eskimaux ; juillet.
 mais je préfèrai celui du milieu, parce
 qu'il y avait beaucoup plus d'eau, et
 qu'il courait du sud au nord. En ou-
 tre, je pensai que nous rencontrerions
 les Eskimaux plutôt là qu'ailleurs, et
 que nous serions les maîtres d'aller
 vers l'est quand nous le voudrions.

Nous fîmes six milles en nous diri-
 geant à l'ouest - quart de nord ; puis
 nous mîmes le cap au nord - ouest
 quart d'ouest. Les montagnes couron-
 nées de neige étaient à l'ouest quart
 de sud de nous, et elles s'étendaient
 vers le nord, plus loin que nous ne
 pouvions le distinguer. Suivant ce que
 me dirent les Indiens, ces montagnes
 faisaient partie de la chaîne que j'avais
 vue le 3 juillet.

D'après une observation solaire, je
 déterminai la latitude où nous étions,
 à 67 deg. 47 min. nord. C'était le point

— le plus septentrional où je comptais
 1789. aller dans ce voyage ; mais je fus
 juillet. trompé par ma boussole , qui variait
 bien plus à l'est que je ne le croyais.

Je jugeai alors que le fleuve dont je
 suivais le cours , portait ses eaux dans
 le grand Océan septentrional ; et je
 résolus d'aller jusqu'à son embou-
 chure , quoique je prévisse bien que
 le défaut de provisions ne me permet-
 trait pas de retourner cette année à
 Athabasca.

Notre nouveau guide , fatigué du
 voyage et ne pouvant presque plus y
 résister , employa toute son éloquence
 pour m'empêcher de poursuivre ma
 route. Il n'était jamais allé , disait-il ,
 au *Binalheulla Tou* (1) ; et lorsqu'il
 s'était rendu au lac des Eskimaux ,
 bien moins éloigné , il était allé par

(1) Ces mots signifient le lac de l'Homme
 Blanc.

terre , de l'endroit où nous l'avions trouvé , à celui où les Eskimaux passent l'été. 1789.
juillet.

Tous ces discours et quelques autres motifs décourageaient tellement mes chasseurs, que je suis certain que s'ils l'avaient pu, ils m'auraient abandonné. Cependant je les tranquillisai un peu en les assurant que je ne continuerais encore à descendre le fleuve que sept jours ; et que si alors nous n'étions pas rendus sur les bords de la mer , nous nous en retournerions. Certes, il nous restait si peu de vivres , qu'indépendamment de toute autre considération , c'était pour eux une preuve que je tiendrais ma promesse. Notre dernière course (1) fut de trente-deux milles. Le courant était beaucoup plus rapide que ne semblait le comporter un pays aussi plane.

(1) Au nord-ouest quart d'ouest.

— Nous fîmes quatre milles en gou-
 1789. vernant au nord-nord-ouest, — trois
 juillet. milles au nord-ouest, — deux milles
 au nord-est, — trois milles au nord-
 ouest quart d'ouest, — et deux milles
 au nord-est. A huit heures et demie
 du soir, nous débarquâmes, et nous
 plantâmes nos tentes non loin de
 trois emplacements qui avaient été ré-
 cemment occupés par les Eskimaux.

Les naturels, par qui nous étions
 suivis la veille, nous laissèrent ce
 jour-là dès le matin. Nous vîmes, dans
 la journée, une grande quantité d'oi-
 seaux sauvages.

sam. Je restai debout toute la nuit pour
 21. observer le soleil. A minuit et demi,
 j'éveillai un de mes gens pour lui
 montrer un spectacle qui n'avait ja-
 mais frappé ses yeux. En voyant le
 soleil, il crut qu'il était tems de s'em-
 barquer, et il appela ses compagnons.
 Aucun d'eux ne pouvait croire que le
 disque de l'astre du jour n'eût pas

descendu plus bas , et qu'il n'était —
 qu'un peu plus de minuit. Nous nous 1789.
 reposâmes alors jusqu'à trois heures juillet.
 trois quarts.

En rentrant dans nos canots, nous gouvernâmes vers le nord-ouest. Le cours du fleuve devenait très-tortueux. A sept heures , nous découvrîmes une chaîne de montagnes. A midi , nous abordâmes dans un endroit où les naturels avaient été depuis très-peu de tems. Je comptai trente endroits où l'on avait fait du feu ; et quelques-uns de mes gens qui allèrent plus loin , en comptèrent bien davantage. Il paraissait que les naturels s'étaient tenus là long-tems, et cependant ils n'y avaient point construit de huttes. Il restait dans le fleuve beaucoup de longs pieux qu'ils avaient plantés pour attacher leurs filets, et tout annonçait que la pêche devait être là très-abondante. Il y avait beaucoup de poissons qui sautaient, et il en tomba un dans mon

— canot. Il était long d'environ dix pou-
 1789. ces, et d'une forme ronde.
 juillet.

A côté des endroits où les Eskimaux
 avaient fait du feu , on voyait épars
 des morceaux d'os de baleine, du cuir
 brûlé, et les débris de trois canots.
 Nous vîmes aussi qu'ils y avaient laissé
 tomber de l'huile de baleine. Une
 chose assez singulière , c'est qu'ils
 avaient planté en cet endroit un sapin
 dépouillé de ses branches, semblable
 aux mays que nous plantons en An-
 gleterre.

Le tems était nébuleux , froid et
 désagréable. Du lieu où nous prîmes
 terre jusqu'à cinq milles de distance ,
 le fleuve s'élargit. Ensuite il forme
 plusieurs canaux étroits et tortueux ,
 entre des îles où il ne croît que quel-
 ques saules nains.

Nous abordâmes , à quatre heures ,
 près de trois huttes appartenant aux
 Eskimaux. Ces huttes sont creusées
 sous terre , d'une forme presque ovale ,

ayant quinze pieds de longueur, dix
pieds de large dans le milieu , et huit ^{1789.}
pieds à chaque bout. Toute la hutte est juillet
enfoncée d'un pied au-dessous du sol.

La moitié est jonchée de branches de
saule qui probablement servent de lit
à ceux qui l'habitent. Au milieu de
l'autre moitié , il y a un trou d'un pied
de profondeur , et d'environ quatre
pieds carrés , et c'est le seul endroit
où un homme peut se tenir debout.
C'est dans cette dernière moitié qu'on
allume le feu , dont il ne paraît pas que
les Eskimaux fassent un grand usage.
Quoique , dans les huttes que nous
vîmes , le foyer touchât à la paroi ,
elle était à peine noircie.

La porte de la hutte est pratiquée au
centre d'une des extrémités. Elle a
deux pieds et demi de haut et deux
pieds de large ; et comme elle est
recouverte de cinq pieds en avant ,
on ne peut y entrer qu'en glissant sur
le ventre. Il y a au haut de la hutte

— 1789, un trou de huit pouces carré , qui sert de cheminée , de fenêtre , et quelque-fois même de porte. L'endroit le plus creux est revêtu de morceaux de bois fendu. Six ou huit troncs de petits arbres enfoncés dans la terre avec les racines en haut , supportent quelques chevrons sur lesquels est placée la couverture ; et cette couverture , qui a six pieds de large sur dix de longueur , est composée de branches d'arbre et d'herbe sèche , revêtues d'une couche de terre d'un pied d'épais.

Dans l'intérieur de la hutte il y a de chaque côté quelques trous carrés de deux pieds de profondeur , et couverts de pièces de bois , excepté dans le milieu , lesquels semblent destinés à serrer les provisions pour l'hiver.

Nous vîmes près des huttes et dans les huttes même , des débris de traîneaux d'os de baleine , ainsi que des morceaux d'écorce de peuplier coupés en rond , dont les Eskimaux garnis-

sent leurs filets , comme nous garnis-
sons les nôtres de liège. Ils attachent
ces morceaux d'écorce avec des os de
baleine. Il y avait aussi devant chaque
hutte, des troncs d'arbres secs , plantés
dans la terre , et servant sans doute à
faire sécher le poisson.

—
1789.
juillet.

Nous continuâmes notre navigation
jusqu'à huit heures du soir. J'estimai
que, malgré les sinuosités de la route,
nous nous étions avancés au nord-
ouest, de cinquante - quatre milles.
Nous avions eu toute la journée l'es-
poir de rencontrer quelques naturels.
Nous vîmes dans plusieurs îles leurs
pas encore empreints sur le sable ; ce
qui semblait annoncer qu'ils y avaient
été très-peu de jours auparavant ,
pour attraper du gibier marin.

L'après-midi , la pluie tomba à plu-
sieurs reprises. Le tems était sombre
et désagréable. Nous vîmes un renard
noir. Les rives du fleuve n'offraient
plus d'autre arbre que quelques saules

— qui avaient tout au plus trois pieds
1789. de hauteur.

juillet.

Ce que notre guide disait du pays qui nous restait à traverser, renouvela le découragement et l'inquiétude de mes chasseurs. Selon lui, nous devions trouver le lendemain un vaste lac, dont ni lui ni aucun des siens ne connaissaient l'étendue, mais qu'ils avaient vu du côté qui s'étend dans leur voisinage. Les Eskimaux seuls, ajouta-t-il, habitent ses bords, et y pêchent de très-grands poissons, dont ils font leur principale nourriture. Nous jugeâmes qu'il voulait désigner des baleines. Il nous parla aussi des ours blancs, et d'un autre grand quadrupède qui se trouve dans ces contrées. Mais nos chasseurs ne purent pas bien comprendre la description qu'il en fit. Il prétendait que les Eskimaux avaient des canots assez grands pour contenir quatre ou cinq familles.

Pour engager le chef anglais, dont

le secours m'était extrêmement nécessaire, à ne pas me quitter, je lui fis présent d'un de mes capots (1) de voyage. Voulant aussi m'attacher notre nouveau guide et lui inspirer de la bonne humeur, je lui donnai une peau d'élan, à laquelle il mettait un très-grand prix.

1789.

juillet.

La pluie tomba toute la nuit avec violence, et ne cessa qu'à deux heures du matin. La température était extrêmement froide. Nous nous embarquâmes, et nous gouvernâmes au nord-nord-ouest. Le cours du fleuve continuait à faire beaucoup de sinuosités; et ses rives étaient si nues, qu'on y voyait à peine un arbuste. A dix heures du matin, nous abordâmes près de quatre huttes, absolument semblables à celles que j'ai décrites

(1) Espèce de grand manteau pareil à celui que portent les soldats quand ils sont en sentinelle. (*Note du traducteur*),

— un peu plus haut. La campagne s'é-
 1789. levait en collines ; et quoique le degel
 juillet. ne s'y fût pas sentir à plus de quatre
 ponces de profondeur, et qu'on trouvât
 au-dessous une glace très-solide, elle
 était tapissée de gazon et de fleurs. Ce
 riant aspect contrastait singulièrement
 avec les monceaux de glace et de neige
 qui encombraient les vallées. Par-tout
 où l'on voyait de la terre, c'était
 un mélange d'argile jaunâtre et de
 gravier.

Les huttes paraissaient avoir été ha-
 bitées durant l'hiver. Nous ne pûmes
 pas même douter qu'il n'y fût venu
 récemment quelques naturels, car
 l'empreinte de leurs pas se voyait
 encore sur la plage. Les supports et
 les barres de leurs traîneaux étaient
 mis en tas près des huttes, ce qui an-
 nonçait que les propriétaires avaient
 envie de revenir. On y voyait de plus
 de l'écorce de saule et des morceaux
 de filet fait avec des cordes de nerf.

Ces cordes étaient minces et tressées, ———
 et avaient certainement coûté beau- 1789.
 coup de tems à faire. Ce qui fixa le plus juillet.
 mon attention , fut une chaudière de
 pierre , carrée et à fond plat , qui pou-
 vait contenir huit pintes. Nous ne
 conçûmes pas comment les naturels
 avaient pu la détacher de la carrière
 et la façonner. Nous remarquâmes
 aussi divers fragmens de cailloux ,
 minces , emmanchés dans du bois , et
 servant probablement de couteau. Il
 y avait , en outre , des gamelles , la
 poupe d'un canot , des morceaux de
 cuir très-épais que nous imaginâmes
 avoir servi à recouvrir le canot , di-
 vers os et deux crânes de poisson ou
 d'un autre animal très - gros. Nous
 pensâmes , sans en être bien certains,
 que c'étaient des os et des crânes
 d'hippopotame.

Quand nous eûmes satisfait notre
 curiosité , nous nous rembarquâmes :
 mais nous ne savions pas de quel côté

— nous devions passer ; car notre guide
 1789. ne connaissait pas plus que nous cette
 juillet, partie du fleuve. Quoique le courant
 fût très-rapide , nous pensâmes que
 nous étions déjà à l'entrée du lac.
 Le courant portait à l'ouest. Nous
 nous y abandonnâmes , étant encore à
 huit milles d'une pointe de terre que
 nous prîmes d'abord pour une île ,
 mais que nous vîmes ensuite attachée
 au rivage par un isthme fort bas.

Je pris la hauteur du soleil , et je
 trouvai que nous étions à 69 deg.
 1 min. de latitude septentrionale.

De la pointe de terre dont je viens
 de parler , nous gouvernâmes vers
 l'extrémité la plus occidentale d'une
 haute île qui était aussi la terre que
 nous apercevions le plus à l'ouest ,
 et se trouvait à quinze milles de dis-
 tance.

Le lac se découvrait pleinement à
 l'ouest ; et hors du lit du fleuve , il
 n'y avait que quatre pieds d'eau : on

n'en trouvait même pas plus d'un
 pied en quelques endroits. Les hauts
 fonds nous empêchaient de nous
 avancer trop du côté de l'ouest. A
 cinq heures du soir, nous atteignîmes
 l'île. Dans les quinze milles que nous
 fîmes de la pointe de terre jusques-
 là, nous n'eûmes jamais plus de cinq
 pieds d'eau. Le lac nous parut alors
 couvert de glace jusqu'à deux lieues
 de distance, et nous ne découvrîmes
 point de terre droit devant nous. La
 glace et le peu de profondeur de l'eau
 ne nous permirent pas de continuer à
 naviguer dans la même direction.

1789.
 juillet.

Nous prîmes terre. Dès que nos
 tentes furent plantées, je donnai ordre
 d'aller poser les filets; et pendant ce
 tems-là, je me rendis avec le chef
 anglais dans la partie la plus élevée
 de l'île. Nous avions une boussole; et
 nous vîmes que la glace s'étendait du
 sud-ouest à l'est. Nous distinguâmes
 faiblement dans le sud-ouest, à l'ex-

— 1789. trémité de l'horizon , une chaîne de
 juillet. montagnes qui se prolongeait dans le
 nord, de vingt lieues au moins de plus
 que la glace. Le côté de l'est était
 garni d'îles. Nous rencontrâmes sur
 celle où nous étions beaucoup de
 perdrix blanches, qui avaient déjà pris
 la couleur brune qu'elles ont en été.
 Nous vîmes aussi une grande quantité
 de pluviers au superbe plumage ; et
 je trouvai le nid d'un de ces derniers
 oiseaux , dans lequel il y avait quatre
 œufs. Des hibous blancs s'offrirent
 aussi à nos regards.

Dans notre excursion , nous vîmes
 le tombeau d'un des naturels. Il était
 décoré d'un arc , d'une pagaye et d'une
 lance.

Mes Indiens me dirent qu'ils avaient
 abordé dans une petite île , à quatre
 lieues de distance de celle où j'étais ,
 et qu'ils y avaient vu les traces de
 deux hommes encore toutes fraîches.
 Ils y avaient aussi trouvé un endroit

où l'on avait serré de l'huile de baleine , et autour duquel étaient épars plusieurs os d'ours blanc. — 1789-juillet.

Le vent devint si fort, qu'il nous fut impossible de lever nos filets.

Mes gens étaient très affligés, parce qu'ils craignaient que nous ne fussions forcés de nous en retourner sans voir la mer. L'espoir d'atteindre ce but, leur avait fait supporter sans murmure toutes fatigues et les dangers du voyage. Peu de tems avant notre arrivée sur l'île, ils avaient senti ranimer leur courage, par l'espoir qu'un jour de plus de navigation nous porterait dans la mer d'ouest; et là même, ils déclarèrent encore qu'ils étaient prêts à me suivre par-tout où je voudrais les conduire.

Nous vîmes plusieurs grandes mouettes blanches, et d'autres oiseaux qui avaient le dos et le dessus des ailes bruns, avec le ventre et le dessous des ailes blancs.

C H A P I T R E V.

*Navigation dans le lac formé par le
fleuve Mackenzie.*

— N O U S entrâmes sous nos tentes le
1789. dimanche au soir, pour passer la nuit,
juillet. si je puis me servir de cette expression
lundi en parlant d'un pays où nous ne vîmes
13. jamais le soleil descendre au-dessous
de l'horizon. Mais à peine étions-nous
couchés, qu'une partie de nos gens
fut obligée de se lever pour changer
de place notre bagage, parce que l'eau
le gagnait.

A huit heures du matin, le calme
et le beau tems nous permirent de vi-
siter nos filets, dont l'un avait été
entraîné par le vent et le courant.
Nous prîmes sept *poissons inconnus*,
qui n'étaient pas mangeables, un ti-

camang (1) excellent, et un autre poisson de la grosseur d'un hareng. 1789. L'espèce de ce dernier poisson n'était connue d'aucun de nous, excepté du chef anglais, qui nous apprit qu'elle abondait dans la baie d'Hudson. A midi, il se leva un vent d'ouest très-fort. D'après la hauteur du soleil, je déterminai la latitude à 69 deg. 14 min. nord. La boussole variait de 36 deg. à l'est. (2)

L'après-midi, je retournai sur la colline. Je ne vis pas que la force du vent eût ébranlé la glace : mais je découvris, au milieu de ce champ de glace, deux petites îles au nord-ouest. Je jugeai à-propos de donner un nouveau filet à mes gens, afin de prendre le plus de poisson qu'il serait possible ; car nous n'avions plus qu'en-

(1) Un poisson blanc.

(2) J'ai trouvé depuis, que la longitude était de 135° ouest.

— viron cinq quintaux de vivres, ce qui ,
 1789. sans le secours de la chasse et de la
 juillet. pêche , n'aurait pu durer qu'une dou-
 zaine de jours pour nourrir quinze
 personnes. Un de mes jeunes Indiens
 trouva le filet que nous avions perdu ; il
 y avait dedans trois poissons inconnus.

mardi Depuis la veille le vent soufflait du
 14. nord-ouest, et il était très-fort. Comme
 je ne me couchai qu'à trois heures du
 matin , je me levai plus tard que de
 coutume. A huit heures , un de mes
 gens aperçut plusieurs gros poissons
 qu'il prit d'abord pour des glaçons
 flottans ; et une heure après , on me
 réveilla pour que je jugeasse ce que ce
 pouvait être. Je reconnus à l'instant
 que c'étaient des baleines. Je fis
 mettre le canot à l'eau , et je m'embar-
 quai pour aller à leur poursuite.

Cette entreprise , je l'avoue , était
 très-imprudente. Nous fûmes heureux
 de ne pouvoir joindre les baleines ,
 car un coup de queue d'un de ces

énormes poissons aurait mis notre canot en pièces. Nous fûmes arrêtés par les brouillards qui s'épaissirent beaucoup ; et c'est à eux , sans doute , que nous dûmes notre salut. Notre guide nous dit alors que c'était de cette espèce de poisson que se nourrissaient , en grande partie , les Esquimaux , et qu'on en voyait souvent d'aussi grands que notre canot. Les baleines que nous poursuivîmes étaient plus grosses que le plus gros marsouin. La partie de leur corps , qui paraissait hors de l'eau , était entièrement blanche.

—
1789.
juillet.

Amidi , les brouillards se dissipèrent. Voulant examiner les glaces de plus près , je m'embarquai dans mon canot. Mes chasseurs Indiens me suivirent dans le leur. Il n'y avait guère qu'une heure que nous étions sur l'eau , lorsqu'un violent vent de nord-est nous obligea de revirer de bord. Le brouillard qui se leva en même tems , nous

— empêcha de reconnaître à quelle dis-
 1789. tance nous étions de la glace. Il était
 juillet. si épais que nous pouvions à peine
 distinguer notre île.

Quoique nous eussions le vent au plus près, nous hissâmes la voile. La vague était si forte, que nous eûmes besoin d'employer continuellement deux de nos gens à vider l'eau qui entraît dans le canot. Nous courûmes alors un très-grand danger, et nous eûmes beaucoup de plaisir à gagner la terre. Heureusement les Indiens avaient été plus au vent que nous; de sorte que la lame les poussait presque du côté de l'île. Malgré cela leur canot prit beaucoup d'eau; et s'il eût été chargé, il est vraisemblable que nous ne les aurions pas revus.

Ne voulant plus satisfaire ma curiosité à de pareils risques, je pris le parti de côtoyer les îles qui nous abritaient contre le vent. Je résolus même de les parcourir avec soin, dans l'es-

poir d'y trouver des naturels qui pourraient me donner quelques renseignemens utiles. Mon nouveau guide ne cessait pourtant de m'assurer que les habitans de ces contrées étaient soupçonneux et d'un accès très-difficile. En même tems il me disait que nous pourrions en rencontrer quelqu'un , si nous allions prendre le canal où il avait d'abord voulu me faire entrer.

1789.
juillet.

A huit heures , nous campâmes près de cinq à six vieilles huttes , sur la pointe orientale de l'île où nous étions depuis trois jours , et à laquelle je donnai le nom d'*île de la Baleine*. Elle s'étend de l'est à l'ouest ; elle a sept lieues de long , et tout au plus un demi-mille de large.

Nous vîmes beaucoup de renards rouges , et nos chasseurs en tuèrent un. Nous posâmes nos filets à quelque distance les uns des autres. L'un était dans un endroit où il y avait cinq

— brasses d'eau et où le courant portait
1789. au nord-est.

juillet.

Dans la matinée, je fis planter à côté de nos tentes un poteau sur lequel je gravai la latitude du lieu, mon nom, le nombre de personnes qui m'accompagnaient, et le tems que nous avions séjourné dans l'île.

merc.

15.

M'étant réveillé à quatre heures du matin, je vis avec étonnement que l'eau était montée jusques sous notre bagage. Comme le vent n'avait point changé et qu'il ne soufflait pas plus fort, nous jugeâmes, mes gens et moi, que c'était l'effet de la marée. Nous avions déjà observé, à l'autre bout de l'île, que l'eau montait et descendait périodiquement; mais nous pensions qu'il fallait en attribuer la cause au vent. L'eau continua à monter jusques vers les six heures. Je ne pus pas déterminer précisément le tems du flux, parce qu'à six heures le vent souffla

avec violence. Je résolus, dans tous les cas, de rester là jusqu'au lende-^{1789.} main : mais quand je ne l'aurais pas ^{juillet.} voulu, il eût fallu m'y résoudre, parce que le vent ne m'aurait pas permis de partir.

Notre pêche ne fut pas heureuse ; car nous ne trouvâmes dans les filets que huit poissons. D'après une observation solaire, je déterminai la latitude de la pointe orientale de l'île à 69 deg. 7 min. nord. Aux approches du soir, le vent augmenta graduellement et le tems devint froid. Nos chasseurs ne nous rapportèrent que deux cygnes.

La pluie ne cessa de tomber qu'à ^{jeudi} sept heures du matin. La température ^{16.} variait, et était quelquefois très-froide et très-désagréable. Il me fut impossible de prendre la hauteur du soleil. La marée monta de seize à dix-huit pouces.

Nous nous embarquâmes et nous

— fimes voile entre les îles , dans l'espoir
 1789. d'y trouver quelques naturels ; mais
 juillet. cet espoir ne fut point rempli. Notre
 guide pensa alors qu'ils étaient allés
 au loin , suivant leur coutume , à la
 pêche de la baleine et à la chasse des
 rennes. Il nous dit que les gens de sa
 tribu les voyaient tous les ans ; mais
 qu'il ne croyait pas que nous pussions
 en rencontrer quelqu'un , à moins
 que ce ne fût sur les bords d'une petite
 rivière affluente qui venait de l'est , et
 dont nous étions fort éloignés. Nous
 cinglâmes aussitôt vers cette rivière ,
 en refoulant le courant.

A deux heures après-midi , nous
 naviguions avec si peu d'eau , que
 nous pouvions toucher le fond avec
 une pagaie. A sept heures , nous
 débarquâmes , plantâmes nos tentes
 et posâmes nos filets. Mes chasseurs
 tuèrent deux oies , deux grues et un
 hibou blanc. Depuis l'instant que nous
 étions rentrés dans le fleuve , la tem-

pérature nous avait paru bien plus —
 douce. Mais cet avantage avait ses 1789.
 inconvéniens : nous étions tourmentés juillet-
 par des nuées de maringouins.

En levant nos filets, nous n'y trou- vend.
 vâmes que six poissons. Nous reprîmes 17.
 notre route à quatre heures du matin.
 Nous dépassâmes quatre établissemens
 d'Indiens, qui semblaient avoir été ré-
 cemment habités. Nous abordâmes
 une petite île ronde, très-rapprochée
 de la rive orientale, et qui sans doute
 avait quelque chose de sacré pour les
 Indiens, puisque l'endroit le plus élevé
 contenait un grand nombre de tom-
 beaux. Nous y vîmes un petit canot,
 des gamelles, des baquets et d'autres
 ustensiles qui avaient appartenu à
 ceux qui ne pouvaient plus s'en servir ;
 car dans ces contrées ce sont les of-
 frandes accoutumées que reçoivent les
 morts.

Comme il ne restait sur le canot
 aucun morceau du cuir qui devait

— l'avoir couvert , nous en inferâmes
 1789. qu'il avait été dévoré par les bêtes
 juille. sauvages. La carcasse du canot était
 entière et faite d'os de baleine , cousus
 en quelques endroits , et seulement at-
 tachés dans d'autres.

Il y avait des traîneaux ; les uns de
 quatre , les autres de huit pieds de
 long. Les traverses de ces traîneaux
 ont un peu plus de deux pieds. Les
 moises sont de deux pouces d'épais sur
 neuf pouces de hauteur. Le derrière
 du traîneau a deux pieds et demi de
 haut , et est formé de deux morceaux
 d'os de baleine , cousus ensemble.
 Trois petits montans en bois , de la
 même longueur , enchâssés dans les
 moises par des mortaises , et soutenant
 deux tringles placées à peu de distance
 l'une de l'autre , forment les côtés du
 traîneau. Les traverses sont fortement
 liées aux moises , et le dessous de
 celles-ci est garni de lames de cornes
 attachées par de petites chevilles de

bois, afin que le traîneau glisse plus —
facilement. Les timons ou les bran- 1789.
cards peuvent s'ôter du traîneau et s'y juillet.
remettre à volonté, ou du moins je
l'imagine, car je n'en vis pas plus de
deux.

A une heure et demie après-midi,
nous vîmes un spruce (1), le pre-
mier que nous eussions aperçu de-
puis quelque tems. Nous en décou-
vrîmes ensuite quelques autres sur le
bord du fleuve, mais fort petits. Ceux
qui croissent sur les îles sont plus gros
et par groupes. Certes, il me semble
très-extraordinaire qu'on voie aucune
espèce d'arbres dans un pays où la
terre ne dégèle jamais à plus de cinq
pouces de profondeur.

Nous prîmes terre à sept heures du
soir. La température était très-douce.
Dans le courant de la journée, nous
vîmes beaucoup d'oiseaux sauvages

(1) Espèce de sapin.

— suivis de leurs petits ; mais ils étaient
 1789. si farouches, que nous ne pûmes les
 juillet. approcher. Nos chasseurs Indiens ne
 tuèrent que deux grues et une oie
 grise. Deux d'entr'eux parcoururent
 les collines sur la rive orientale, en
 cherchant des rennes ; mais ils n'y
 virent que quelques traces de ces ani-
 maux. Je montai aussi sur une colline,
 et je pus, à mon gré, contempler le
 cours du fleuve. Je le vis courir en se
 divisant dans une multitude de canaux,
 et serpenter entre les îles, dont les unes
 étaient ornées d'arbres, et les autres
 ne se couvraient que d'herbe. Les mon-
 tagnes qui paraissaient à l'horizon,
 étaient à quarante milles.

Le rivage où nous avions débarqué
 ne présentait pas un aspect si agréable.
 Il était borné à peu de distance par
 une chaîne de montagnes stériles,
 pelées et séparées par de petits étangs,
 autour desquels il n'y avait guère que
 de la mousse. L'œil n'y découvrait pas

un seul arbre. J'aperçus le long des montagnes une espèce de palissade , faite de branchages , où les naturels avaient dressé des pièges pour prendre des perdrix.

 1789.

juillet.

Nous ne trouvâmes pas un seul poisson dans nos filets , et dès les trois heures du matin nous nous mîmes en route. Le tems était très-beau. Nous vîmes plusieurs stations d'Indiens. L'empreinte de leurs pieds était encore fraîche sur la plage , ce qui prouvait qu'ils n'avaient quitté ces lieux que depuis bien peu de tems. Nous espérions de plus en plus d'en rencontrer quelqu'un sur les bords de la rivière où nous conduisait notre guide. Nous vîmes en plusieurs endroits des arbres dépouillés de leurs branches jusqu'au sommet. Ces arbres annonçaient que les naturels n'étaient pas loin , et peut-être leur servaient-ils de signal pour se diriger vers leur résidence d'hiver.

samedi

18.

— 1789. Nos chasseurs tuèrent deux rennes ,
 juillet. qui étaient les seuls grands animaux
 que nous eussions vus depuis que nous
 avions descendu le fleuve. Ce secours
 nous vint très-à-propos ; car notre
pemican était déjà moisi , et malgré
 cela nous étions forcés d'en manger.

Les grosses groseilles abondaient
 dans les vallées et le plat pays voisin
 du fleuve , sur-tout dans les endroits
 bien exposés. Ce qui est très-singulier,
 c'est que là on peut cueillir dans le
 même tems, sur le même arbre , les
 fruits de deux années différentes. Il y
 a aussi là une autre baie qui a la forme
 de la framboise , est d'un jaune pâle
 et exhale un parfum exquis. On y voit
 encore beaucoup d'autres arbustes et
 de plantes , dont les noms et les pro-
 priétés me sont totalement inconnus.

L'après-midi le tems se refroidit , et
 il y eut apparence de pluie. Nous dé-
 barquâmes à sept heures du soir. Mes
 Indiens tuèrent huit oies. Je marchai

avec le chef anglais pendant la plus grande partie de la journée, ce qui me fatigua beaucoup. Quoique le pays fût assez élevé, nous fîmes presque continuellement obligés de traverser des marais. Je portais mon couteau de chasse à la main, et je sondai souvent la terre pour voir jusqu'où elle était dégelée; mais je ne pus jamais y enfoncer la lame que de six à huit pouces. Les collines qui faisaient face à la rivière étaient, en certains endroits, rocheuses, et ailleurs composées d'un mélange de sable et de pierres, avec des veines d'une espèce de terre rouge, dont les naturels s'enduisent le corps.

1789.
juillet.

La pluie et le vent de nord durèrent jusqu'à huit heures du matin. Nous nous aperçûmes alors que notre conducteur s'était évadé. Cela ne me surprit pas; mais ce qui m'étonna, ce fut de voir qu'il n'eût pas emporté la peau d'élan que je lui avais donnée pour se couvrir. Quoiqu'il fût très-froid, il s'en

dim.
19.

— alla avec sa simple camisole. Je des-
 1789. mandai à mes Indiens s'ils lui avaient
 juillet. donné quelque sujet de mécontente-
 ment , ou s'ils s'étaient aperçus qu'il
 eût envie de nous quitter. Ils m'assu-
 rèrent qu'ils ne lui avaient rien fait
 qui pût lui déplaire ; mais qu'ils se
 souvenaient de lui avoir entendu dire
 qu'il craignait qu'on ne le retînt dans
 l'esclavage. Ils ajoutèrent que vraisem-
 blablement il avait eu la veille de nou-
 velles craintes , en les voyant tuer
 les deux rennes avec tant de prestesse.

L'après-dîner , le tems se mit au
 beau. Nous vîmes de grandes troupes
 d'oies avec leurs petits. Nos chasseurs
 en tuèrent vingt-deux. Comme elles
 changeaient de plumes , elles ne pou-
 vaient voler. Elles étaient d'une bien
 plus petite espèce que celles qu'on
 voit dans les environs d'Athabasca. A
 huit heures du soir , nous débarquâmes
 près d'un établissement indien. Nous
 y trouvâmes , suivant la coutume , des

os, des cornes de renne, dispersés à l'entour. Nous crûmes reconnaître que les naturels s'y étaient occupés à faire des armes et des ustensiles en bois.

—
1789.
juillet.

Nous nous remîmes en route à trois heures du matin. Le tems était nébuleux; il tombait une pluie fine, et nous avions vent arrière. Le vent renforça à midi; et à deux heures il devint si violent, qu'il nous força de mettre à terre. Nous vîmes beaucoup d'oiseaux aquatiques, et nous tuâmes quinze oies et quatre cygnes. Si le tems n'eût pas été mauvais, notre chasse aurait été bien plus considérable. Nous vîmes près de la rivière où nous avions espéré de voir des Esquimaux; mais nous n'en découvrîmes pas la moindre trace. Là, le terrain qui borde le fleuve est peu élevé; et les montagnes qui se trouvent à quelque distance, sont couvertes, jusqu'au sommet, de sapins et de petits bouleaux.

lundi
20.

1789. Nous nous embarquâmes à une
 juillet. heure et demie du matin. Le tems était
 froid et désagréable ; le vent soufflait
 mardi du sud - ouest. A dix heures , nous
 21. quittâmes les canaux que forment les
 files , et nous rentrâmes dans le vaste
 lit où le fleuve s'étend sans obstacle.
 Là , le courant était si fort , qu'il nous
 fallut haler le canot à la cordelle. Une
 chaîne de montagnes presque à pic ,
 s'élevait de chaque côté du fleuve , et
 l'étroit rivage était couvert de pierres
 grisâtres qui avaient dévalé du haut
 des montagnes.

La cordelle nous faisait aller bien
 plus vite que n'auraient pu le faire les
 pagayes. Toutes les deux heures , les
 hommes qui étaient dans le canot en
 relevaient deux de ceux qui halaient.
 Ce travail était sans doute bien fati-
 gant ; mais il nous empêchait de per-
 dre un tems extrêmement précieux.
 A huit heures et demie , nous abor-
 dâmes dans le même endroit où nous

avons planté nos tentes douze jours
auparavant (1). 1789.

Une heure après notre arrivée, nous
reçûmes la visite de onze Indiens qui
campaient plus haut. Il y en avait
parmi eux que nous n'avions pas vus
la première fois que nous nous étions
arrêtés en cet endroit. Le frère de
notre dernier guide était avec eux,
et s'informa avec beaucoup de cha-
leur de ce qu'il était devenu. Nos ré-
ponses ne purent le satisfaire. Alors
lui et ses camarades parurent extrême-
ment inquiets, et chacun d'eux nous
adressa un discours à ce sujet, dis-
cours que mes Indiens ne purent pas
comprendre, mais qu'ils jugèrent con-
tenir des reproches et des inculpa-
tions. Cependant le frère du guide
proposa d'échanger son incrédulité
contre des grains de verroterie, et me
dit que si je lui donnais une petite

juillet.

(1) Le 9 juillet.

— 1789. quantité de ces bagatelles , il croirait
juillet. tout ce que je lui dirais. Je ne voulus
point accepter sa proposition ; je me
contentai de lui donner l'arc et les
flèches que son frère avait laissés en
partant.

La pluie de la veille avait mis en
mauvais état nos armes à feu. Mes
gens s'occupèrent à les nettoyer ; ce
qui captiva long-tems l'attention des
Indiens , et parut même leur inspirer
de la défiance. Nous répondîmes aux
questions qu'ils nous firent à cette oc-
casion , en leur montrant un morceau
de viande et une oie , et en leur faisant
entendre que nous préparions nos fu-
sils pour nous procurer de semblables
provisions. Nous les assurâmes en
même tems que , quoique notre inten-
tion fût de tuer le gibier que nous
pourrions trouver , nous n'avions pas
la moindre envie de leur faire du mal ,
ni de les offenser. Malgré cela , ils
nous conjurèrent de ne pas tirer des

coups de fusil en leur présence. Je chargeai le chef anglais de leur faire des questions ; mais soit qu'ils ne les comprissent pas , soit qu'ils ne voulussent pas y répondre , je ne pus en tirer aucun éclaircissement.

—————
1789-
juillet.

Tous mes gens allèrent se coucher. Pour moi je restai debout, afin d'avoir l'œil sur les naturels. Ce fut encore là un sujet d'étonnement pour eux ; et leur surprise fut bien plus grande quand je me mis à écrire. Vers minuit, je vis quatre femmes qui s'avançaient sur la plage. Les Indiens ne les eurent pas plutôt aperçues, qu'ils coururent au-devant d'elles. Ils en engagèrent deux, que je crus être jeunes, à s'en retourner, et ils conduisirent auprès de notre feu les deux autres qui étaient fort vieilles ; mais après qu'elles se furent chauffées environ une demi-heure, elles s'en retournèrent. Les Indiens qui restaient, ayant allumé un petit feu à quelque distance, se couchèrent

— tout autour et s'endormirent. Ils étaient
 1789. comme des animaux sortant des mains
 juillet. de la nature ; et malgré le froid qu'il
 faisait , ils n'avaient ni peaux , ni au-
 cune espèce de vêtement.

Avant de se coucher , mes gens
 avaient mis une chaudière pleine de
 viande sur le feu. Je fus obligé de la
 garder soigneusement , pour empêcher
 les naturels de prendre ce qu'elle con-
 tenait , car ils tentèrent plusieurs fois
 d'y mettre la main. J'avoue que ce fut
 la première fois que je m'aperçus qu'ils
 cherchaient à voler. Peut-être ce peu-
 ple pense-t-il que le manger est une
 propriété commune.

Je vis ce jour-là le soleil descendre
 au-dessous de l'horizon , ce que je
 n'avais pas vu depuis la première fois
 que je m'étais arrêté en cet endroit.
 J'aurais bien pu le voir le jour précé-
 dent ; mais les nuages m'en avaient
 empêché. L'eau avait diminué de plus

de trois pieds depuis que j'avais descendu le fleuve. — 1789.

Nous nous remîmes en route à trois heures et demie du matin. Mes gens tiraient le canot à la cordelle. Au lieu de m'embarquer, je marchai avec les naturels pour me rendre à leurs huttes, qui étaient bien plus éloignées que je ne l'avais cru ; car nous fûmes trois heures en chemin, et cependant nous marchions très-vîte. Nous traversâmes une petite rivière, à l'embouchure de laquelle les naturels avaient posé leurs filets. En arrivant à leurs huttes, nous vîmes qu'ils avaient caché la plus grande partie de leurs effets, et envoyé dans les bois toutes leurs jeunes femmes. juillet. merc. 22.

Les huttes étaient grandes, construites de bois sec, et placées sur le penchant du rivage. On avait creusé la terre en-dedans des huttes, de manière que le sol était de niveau. Un gros poteau fourchu, planté à chaque

— 1789. bout de la hutte , portait le faitage sur lequel était appuyé le reste de la couverture. Le toit était d'écorce de sapin-spruce. Plusieurs pieux d'inégale grandeur , plantés dans la hutte , étaient chargés de poissons fendus qu'on faisait sécher , et on avait allumé divers feux pour qu'ils séchassent plus vite. On voyait en-dehors des huttes d'autres poissons suspendus à des palissades , mais la dessication en était moins avancée que celle des premiers. Là , les naturels ramassent avec soin le frai du poisson , et le font également sécher. Ils nous vendirent autant de poisson que nous pûmes en prendre , et nous le leur payâmes avec quelques cordons de grains de verroterie , qu'ils préféraient à toute autre chose. Ils faisaient fort peu de cas du fer.

Pendant les deux heures que je passai dans ce carbet , j'employai continuellement le chef anglais à interroger les naturels sur leur nation , leurs

mœurs et leurs coutumes. Voici ce que j'en appris. — 1789.

La nation , ou tribu de ces Indiens , juillet.
est très-nombreuse. Elle a presque toujours vécu en mésintelligence avec les Eskimaux , peuple qui profite de toutes les occasions pour attaquer ceux qui ne sont point en état de se défendre. Peu de tems avant mon passage chez les Indiens dont je parle , les Eskimaux leur avaient juré amitié , ce qui ne les empêcha pas d'en surprendre presqu'aussitôt quelques-uns , et de les massacrer de la manière la plus traîtresse. Pour preuve de ce fait , les parens de ces malheureux me montrèrent qu'ils s'étaient coupés les cheveux. Ils déclarèrent en même tems qu'ils ne se fieraient jamais plus à la parole des Eskimaux , et qu'ils avaient résolu de rassembler toutes leurs forces , afin de venger la mort de leurs amis.

Selon ce qu'ils me dirent , un grand

— nombre d'Eskimaux remonte quelque-
 1789. fois le fleuve avec de grands canots ,
 juillet. pour chercher du caillou , parce qu'ils
 s'en servent pour rendre plus aigüe
 la pointe de leurs lances et de leurs
 flèches. Au moment où me parlaient
 les Indiens , les Eskimaux étaient
 allés sur les bords du lac qui se trou-
 vait directement à l'est de nous , et
 où nous pouvions nous rendre par
 terre en fort peu de tems. Ils y faisaient
 la chasse aux rennes , et ils devaient
 bientôt pêcher le gros poisson (1) dont
 ils se nourrissent en hiver.

Cependant les naturels ne purent
 pas m'apprendre grand'chose concer-
 nant le lac qui était vis-à-vis de nous.
 Tout ce qu'ils me dirent, c'est qu'à
 l'est et à l'ouest ils l'avaient vu dége-
 ler , mais que très-peu de tems après
 il s'était recouvert de glace.

Les Eskimaux leur avaient raconté

(1) La baleine.

que huit ou dix hivers auparavant, ils —
 avaient vu à l'ouest un très-grand ca- 1789.
 not rempli d'hommes blancs, et que juillet.
 ces hommes leur avaient donné du fer
 en échange de cuir. Le lac où navi-
 guait le grand canot a, en consé-
 quence, été nommé par eux, *Bel-*
houllaï Tou (1).

Les Eskimaux, suivant les Indiens
 qui me parlaient, s'habillent tout
 comme eux. Ils portent les cheveux
 courts. Ils se percent un trou de chaque
 côté de la bouche, vis-à-vis de la lèvre
 inférieure, et ils y placent comme or-
 nement, une concrétion qu'ils trouvent
 dans le lac, et qui ressemble à un long
 grain de verroterie. Leurs arcs sont
 un peu différents de ceux des Indiens
 que je vis; et ils ont des frondes
 avec lesquelles ils lancent des pierres si
 adroitement, que cette arme devient
 très-redoutable entre leurs mains.

(1) Le lac de l'Homme Blanc.

— Les naturels me dirent qu'au-dessus
 1789. de l'endroit où nous étions, nous ne
 juillet. verrions plus de gens de leur nation ,
 parce qu'ils avaient abandonné les
 bords du fleuve, et étaient allés à la
 chasse des rennes pour leurs provi-
 sions d'hiver. Ils devaient bientôt eux-
 mêmes en faire autant. Le renne ,
 l'ours , le petit loup , la martre , le
 renard , le lièvre , le buffle blanc sont
 les seuls quadrupèdes de ces contrées ;
 et le dernier n'y fréquente que les
 montagnes qui sont à l'ouest.

Nous marchâmes avec la cordelle
 toute la journée , excepté deux heures ,
 pendant lesquelles nous pûmes faire
 usage de la voile. Nous trouvâmes par-
 tout le rivage couvert d'arbustes , de
 sapins , de bouleaux et de saules. Le
 froid nous incommoda beaucoup. A
 huit heures du soir nous plantâmes
 nos tentes.

jeudi Nous nous remîmes en route à trois
 23. heures du matin. Il était fort difficile

de marcher sur le bord du fleuve. —
 Nous vîmes plusieurs endroits où, de 1789.
 puis notre passage, les Indiens s'étaient juillet.
 arrêtés, et avaient posé leurs filets.
 Nous dépassâmes l'embouchure d'une
 petite rivière. A cinq heures après-
 midi, mes Indiens étaient si fatigués ,
 qu'ils abordèrent dans l'intention de
 planter leur tente ; mais nous conti-
 nuâmes à marcher, ce qui leur déplut
 beaucoup. A huit heures, nous cam-
 pâmes dans le même endroit où nous
 avions couché le 8 du même mois.

Nous avons eu une belle journée ;
 mais il avait fallu tirer continuellement
 le canot à la cordelle. A dix heures ,
 nos chasseurs nous rejoignirent. Ils
 étaient de fort mauvaise humeur. De-
 puis six jours nous n'avions pas touché
 à nos anciennes provisions ; mais nous
 avions consommé deux rennes , quatre
 cygnes , quarante - cinq oies et une
 très - grande quantité de poisson. Il
 faut observer que j'avais avec moi dix

— 1789. hommes et quatre femmes. J'avais tou-
juillet. jours vu les hommes du nord (1) man-
ger avec beaucoup d'appétit ; mais ceux
qui m'accompagnaient en montraient
bien davantage depuis que nous étions
entrés dans le fleuve. Il ne m'était pas
possible de croire que ce fût par gour-
mandise , car j'avais senti mon appétit
augmenter comme le leur.

(1) Les Canadiens blancs.

CHAPITRE VI.

*Les voyageurs continuent à remonter
le fleuve Mackenzie.*

Nous partîmes à cinq heures du
matin. Bientôt nous fûmes forcés d'a-
voir recours à la cordelle. Le courant
était si fort, que nos pagayes ne suf-
fisaient pas pour nous le faire refouler.
Nous dépassâmes une petite rivière,
sur les bords de laquelle les Eskimaux
et les autres sauvages vont chercher
du caillou. Ses écores sont formées
d'un rocher mou, très-élevé, presque à
pic, et tacheté de rouge, de verd et
de jaune. L'eau qui le mine continuel-
lement en détache beaucoup de par-
ties qui se brisent en tombant, et res-
semblent à des ardoises, mais sont
bien moins dures. J'y trouvai des mor-

—
1789.
juillet.
vend.
24.

1789.
juillet. ceaux de pétrole , qui , quoique beaucoup plus friable que la cire jaune , en avait l'apparence. Le chef anglais me dit que beaucoup de rochers pareils à ceux qui étaient là , se trouvaient dans le pays qui s'étend derrière le lac de l'Esclave , et où les Chipiouyans vont chercher du cuivre.

A dix heures , nous prîmes tous nos gens à bord , et nous refoulâmes le fleuve avec un vent arrière. A midi , nous aperçûmes une hutte sur la plage ; et bientôt après , nous vîmes une partie des sauvages en désordre , qui s'enfuyaient dans les bois. Trois hommes seulement nous attendaient à quelque distance , tenant à la main leur arc et leurs flèches , et paraissant prêts à s'en servir. C'est là du moins ce qu'ils voulaient nous faire craindre ; car ils pinçaient sans cesse la corde de l'arc , en nous faisant signe de ne pas avancer.

Le chef anglais , qui pouvait un peu se faire entendre d'eux , leur parla

long-tems pour les convaincre qu'ils ne devaient pas se défier de nous ; mais ils ne consentirent à s'approcher , que lorsqu'ils virent que je m'avançais avec un présent de grains de collier.

1789.

juillet.

En voyant la voile de notre canot , les naturels nous avaient pris pour des Eskimaux , qui se servent aussi de voile. Ils se défiaient beaucoup de nos projets , et ils nous questionnèrent pour tâcher de les pénétrer. Lorsqu'ils virent dans notre canot des vêtemens , des arcs et d'autres objets des Indiens-querelleurs (1) , ils pensèrent que nous avions tué quelques - uns de ces sauvages , et que c'était-là le fruit de notre victoire. Ils me parurent être de la même nation que les Indiens-querelleurs ; mais ils craignirent sans doute de le dire. Toutes leurs questions nous prouvèrent qu'ils ignoraient absolu-

(1) Degouthie dinies.

1789. — mient que nous avions déjà paru dans ces contrées.

juillet.

Quoique nous eussions vu leurs femmes s'enfuir à notre approche , ils ne voulurent pas avouer qu'ils en avaient avec eux ; ils nous assurèrent , au contraire , qu'ils les avaient laissées à une distance considérable , avec ceux de leurs amis qui étaient occupés à la chasse des rennes.

Il y avait fort peu de tems que ces sauvages étaient en cet endroit. Leur hutte n'était pas encore achevée , et ils n'avaient pas commencé à faire sécher du poisson. Je leur donnai un couteau et quelques grains de collier , en échange d'un de ces coins ou ciseaux de corne , dont ils se servent pour fendre le bois. Un de mes Indiens ayant cassé sa pagaie , voulut s'emparer d'une des leurs ; mais celui à qui elle appartenait s'y opposa vivement ; et comme je m'avançai sur-le-champ pour empêcher que mon Indien

commît un acte d'injustice , le naturel s'empessa de me témoigner sa gratitude. Nous restâmes une heure et demie avec ces sauvages. 1789. juillet.

Le chef anglais passa tout ce tems-là dans le bois. Il trouva une partie des objets que les naturels y avaient cachés ; mais il ne put parvenir à découvrir leurs femmes. Il emporta ce qu'il trouva , et je n'en fus instruit qu'après notre départ. Si je l'avais su plutôt , je n'aurais certes pas manqué de dédommager amplement ceux à qui appartenaient les choses volées. Le chef anglais exprima avec beaucoup d'amertume son mécontentement de ce que les naturels s'enfuyaient à notre aspect , et cachaient leurs effets et leurs jeunes femmes. Il dit qu'il était indigné contre ces esclaves , et qu'il était bien fâcheux pour lui d'être venu dans un pays si éloigné du sien , sans y voir à son gré les habitans et recevoir quelque chose d'eux.

— Depuis dix heures du matin jusqu'à
 1789. six heures du soir, nous nous ser-
 juillet. vîmes de la voile et des pagayes.
 A sept heures, nous nous arrê-
 tâmes pour passer la nuit. A peine
 nous étions sur le rivage, que nous
 reçumes la visite d'un Indien que nous
 avions vu à notre premier passage, et
 qui résidait un peu plus haut. Il nous
 quitta à neuf heures. Le tems était clair
 et serein.

25. sam. Nous nous embarquâmes le matin
 à trois heures un quart. A sept heures,
 nous arrivâmes à la hutte du naturel
 qui était venu nous voir la veille. Il
 nous parut qu'il y avait eu là plus
 d'une famille d'Indiens, et nous soup-
 çonnâmes celui que nous connaissions
 d'avoir fait quelques rapports défavo-
 rables à ses compagnons, pour les en-
 gager à fuir notre approche. Leur feu
 n'était pas encore éteint, et on voyait
 beaucoup de poissons dispersés autour
 de leur demeure.

Il faisait excessivement chaud. Le courant était beaucoup moins rapide, et nous le refoulâmes la plus grande partie de la journée, avec nos seules pagayes. Nous vîmes à une certaine distance, un pays montueux ; mais les bords de la rivière étaient bas et couverts d'arbres. Nous y remarquâmes des peupliers assez mal venus , et les premiers de leur espèce que nous eussions vus depuis que nous remontions. Un pigeon sauvage passa au-dessus de notre canot ; et nous vîmes une très-grande quantité de lièvres.

Nous aperçûmes sur le bord du fleuve plusieurs établissemens Indiens, que nous n'avions pas vus en descendant. Vers les sept heures du soir, l'horizon, du côté de l'ouest, devint d'un bleu d'acier, et il en partit des coups de tonnerre et des éclairs. Nous abordâmes et nous nous hâtâmes de planter nos tentes , pour nous mettre à l'abri de l'orage ; mais pendant ce

1789.
juillet.

— tems-là, il nous assaillit avec violence,
 1789. et nous craignîmes que le vent n'em-
 juillet. portât une partie de nos effets. Il brisa
 dans le milieu la faitière de ma tente,
 qui était pourtant d'un très-bon bois,
 et avait neuf pouces et demi de circon-
 férence. Nous fûmes obligés de nous
 coucher à plat ventre pour n'être pas
 blessés par les pierres que le tourbillon
 enlevait comme des grains de sable.
 Heureusement que cet ouragan ne dura
 pas long-tems. Le tems demeura cou-
 vert, et la pluie ne tarda pas à tomber.

dim. Il plut depuis le samedi soir jusqu'au
 26. dimanche à quatre heures du matin.
 En voyant cesser la pluie, nous nous
 remîmes en route. A huit heures, nous
 prîmes terre près de trois grandes ca-
 banes d'Indiens. Les habitans étaient
 encore endormis. Ils montrèrent beau-
 coup d'inquiétude et de frayeur quand
 nous les éveillâmes, bien que la plu-
 part d'entr'eux nous eussent déjà vus.
 Leurs cabanes étaient remplies de

poisson qu'ils avaient suspendu pour le faire sécher.

—
1789.

juillet.

Comme nous avions besoin de provisions , nous envoyâmes les jeunes Indiens visiter les filets , et ils nous rapportèrent beaucoup de ces gros poissons blancs (1) désignés sous le nom de *poisson inconnu*. Il y avait aussi des poissons dont la forme était ronde et la couleur verdâtre , ainsi que d'autres qui étaient blancs ; et nous les trouvâmes tous d'un goût excellent. Quelques grains de collier et quelques autres bagatelles parurent à ces sauvages un paiement généreux. Ils aiment beaucoup toute espèce de fer travaillé. Mes gens achetèrent d'eux beaucoup de choses pour de petits morceaux d'étain.

Parmi ces Indiens , il y en avait cinq ou six que nous n'avions plus vus. Nous y remarquâmes entr'autres un Indien *côte-de-chien* , qui s'était éloigné de son pays à la suite d'une querelle

(1) Ce n'est pas le même que le poisson blanc , appelé *ticamang*.

— 1789. particulière. Le chef anglais entendait
juillet. la langue de ce sauvage comme la
sienne propre. Voici ce qu'il me ra-
conta de la conversation qu'ils eurent
ensemble.

D'après ce que cet Indien avait ap-
pris des Indiens-lièvres , avec qui il
vivait alors , il y a une autre rivière
au-delà des montagnes du sud-ouest,
qui porte ses eaux dans le *Belhoullai-
Tou* , et est infiniment plus considé-
rable que celle où nous avons navigué.
Les habitans des bords de cette rivière
sont très-'grands , très-méchans , et
tuent les autres hommes en les regar-
dant. Ils ont des canots plus grands
que les nôtres. Ceux qui vivent à l'em-
bouchure , chassent une espèce de cas-
tor dont la fourrure est presque rouge ,
et sont fréquemment visités par des
gens qui viennent dans de grands ca-
nots. Comme on ne peut pas se rendre
par eau du pays des Indiens-lièvres aux
bords de cette rivière , les naturels qui
y sont allés ont traversé les montagnes.

L'Indien-côte-de-chien ayant rap-
 porté qu'il y avait des castors dans le 1789.
 pays où il se trouvait, je lui fis dire juillet.
 qu'il fallait qu'il en prît, ainsi que ses
 hôtes, et qu'ils feraient bien d'aller
 aussi à la chasse des martres, des ren-
 nards, des *mangeurs de castor* (1),
 et des autres animaux, parce qu'ils
 pourraient en aller vendre les peaux
 chez les Indiens de sa nation (2), qui
 tiraient de nous des marchandises d'Eu-
 rope, que nous portions dans le voi-
 sinage de leur pays.

Ce sauvage désirait savoir si nous
 reviendrions dans le fleuve. Il nous dit
 qu'en le remontant cette fois-ci, nous
 ne trouverions que peu d'Indiens le
 long de ses bords; parce que tous les
 jeunes hommes étaient allés à la chasse
 des rennes, près du lac des Eskimaux,

(1) C'est le nom que ces sauvages donnent
 aux petits loups.

(2) Les Indiens-côte-de-chien.

— 1789. qu'il nous assura de nouveau n'être
juillet. qu'à peu de distance. En nous parlant
des Eskimaux , il nous les peignit
comme des hommes perfides , cruels ,
qui avaient récemment massacré un
Indien de sa nation. Il ajouta que cette
nation avait formé le projet de se ven-
ger , et qu'elle l'exécuterait , à moins
que les meurtriers ne payassent con-
venablement le prix du sang qu'ils
avaient versé.

Mes Indiens avaient grande envie
d'emmener une femme qui était avec
les naturels ; mais comme ceux-ci ne
voulaien pas la leur céder , j'inter-
posai mon autorité pour empêcher
qu'elle fût enlevée. Certes , en cette
occasion , j'eus besoin de joindre à
l'autorité beaucoup de vigilance ; car
mes Indiens étaient toujours prêts à
s'emparer de ce qu'avaient ceux que
nous rencontrions , sans leur offrir
aucun dédommagement.

Vers midi , nous dépassâmes l'em-

bouchure d'une rivière assez considérable qui venait du côté de l'est. Un 1789.
des naturels qui nous accompagnait, juillet
nous dit qu'on lui donnait le nom de
rivière *du Chemin d'hiver*. Ce jour-là
le fleuve n'était pas difficile à remonter
le long de ses bords, parce qu'il y
avait divers remous. Nous nous ser-
vîmes de la voile pendant quelques
heures, et à sept heures et demie nous
prîmes terre.

Le tems était très-beau. Nous nous
mîmes en route à deux heures du lundi
matin. A sept heures, nous abordâmes 27.
non loin des cascades, et vîmes aussi
des cabanes de trois familles d'Indiens.
Nous y trouvâmes peu d'habitans,
parce que vraisemblablement l'Indien-
lièvre, qui nous avait devancés la
veille, était cause que les autres avaient
pris la fuite à notre approche. Nous
avons vu, à notre premier passage,
quelques-uns de ces Indiens, qui nous
avaient promis alors d'aller chercher

— 1789. leurs fourrures , qui étaient sur les
juillet. bords d'un lac voisin , et d'attendre
notre retour. Mais nous les trouvâmes
tout aussi dépourvus de pelleteries
qu'ils l'étaient auparavant. Ils avaient
beaucoup de poisson sec , dont une
certaine quantité était emballée
dans de l'écorce de bouleau.

Pendant les deux heures que nous
restâmes avec ces sauvages , je tâchai
de recueillir quelques notions sur la
grande rivière dont l'Indien-côte-de-
chien m'avait parlé la veille. Ils me
dirent qu'ils n'étaient point allés au-
delà des montagnes , et qu'ils ne con-
naissaient cette rivière que par le rap-
port de leurs amis ; mais qu'on leur
avait assuré que cette rivière coulait
vers le midi (1) et était beaucoup plus
large que celle qui baignait les champs
où ils vivaient. Ils ajoutèrent que nous

(1) L'expression des sauvages est *vers le soleil
du milieu du jour*. (*Note du traducteur*).

trouverions à quelque distance , des
habitans des montagnes , qui étaient
descendus sur les bords du fleuve pour
se procurer du poisson ; et que , sans
doute , ces montagnards connaissaient
bien l'autre grande rivière , objet de
mes questions.

1789.
juillet.

Je fis présent de quelques grains de ver-
roterie à l'un de ces Indiens , pour l'en-
gager à esquisser sur le sable une image
du pays voisin. Aussitôt il se mit à tracer
cette singulière carte. Sans chercher à
marquer exactement le cours des deux
rivières , il traça une très-longue pointe
de terre entr'elles , et il les représenta
toutes deux se jetant dans le grand lac ,
à l'extrémité duquel on voyait , sui-
vant ce qu'il avait appris des Indiens
d'une autre nation , un *Belhoullaï-
Caouinn* (1). J'imaginai que ce fort de-
vait être celui d'Ounalaschka ; que par
conséquent la rivière de l'ouest était

(1) Une forteresse des hommes blancs.

— celle de Cook ; et qu'enfin le grand
 1789. lac , ou plutôt la mer , où nous avions
 juillet. reconnu l'île de la Baleine , communi-
 quait avec le détroit de Norton.

J'offris à ce sauvage de le récompenser généreusement s'il voulait traverser avec moi les montagnes , et me conduire au bord de la grande rivière. Il le refusa , en me disant que les Indiens dont il m'avait déjà parlé , et qui pêchaient dans le voisinage , étaient beaucoup plus en état que lui d'exécuter cette entreprise.

L'un des naturels avait le dos couvert d'ulcères ; et , autant que je pus m'en apercevoir , le seul soulagement que recevait ce malheureux , était dû à une femme qui , avec un paquet de plumes , chassait continuellement les mouches qu'attiraient les plaies.

A dix heures du matin , nous attérîmes près des cabanes des Indiens montagnards. J'avertis mes gens de se préparer à passer là le reste de la

Journée. Je voulais me concilier la bienveillance des Indiens, afin qu'ils répondissent, sans aucune réserve, à toutes les questions que je pourrais leur adresser. Cependant je faillis à être frustré de tout ce que j'espérais, par un accident qui avait eu lieu avant mon arrivée. Les jeunes chasseurs qui me précédaient, ayant abordé près des cabanes des naturels, ceux-ci avaient saisi leur canot avant qu'ils débarquassent, et l'avaient tiré sur la plage avec tant de force, qu'il s'était brisé. Mes gens étaient prêts à punir cet acte de violence; mais heureusement j'arrivai assez à tems pour les arrêter.

La boussole variait là de 29 degrés à l'est.

A quatre heures après-midi, ayant fait assembler les naturels, je chargeai mon interprète de les haranguer. Mais le long discours qu'il leur tint ne nous valut pas beaucoup de renseignemens. Ils ne nous apprirent de la grande

— rivière coulant à l'ouest, que ce que
 1789. nous en savions déjà ; et la peinture
 juillet. qu'ils firent des habitans de ses bords,
 était encore plus absurde et plus ridicule
 que celle qu'en avaient faite les
 Indiens-lièvres. Ils dirent que ces habitans
 étaient d'une stature gigantesque ; qu'ils possédaient des ailes dont
 ils ne se servaient pourtant pas pour
 voler, et qu'ils se nourrissaient de
 grands oiseaux qu'eux seuls pouvaient
 tuer facilement, et par lesquels des
 hommes ordinaires seraient infailliblement
 dévorés s'ils osaient en approcher. Ils ajoutèrent
 que les gens de la nation qui vivaient à l'embouchure
 de la grande rivière, avaient le pouvoir
 extraordinaire de lancer des regards
 qui donnaient la mort, et que chacun
 d'eux mangeait à ses repas un grand
 castor tout entier.

Ils ajoutèrent que de très-grands
 canots venaient à l'embouchure de
 la rivière. Ils ne prétendaient pas

avoir vu eux-mêmes toutes ces choses ; —
 elles leur avaient été racontées par des 1789.
 Indiens de quelques autres tribus. juillet.
 Pour eux , contents de chasser les petits
 buffles blancs sur la première mon-
 tagne , ils ne se hasardaient pas , dirent-
 ils , à aller au-delà , parce que toutes
 les fois que quelqu'un d'eux était ren-
 contré par les habitans des autres mon-
 tagnes , ils cherchaient à le massacrer.

Ils me dirent que les sources de
 toutes les rivières tributaires des deux
 grandes , étaient séparées par des
 chaînes de montagnes. Certes , je res-
 tai persuadé que ces sauvages con-
 naissaient beaucoup mieux le pays
 qu'ils ne disaient , ou bien que mon
 interprète , qui était déjà las de voya-
 ger , me cachait une partie de leurs
 réponses , de peur qu'elles ne m'enga-
 geassent à entreprendre quelque nou-
 velle excursion.

Notre entretien était à peine achevé ,
 que les naturels se mirent à danser ;

— 1789. exercice qu'ils aiment beaucoup, et
 juillet. qui, avec celui de sauter, est leur seul
 amusement. Tous, jeunes et vieux,
 mâles et femelles, ne cessèrent que
 lorsqu'ils furent épuisés de fatigue.
 Ils accompagnaient leurs danses par
 des cris, à l'imitation de ceux des ren-
 nes, des ours et des loups.

Quand la danse fut finie, j'engageai
 le chef anglais à faire encore quelques
 questions aux naturels; mais il n'en
 tira rien de nouveau. Je pris alors un
 air courroucé; je déclarai que je les
 soupçonnais de me cacher ce qu'ils
 savaient; et que s'ils ne s'empressaient
 pas de me répondre sans déguisement,
 je forcerais l'un d'eux à venir le len-
 demain matin avec moi, pour m'in-
 diquer le chemin qui conduisait à
 l'autre grande rivière. Aussitôt ils pa-
 rurent tous extrêmement affligés, et
 ils répondirent d'une voix très-faible,
 qu'ils ne savaient rien de plus que ce
 qu'ils m'avaient dit, et que si j'em-

menais l'un d'eux, ils mourraient tous. —
 Ils essayèrent de persuader à mon inter- 1789.
 prète de demeurer avec eux , en juillet.
 l'assurant qu'ils l'aimaient autant
 qu'eux-mêmes ; et que s'il continuait
 à me suivre , il serait tué. La proposi-
 tion de ces sauvages , appuyée par les
 sollicitations des femmes de l'inter-
 prète , ne laissa pas que de faire beau-
 coup d'effet sur lui ; mais il s'efforça
 de me le cacher.

Je vis alors que tant que je demeurerai-là , ce serait en vain que je chercherais des renseignemens sur le pays , ainsi que sur la grande rivière coulant à l'ouest. Mais j'espérai en recevoir dans la rivière du lac de l'Ours , où je comptais trouver les naturels qui m'avaient promis d'y attendre mon retour. Ces derniers m'avaient déjà parlé de la grande rivière de l'ouest ; mais j'y avais fait peu d'attention , parce que je croyais alors que mon interprète les comprenait mal , ou que

— c'était une invention par le moyen de
 1789. laquelle, et de leurs autres mensonges,
 juillet. ils comptaient m'empêcher de descendre le fleuve.

Les naturels nous fournirent une grande quantité de poisson sec et de poisson frais. Ils nous cueillirent autant de baies (1) que nous en voulûmes ; et pour tout cela nous leur donnâmes, suivant l'usage, des grains de verroterie , des couteaux , des alènes et de l'étain. J'achetai d'eux quelques peaux de castor , animal qu'ils me dirent être fort commun dans le pays. Ils ajoutèrent qu'il y avait peu d'élans et de buffles.

Ils paraissaient inquiets pour quelques-uns de leurs jeunes gens qui étaient allés à la chasse des oies , et ils nous conjurèrent de ne leur faire aucun mal. Leurs chiens étaient si importuns autour de notre bagage , et

(1) Hurtle-berry.

mes représentations à ce sujet devenaient si inutiles auprès des maîtres , 1789. —
 que le soir je tuai un de ces animaux juillet.
 d'un coup de pistolet. Dès que les
 naturels entendirent le coup et virent
 leur chien mort , l'allarme fut générale
 parmi eux. Les femmes chargèrent
 leurs enfans sur leur dos , et s'enfuirent
 dans les bois. Je donnai ordre à mon
 interprète de leur expliquer la cause de
 ce que je venais de faire , et de les assurer
 qu'ils n'avaient rien à craindre pour eux-mêmes.
 La femme à qui appartenait le chien paraissait
 très-chagrine , et déclara que la perte de
 cinq enfans qui étaient morts l'hiver précédent ,
 ne l'avait pas tant affectée que celle de cet animal.
 Mais sa douleur ne dura pas long-tems :
 quelques grains de collier suffirent pour la
 dissiper. De même que ces sauvages savent
 passer de la tristesse à la joie , ils passent
 aussi facilement de la joie à la tristesse , et

— feignent à leur gré la plus vive douleur. Le matin nous trouvâmes les femmes en pleurs, parce qu'elles appréhendaient que nous ne les emmenassions. Certes, ces femmes ne pouvaient pas être agréables aux yeux d'un Européen; mais quelques-uns de mes gens remarquèrent en elles des charmes secrets qui les leur firent désirer, et je crois bien qu'ils trouvèrent moyen de dissiper leurs craintes et de triompher de leur retenue.

Je vis sur la partie la plus élevée du rivage, beaucoup de réglisse en fleur, et j'en arrachai quelques racines qui étaient grosses et fort longues. Les naturels ignoraient les propriétés de cette plante, et par conséquent n'en faisaient aucun usage.

mardi 28. A quatre heures du matin, je donnai des ordres pour le départ. Tandis qu'on chargeait mon canot, je me rendis avec le chef anglais dans les cabanes des Indiens. La plupart de

ces sauvages s'en étaient allés pendant la nuit ; et ceux que nous y trouvâmes, dirent qu'ils étaient malades, et ne voulurent pas se lever. Cependant dès qu'ils furent convaincus que nous ne voulions pas les emmener, ils se portèrent bien, et ils sortirent de leurs cabanes pour nous prier de visiter leurs filets placés un peu plus haut, et de prendre tout le poisson qui y était. Nous profitâmes de cette offre, et prîmes autant de poisson qu'il nous en fallait.

1789.

juillet.

Peu de tems après avoir quitté ces Indiens, nous abordâmes dans un endroit où il y avait deux cabanes remplies de poisson, mais point d'habitans. Ils avaient sans doute pris le parti de se cacher avec les autres. En fouillant dans ces cabanes, mes chasseurs trouvèrent diverses choses qu'ils voulurent emporter. Je les laissai faire, et je déposai des grains de verroterie et des alènes, pour prix de ce qu'ils

— prenaient. Mais ils ne pouvaient pas
 1789. concevoir la nécessité d'un pareil acte
 juillet. de justice , quand les propriétaires des
 effets pris n'étaient pas présens. Je
 pris un filet , et je mis à la place un
 grand couteau. Le filet avait quatre
 brasses de long , et trente-deux mailles
 de haut. On pouvait le poser bien plus
 facilement dans les remous , que les
 nôtres qui étaient fort grands.

Nous étions alors dans l'endroit que
 les Indiens disaient être une cascade ,
 et nos pagayes nous suffisaient pour
 refouler le courant ; de sorte qu'il ne
 devait pas être si fort là que dans beau-
 coup d'autres parties du fleuve. S'il
 l'eût été , et qu'il eût fallu nous servir
 de la cordelle , nous aurions été très-
 embarrassés , parce que l'écore qui est
 vis-à-vis est en partie hérissée de ro-
 chers escarpés qui ne laissent pas de
 passage entr'eux et l'eau. Ces rochers
 sont couverts de nids d'hirondelle. Le
 tems était extrêmement chaud. A onze

heures nous fûmes contraints de nous arrêter pour donner un suif au canot. 1789.

A midi nous nous remîmes en route, et à une heure nous attérîmes près d'un feu que nous jugeâmes avoir été allumé par les jeunes gens qu'on nous avait dit être allés à la chasse des oies. Mes chasseurs trouvèrent le canot et le gibier de ces Indiens, cachés dans le bois; et bientôt après ils découvrirent les Indiens eux-mêmes, qu'ils menèrent au bord du fleuve. Sur deux cents oies qu'ils avaient, nous en choisîmes trente-six qui paraissaient encore assez fraîches; le reste était gâté et exhalait une horrible puanteur. Ces sauvages tuent le gibier sans le vider, ce qui fait qu'il se corrompt plutôt; et il y a apparence que lorsqu'il est dans un état de putréfaction, ils ne le mangent pas moins.

Nous payâmes les oies que nous avions prises, et nous poursuivîmes notre route. A sept heures du soir, le

— tems se couvrit. A huit heures nous
 1789. primes terre , à neuf le tonnerre éclata
 juillet. avec beaucoup de force. Il fut suivi
 d'une pluie abondante, et d'un oura-
 gan qui abattit nos tentes, et faillit à
 emporter notre canot, quoiqu'il fût
 attaché à des arbres avec une bonne
 corde. L'orage dura deux heures. Nous
 fûmes trempés jusqu'aux os.

merc. Le mardi, le tems était nébuleux
 29. et la chaleur insupportable. Le mer-
 credi matin , nous ne pouvions pas
 trouver assez de vêtemens pour nous
 garantir du froid. A quatre heures et
 un quart , nous cinglâmes avec un
 vent arrière, qui, quoique nous eus-
 sions à refouler un courant très - fort ,
 nous faisait faire beaucoup de che-
 min.

A dix heures nous fûmes rendus
 aux écueils; et nous nous servîmes
 de la cordelle pour y remonter, en
 longeant la rive occidentale. Le cou-
 rant était - là beaucoup plus rapide

que lors de notre premier passage. —
 L'eau avait baissé de plus de cinq 1789.
 pieds ; de sorte que nous vîmes plu- juillet.
 sieurs basses que nous n'avions pas
 aperçues en descendant.

L'un de mes chasseurs courut risque d'être noyé , en traversant une rivière qui a son embouchure sur la rive occidentale du fleuve , et est , après la rivière de la Montagne , la plus considérable de celles qui lui portent de ce côté-là , le tribut de leurs eaux.

Nous eûmes toute la journée un vent de nord très-fort et très-froid. Nous ne nous arrêtâmes le soir qu'à huit heures un quart. Nos chasseurs tuèrent une grosse oie , et en attrapèrent plusieurs jeunes.

La pluie tomba toute la nuit. A jeudi
 quatre heures du matin , nous nous 30.
 mêmes en route. Le tems était couvert , mais moins froid que la veille. Le vent avait passé au nord-ouest ; de

1789. sorte que nous allâmes à la voile la
juillet. plus grande partie de la journée. Vers
les sept heures du soir, nous atté-
rîmes et plantâmes nos tentes.

Ce jour-là nos chasseurs tuèrent
onze vieilles oies, et quarante jeunes,
qui à peine commençaient à voler.
Le chef Anglais était extrêmement ir-
rité contre un de ses jeunes compa-
gnons. Je ne pus apprendre en dé-
tail d'où provenait sa colère : mais
je sus qu'elle avait pour cause la
jalousie, et que cette jalousie était
fondée.

Depuis deux ou trois jours, nous
mangions de la racine de réglisse,
plante qui croît en abondance sur les
bords du fleuve. Nous nous aper-
çûmes que c'était un puissant astrin-
gent.

vendr. Nous ne pûmes nous embarquer
31. qu'à neuf heures du matin ; parce
que la pluie qui tombait depuis la
veille, ne s'arrêta qu'à cette heure-

là. Le vent et le tems étaient les mêmes —
 que le jour précédent. Vers les trois 1789.
 heures après midi le tems s'éclaircit, juillet.
 le vent se calma, et il fit très-chaud.
 A cinq heures le vent tourna à l'est,
 et l'air devint froid.

Nous vîmes beaucoup de framboises
 et de grosses groseilles, et une au-
 tre espèce de baies qu'on nomme
poires (1).

Les hauts-fonds de sable et de gra-
 vier, qui occupaient une partie de la
 rivière à quelque distance des écores,
 retardèrent beaucoup notre marche.
 Dans d'autres endroits les bords de la
 rivière étaient très-élevés, et com-
 posés d'un mélange de terre noire et
 de sable, dont il se détachait souvent
 des masses ; ce qui découvrait une

(1) Sans doute que les *coureurs de bois* du
 Canada ont donné à cette baie le nom de *poire*,
 parce qu'elle a quelque ressemblance avec de
 petites poires. (*Note du traducteur*).

— 1789. glace solide à un pied au-dessous de la surface du sol.

juillet. Nous nous arrêtàmes pour planter nos tentes, à sept heures trois quarts. Pendant notre marche nos chasseurs avaient tué sept oies.

Nous fîmes usage de notre maïs. Depuis que nous remontions le fleuve, nous n'avions encore consommé de nos provisions que la ration de trois jours.

Mon intention était, lorsque nous serions rendus au dernier écueil, de remonter le fleuve en longeant la rive méridionale, afin de reconnaître s'il n'y avait pas quelques rivières un peu considérables qui vinssent de l'ouest. Mais les bancs de sable étaient si nombreux et le courant si rapide, que je fus obligé de passer du côté opposé, où les remous nous permettaient de suivre une ligne plus directe, et de jeter souvent nos filets.

CHAPITRE VII.

*Continuation du voyage. Retour au
fort Chipiouran.*

Dès les trois heures du matin nous nous embarquâmes. Le vent soufflait du sud-est ; le tems était beau, mais froid. A trois heures après midi, nous traversâmes le fleuve, pour tirer le canot à la cordelle. Nous vîmes là des cabanes, qui ne paraissaient avoir été abandonnées que la veille. A cinq heures nous rencontrâmes une famille Indienne, établie sur le bord du fleuve. Elle était composée d'un homme, deux femmes et plusieurs enfans. Nous ne l'avions pas vue à notre premier passage.

Ces Indiens nous dirent qu'ils n'avaient que peu de poisson, et que les

1789.

août.

sam.

1.^{er}

— seules personnes de leur tribu , qui
 1789. fussent en ce moment dans le voisi-
 août. nage , étaient un homme de leur fa-
 mille qui chassait , et les habitans
 d'une cabane située sur l'autre rive
 du fleuve. Je m'aperçus que mon in-
 terprète répugnait beaucoup à faire
 les questions que je lui dictais ; et je
 l'attribuai à la crainte qu'il avait que
 les notions que je pourrais acquérir
 ne l'empêchassent de revoir , cette sai-
 son , le pays d'Athabasca. Nous le lais-
 sâmes s'entretenir avec l'Indien , et
 nous plantâmes nos tentes dans le
 même endroit où nous avions passé
 la nuit , le 5 du mois précédent.

Bientôt le chef Anglais vint avec le
 naturel , s'asseoir auprès de mon feu.
 Le dernier me dit que le premier guide
 que nous avions pris pour descendre
 le fleuve , avait repassé , et que nous
 trouverions trois familles de sa tribu
 au-delà de la rivière du lac de l'Ours. A
 l'égard de la grande rivière de l'ouest ,

il ne savait que ce qu'il en avait en- —
 tendu dire aux autres Indiens. Ce fut 1789.
 la première nuit, depuis notre départ août.
 d'Athabasca, où il y eut assez d'obs-
 curité pour que nous pussions voir
 les étoiles.

Nous partîmes à trois heures du dim.
 matin, en tirant le canot à la cor- 2.
 delle. Je marchais avec mes chas-
 seurs, parce qu'ils allaient plus vite
 que mon canot, et que je les soup-
 çonnais de vouloir arriver avant moi
 aux cabanes des naturels. J'observai
 en route plusieurs petites sources mi-
 nérales, qui sortaient du pied d'une
 montagne; et je vis sur la plage beau-
 coup de blocs de minerai.

Quand nous fûmes rendus sur le
 bord de la rivière du lac de l'Ours,
 j'ordonnai à l'un de mes jeunes chas-
 seurs, d'attendre mon canot; et je
 pris sa place dans le petit canot pour
 gagner l'autre rive. La rivière du lac
 de l'Ours avait en cet endroit, deux

— cent cinquante pas de large. Son eau
 1789. était claire et verdâtre. En débarquant
 août. sur l'autre rive, je vis que les naturels
 y avaient été très-récemment, car les
 traces de leurs pas étaient encore toutes
 fraîches sur le sable.

Je continuai à marcher jusqu'à cinq
 heures après-midi. Alors j'aperçus plu-
 sieurs colonnes de fumée le long du
 rivage. Comme j'imaginai que je trou-
 verais les naturels autour des feux,
 je hâtai le pas pour les joindre, et mes
 compagnons en firent autant; mais
 nous fûmes trompés dans notre at-
 tente. A mesure que nous avançâmes,
 nous sentîmes une forte odeur de sou-
 fre, et bientôt nous reconnûmes que
 c'était l'effet d'un grand incendie. Des
 Indiens dont les débris des cabanes
 se voyaient encore dans le voisinage,
 avaient, sans doute par mégarde,
 mis le feu à une mine de charbon;
 La plage en était encore couverte; et le
 chef Anglais en ramassa quelques-uns

des plus noirs , pour en faire de la peinture. Il me dit, à cette occasion, que c'é- 1789-
tait avec ce minéral que les Indiens tei- août.
gnaient leurs tuyaux de plume en noir.

Nous attendîmes là mon canot, qu'il n'arriva qu'au bout d'une heure. A dix heures et demie , nous vîmes plusieurs marques qui avaient servi aux Indiens. C'étaient des morceaux d'écorce d'arbre , attachés à des perches , et dirigés vers un bois , vis - à - vis duquel il y avait un ancien chemin qui paraissait avoir été fréquenté depuis peu. La plage était aussi couverte des traces des Indiens. Un peu plus loin , nous trouvâmes les poteaux de cinq cabanes , qui étaient encore plantés. Nous abordâmes et nous déchargeâmes le canot. Je fis alors partir en avant un de mes gens avec les deux jeunes chasseurs , pour voir s'ils pourraient trouver quelques naturels à un jour de marche de l'endroit où nous étions. J'invitai le chef anglais à être de cette expédition ;

1789. — mais il me répondit qu'il était trop
août. fatigué, et que d'ailleurs il y serait inutile. C'était la première fois qu'il ne s'empressait pas de faire ma volonté ; et je ne pus attribuer son refus qu'à la jalousie , quoique j'eusse pris toutes les précautions nécessaires pour qu'il ne pût pas être jaloux des Canadiens.

Les montagnes vis-à-vis desquelles nous nous trouvions , et qu'à notre premier passage nous avions vues couvertes de neige , n'en conservaient pas la moindre trace.

Nous posâmes deux filets. A onze heures du soir , le Canadien et les chasseurs revinrent. Ils étaient allés jusqu'aux premières cabanes des naturels , où ils avaient trouvé quatre feux récemment abandonnés. Pour s'y rendre , il leur avait fallu faire le tour de plusieurs petits lacs , que les naturels traversent dans leurs canots. Les cabanes étaient situées sur le bord d'un

lac, trop considérable pour qu'ils osassent entreprendre de le côtoyer; ce qui fut cause qu'ils n'allèrent pas plus loin. Ils virent dans les petits lacs beaucoup d'habitations de castor, ainsi que plusieurs de ces animaux. Ils en tuèrent un dont le poil était long, indication certaine de l'approche du froid. Ils virent aussi beaucoup d'anciennes traces d'élan et de renne. Les maringouins commençaient à diminuer, ce qui nous prouvait que c'était le tems où les rennes quittaient les plaines pour se retirer dans les bois. Je craignis que les naturels ne fussent déjà rendus sur les montagnes, ou dans les environs, pour tendre des lacs à ces animaux, et que nous ne pussions pas en trouver un seul sur les bords du fleuve.

1789.
août.

Nous nous embarquâmes à quatre heures du matin, et fîmes voile avec un fort vent d'ouest. Le tems était froid et nébuleux. A midi, il s'éclaircit

lun. 3.

— et devint très-beau. Le courant était
 1789. beaucoup plus rapide. Les eaux avaient
 août. tellement baissé, que nous apercevions
 chaque jour des écueils qui n'étaient
 pas visibles à notre premier passage.

Nos chasseurs tuèrent plusieurs oies,
 beaucoup plus grosses que la plupart
 de celles que nous avions déjà vues.
 Nous aperçûmes le long du fleuve
 quelques stations des naturels. A huit
 heures, nous nous arrêtâmes jusqu'au
 lendemain.

mar. 4. Nous nous remîmes en route à quatre
 heures du matin. Le tems était calme
 et beau. Il avait tombé beaucoup de
 rosée pendant la nuit, et le froid s'é-
 tait fait vivement sentir. A neuf heures,
 nous fûmes obligés de nous arrêter
 pour goudronner le canot. Il faisait
 alors extrêmement chaud. Nous vîmes
 au bord du fleuve beaucoup de traces
 de rennes. A cinq heures du soir,
 nous plantâmes nos tentes et nous po-
 sâmes nos filets. Ce jour-là, nous re-

foulâmes un courant très-fort, et nous avions de la peine à marcher sur la plage, à cause des grosses pierres dont elle était semée.

 1789.

août.

Nous levâmes nos filets sans y trouver un seul poisson. L'eau avait tellement baissé, que nous ne pouvions plus profiter des remous pour pêcher. Cependant le courant n'en était pas moins rapide. On marchait toujours avec difficulté sur la plage. L'air était devenu si froid, que le violent exercice que nous faisons ne nous réchauffait pas. Nous doublâmes plusieurs pointes où nous n'aurions pas pu passer, si le canot eût été chargé. Nous étions si fatigués que nous nous arrêtâmes à six heures du soir.

merc.

5.

Mes chasseurs tuèrent deux oies. Les femmes qui se tenaient dans le canot étaient continuellement occupées à faire des souliers de peau d'élan pour les hommes, parce qu'ils en usaient chacun une paire par jour.

— La pluie nous empêcha de partir
1789. d'aussi bonne heure que de coutume.
août. Nous fîmes voile à six heures et demie,
jeu. 6. avec un fort vent arrière qui , avec le
secours des pagayes , nous fit faire
beaucoup de chemin.

Nous nous arrêtâmes à six heures du
soir pour attendre nos Indiens , que
nous n'avions pas vus de toute la jour-
née. A sept heures et demie , ils arri-
vèrent très-fatigués et très-mécontents.
Depuis deux jours , nous n'avions pas
aperçu une seule cabane.

vend. Nous nous embarquâmes à trois
7. heures et demie du matin. Peu après
nous vîmes sur la plage deux rennes.
Nous ralentîmes notre marche. Mais
nos chasseurs s'étant mis à courir ,
parce que chacun d'eux voulait appro-
cher ces animaux le premier , ils les
effrayèrent et ne purent les joindre.
Ils tuèrent ensuite une femelle de la
même espèce. Ses jambes de derrière
étaient couvertes de blessures. Nous

jugeâmes qu'elle avait été mordue par les loups , qui sans doute avaient dévoré son faon. Ses pis étaient encore remplis de lait ; l'un des jeunes Indiens le fit couler dans du maïs bouilli , qu'il mangea ensuite avec grand plaisir , prétendant que c'était un mets délicieux. — 1789. août.

Vers les cinq heures après - midi , nous vîmes courir un animal sur la plage ; mais nous ne pûmes pas distinguer si c'était un renard gris ou un chien. Peu après , nous nous arrê tâmes pour passer la nuit , à l'embouchure d'une petite rivière , pensant que nous pourrions découvrir quelques naturels dans les environs.

Je donnai ordre à mes Indiens de bien nettoyer leurs fusils , et je leur distribuai du plomb et de la poudre , pour qu'ils allassent le lendemain à la chasse. Je leur recommandai en même tems de tâcher de découvrir s'il n'y avait pas quelques naturels dans

— les montagnes voisines. Je trouvai
 1789. la lisière du bois un petit canot , dans
 août. lequel il y avait un arc et une pagaie.
 Il avait été réparé cette année-là , et
 l'écorce dont il était fait me parut bien
 mieux travaillée que tout ce que j'avais
 vu en ce genre.

Ce jour-là , nous avions rencontré
 plusieurs cabanes abandonnées. Le
 courant était très-fort , et autour des
 pointes que formait l'écore en divers
 endroits , il avait la rapidité des cas-
 cades.

m. 8. La pluie tomba toute la nuit , et ne
 cessa que l'après-midi. Elle fut suivie
 d'un vent d'ouest très-fort et très-froid.
 Mes Indiens ne partirent pour la chasse
 qu'à trois heures , et ils revinrent à
 huit sans rapporter le moindre gibier.
 Ils virent beaucoup de traces de remes,
 mais elles étaient anciennes. Ils ren-
 contrèrent aussi un sentier que l'un
 d'eux suivit jusqu'à une certaine dis-

tance, et qui paraissait n'avoir pas été fréquenté depuis long-tems.

1789.

La pluie recommença à tomber, et dura jusqu'au lendemain.

août.

A trois heures du matin, nous nous remîmes en route. Le tems était froid et nébuleux ; mais vers les dix heures il se radoucit, et les nuages se dissipèrent. Nous vîmes encore un canot à côté du bois. L'un des chasseurs tua un chien extrêmement maigre.

dim. 9.

Nous remarquâmes divers endroits où les naturels avaient allumé du feu. Ces sauvages ne restent pas long-tems sur les bords du fleuve, et ils changent de place et passent d'une rive à l'autre, suivant ce qui convient à leurs projets. Nous vîmes d'un côté du fleuve un sentier correspondant à un autre qui était sur la rive opposée. Depuis la nuit dernière, l'eau avait augmenté. Nous refoulâmes un courant très-fort toute la journée. A sept heures,

— nous atterîmes et plantâmes nos
1789. tentes.

août. Nous rentrâmes dans notre canot dès
lundi les trois heures du matin. Le tems était
10. très-beau. Un vent léger soufflait du
sud-est. Mes Indiens nous devançaient,
afin de pouvoir s'arrêter pour chasser.
A dix heures, nous abordâmes vis-à-
vis des montagnes, à la vue desquelles
nous nous étions trouvés le 2 juillet.
Je voulus bien déterminer la variation
de la boussole en cet endroit; mais
cela ne me fut pas possible, parce que
je ne pouvais pas compter sur la pré-
cision de ma montre.

Un de nos chasseurs nous rejoignit, après s'être vainement fatigué.

Comme les montagnes près desquelles nous nous trouvions étaient les dernières un peu considérables que nous dussions voir au sud-ouest du fleuve, je fis traverser le canot de ce côté-là, afin de pouvoir en parcourir une. Il était près de quatre heures

après-midi quand je débarquai , et je m'occupai , sans perte de tems , de l'exécution de mon projet. Mes Canadiens étant trop fatigués pour céder à la curiosité de me suivre , je me fis accompagner par un des jeunes Indiens. Mon entreprise faillit à nous coûter cher à l'un et à l'autre. Nous entrâmes d'abord dans une forêt de sapins-spruces , si épaisse que nous avions beaucoup de peine à avancer. Après une heure de marche , nous eûmes moins de taillis , et nous nous trouvâmes au milieu des plus beaux bouleaux blancs et des plus magnifiques peupliers qui eussent jamais frappé mes regards. Le terrain allait ensuite en montant , et était couvert de petits pins. Ce fut là que nous découvrîmes les montagnes que nous avions perdues de vue depuis notre départ du canot ; mais quoique nous eussions déjà marché trois heures , elles ne nous paraissaient pas plus rapprochées.

—
1789.
août.

— Le jeune Indien témoigna alors un
 1789. vif desir de s'en retourner. Ses souliers
 août. et ses guêtres étaient en pièces , et il
 tremblait d'être obligé de marcher la
 nuit dans les mauvais chemins où
 nous venions de passer. Cependant je
 continuai à avancer , résolu de rester
 sur les montagnes jusqu'au lende-
 main.

A mesure que nous approchions de
 ces montagnes , le sol devenait maré-
 cageux , et nous avions de l'herbe et de
 l'eau jusqu'au genou. Nous marchâmes
 ainsi jusqu'à ce que nous ne fûmes
 plus qu'à un mille des montagnes.
 Là , j'enfonçai tout-à-coup jusqu'aux
 aisselles; et ce ne fut qu'avec beaucoup
 de peine que je parvins à me dégager.
 Je vis bien alors qu'il n'était pas pos-
 sible de traverser le marais , et que
 son étendue ne me permettait pas d'en
 faire le tour. Je repris le chemin de
 notre débarcadere , et j'y arrivai vers
 minuit , excessivement fatigué.

Nous vîmes sur la plage la trace des pas des naturels , ainsi que des cabanes situées près du bois , qui paraissaient n'avoir été construites que depuis cinq ou six jours. Nous aurions volontiers continué à suivre ce côté du fleuve ; mais n'ayant pas vu nos chasseurs depuis la veille au matin , nous traversâmes sur la rive opposée , après plus de deux heures de marche , c'est-à-dire , à cinq heures précises. Nous en rencontrâmes presque aussitôt deux qui nous cherchaient. Ils n'avaient tué qu'un castor et quelques lièvres. Ils nous dirent que le bois était si épais qu'on ne pouvait pas y poursuivre le gibier. Ils avaient trouvé sur le bord du fleuve plusieurs cabanes désertes. Selon eux , les naturels nous ayant aperçus lorsque nous descendions le fleuve , avaient formé le dessein de nous éviter à notre retour , et c'était cause que nous en rencontrions si peu.

— 1789.

août.

mardi

11.

— Je priai le chef anglais de venir avec
 1789. moi sur l'autre rive , pour tâcher de
 août. découvrir quelqu'un des naturels dont
 j'avais vu les traces et les cabanes. Il
 s'en excusa , et me proposa d'y en-
 voyer ses jeunes compagnons. Mais je
 ne pouvais pas me fier à eux , et je
 commençai à le soupçonner lui-même.
 Ils craignaient tous , plus que jamais ,
 que je n'obtinsse des renseignemens
 qui m'engageassent à aller visiter la
 grande rivière dont il était si souvent
 parlé , et que je ne leur proposasse de
 me suivre. J'appris d'un de mes Cana-
 diens que le chef anglais, ses femmes et
 les deux autres jeunes Indiens avaient
 formé le projet de se séparer de moi
 avant d'arriver au lac de l'Esclave , et
 de se rendre dans le pays des Indiens-
 castors. Le Canadien ajouta que le chef
 anglais retournerait vers le milieu de
 l'hiver dans le lac de l'Esclave , où il
 avait donné rendez-vous à quelques
 Indiens de sa tribu , qui étaient partis

au printems pour une expédition guerrière.

1789.

Nous traversâmes le fleuve , et nous nous mîmes à la recherche des naturels jusqu'à midi , que nous cessâmes de voir leurs traces. Nous imaginâmes qu'ils avaient passé sur la rive orientale. Nous vîmes plusieurs chiens sur l'une et l'autre rive. L'un des jeunes Indiens tua un loup que mes Canadiens mangèrent de fort bon appétit. Mes chasseurs apportèrent ce jour-là plusieurs jeunes oies qui commençaient à voler depuis peu. Nous nous arrê tâmes à huit heures du soir pour passer la nuit. Nous avions perdu quatre heures en traversant le fleuve différentes fois. Le tems fut très-beau toute la journée.

août.

Dès les trois heures du matin , nous nous mîmes en route. Je donnai ordre aux jeunes chasseurs de traverser le fleuve , et de suivre l'autre rive , afin que s'il restait quelques naturels sur

merc.

12.

— ses bords, nous pussions les rencontrer. Nous observâmes sur la plage divers endroits où il y avait eu du feu. Nous vîmes aussi du feu dans les bois.

1789. A quatre heures, nous trouvâmes
août. des cabanes qui n'avaient été abandonnées que le matin. Les traces des habitans se voyaient dans différentes parties du bois. Jugeant qu'ils ne pouvaient pas être bien loin, je proposai au chef anglais de venir avec moi pour tâcher de les découvrir. Il n'en avait pas trop d'envie. Cependant il vint, et nous fîmes plusieurs milles dans les bois sans trouver ce que nous cherchions. Le feu s'était étendu dans une grande partie de ce canton, et avait brûlé un sol épais de trois pouces, et composé d'une terre noire et légère. La froide argile qui restait était si dure, que nos pas n'y faisaient pas la moindre empreinte.

A dix heures, nous fûmes de retour de notre inutile excursion. Mes chas-

seurs tuèrent sept oies. Nous eûmes plusieurs ondées , accompagnées de tonnerre et de vent. Pendant mon absence , mes gens posèrent les filets.

1789.

août.

En levant nos filets , nous n'y trouvâmes pas un seul poisson. Nous partîmes à trois heures et demie du matin , avec un très-beau tems. Nous dépassâmes plusieurs endroits où les naturels avaient fait du feu , et leurs traces se voyaient tout le long de la plage.

jeudi

13.

A sept heures , nous vîmes vis-à-vis de l'île où nous avions caché du pemican. Je chargeai deux de mes Indiens d'aller le chercher ; et ils me le rapportèrent. Ces provisions nous étaient d'autant plus agréables , qu'elles nous mettaient plus à même de nous passer de celles que nous procurait la chasse , et de remonter le fleuve sans perdre du tems. Bientôt nous aperçûmes , à trois lieues de distance , sur la rive sud-ouest , de la fumée qui ne paraissait pas provenir de l'embrâsement des bois. Les chas-

— 1789. seurs qui nous précédaient ne la virent point, parce qu'ils étaient occupés à poursuivre une troupe d'oies. août. Leurs coups de fusil furent sans doute entendus ; car tout-à-coup la fumée disparut, et nous vîmes beaucoup de naturels courir sur le rivage, et quelques-uns gagner leurs canots.

Nous étions vis-à-vis d'eux. Nous ne pûmes pas traverser le fleuve en ligne directe, attendu que le courant était extrêmement rapide. J'ordonnai à mes chasseurs de faire tous leurs efforts pour joindre les naturels, de leur parler et de les engager à m'attendre. Mais aussitôt que le petit canot de mes chasseurs prit le large, les naturels, effrayés, se hâtèrent de haler les leurs à terre et de s'enfuir dans les bois.

Il était dix heures lorsque nous arrivâmes auprès de leurs canots, qui étaient au nombre de quatre. Les naturels étaient si épouvantés, qu'ils

avaient laissé sur la plage , non-seulement ces canots , mais beaucoup d'autres objets. Je fus très-fâché contre mes chasseurs qui , au lieu de tâcher de joindre les naturels , s'amusaient à partager ce qu'ils avaient trouvé. Je grondai sévèrement le chef anglais , et je lui ordonnai de courir soudain , avec ses jeunes compagnons et mes gens , à la poursuite des fugitifs. Mais la peur avait rendu ces derniers trop légers pour qu'on pût les atteindre. Nous rencontrâmes dans le bois plusieurs de leurs chiens , dont quelques-uns nous suivirent jusqu'à notre canot.

Le chef anglais , sensible à mes reproches , me témoigna combien il en était fâché. C'était précisément ce que je désirais. Je saisis cette occasion pour lui dire que , depuis quelque tems , j'étais moi-même très-mécontent de lui. Je lui observai que j'avais fait beaucoup de chemin et beaucoup de dépenses , sans

1789.

août.

— 1789. atteindre le but de mon voyage , et que
août. je le soupçonnais de me cacher la plus
grande partie de ce que disaient les
naturels sur l'intérieur du pays , de
peur d'être obligé de me suivre plus
loin. J'ajoutai que sa jalousie l'empê-
chait non-seulement de tuer du gibier,
mais de tâcher de découvrir les habi-
tans des lieux où nous passions ; et
que cependant ni moi ni mes gens ,
nous ne ne lui avions jamais donné le
moindre sujet de se défier de nous.

Ce discours l'irrita beaucoup. Il me reprocha de lui dire de mauvaises pa-
roles. Il soutint qu'il n'était pas ja-
loux ; qu'il ne m'avait jamais rien ca-
ché des réponses des naturels , et que
quant au mauvais succès de sa chasse,
on ne devait l'imputer qu'à la nature
du pays et au peu de gibier qu'il y avait.
Il me déclara en même-tems , que quoi-
qu'il manquât de poudre et de plomb ,
il ne m'accompagnerait pas plus loin ,
parce qu'il vivrait comme les *Escla-*

ves (1) et demeurerait avec eux. Ces paroles furent accompagnées d'amères et bruyantes lamentations , qu'imitèrent aussitôt ses femmes et ses compagnons , en disant pourtant que leurs larmes ne coulaient que pour leurs amis morts.

1789.
août.

Je les laissai se désoler pendant deux heures. Mais comme je ne pouvais guere me passer d'eux , je finis par tâcher de les calmer , et par inviter le chef Anglais à changer de résolution. Il fit d'abord le difficile ; puis il se rendit , et nous nous embarquâmes.

Les objets laissés sur la plage par les Indiens , étaient des arcs , des flèches , des lacs pour prendre des élans , et des lacets pour prendre des lièvres. Il y avait aussi des gamelles d'écorce d'arbre , quelques fourrures de martre et de castor , de

(1) C'est le nom qu'on donne aux Indiens de cette partie de l'Amérique.

— 1789. vieilles robes de peau de castor , et
août. un petit manteau de peau de lynx.
Leurs canots grossièrement faits avec
de l'écorce de sapin - spruce , pou-
vaient porter deux ou trois personnes.
Je fis mettre ces canots à l'ombre , et
je distribuai aux jeunes chasseurs la
plupart des autres objets. Le chef
anglais n'en voulut point. Je laissai à
la place et pour prix de ces choses , du
gros drap , quelques petits couteaux ,
une lime , deux briquets , un peigne ,
des alènes , des bagues et des grains
de collier. Je fis en même-tems placer
une peau de martre sur un moule con-
venable , étendre une peau de castor
sur un chassis , et attacher un racloir
à cette dernière. Nos Indiens préten-
dirent que ces objets seraient perdus ,
parce que les naturels étaient si ef-
frayés qu'ils ne reviendraient pas en
cet endroit. Nous passâmes là six
heures. Lorsque nous partîmes , trois
des chiens que nous avions trouvés

dans les bois , continuèrent à nous suivre tout le long de la plage. 1789.

Nous nous arrêtâmes à huit heures août.

et demie , et nous plantâmes nos tentes non loin de l'embouchure de la rivière de la Montagne. Tandis que mes gens déchargeaient le canot , j'allai me promener sur la plage. J'examinai les hauts fonds que le décroissement de la rivière avait mis à découvert depuis mon premier passage. Ils étaient blancs et couverts d'une substance saline. Je fis inviter le chef anglais à venir souper avec moi. Un ou deux coups de rum dissipèrent sa tristesse et son mécontentement. Il m'apprit que lorsque les chefs chipiouyans avaient versé des larmes , une de leurs coutumes était d'aller à la guerre pour effacer la honte attachée à cette faiblesse féminine ; et qu'au printems suivant il ne manquait pas de se conformer à l'usage. Il déclara en même tems que son inten-

— tion était de rester avec moi aussi
1789. long-tems que j'aurais besoin de lui.

août. Quand il se retira, j'eus soin de lui
faire emporter un peu de la liqueur
consolante, pour empêcher le retour
de son chagrin.

Ce jour-là le tems fut très-beau.
Mes Indiens tuèrent trois oies.

vend. A quatre heures un quart nous ren-
14. trâmes dans notre canot, et nous re-
foulâmes la rivière de la Montagne
jusqu'à deux milles au-dessus de l'en-
droit où nous avions reconnu ses
eaux. Le sol était embrasé des deux
côtés de cette rivière. En la traver-
sant, je sondai, et je trouvai cinq
brasses d'eau, puis quatre brasses et
demie, et trois brasses et demie. Son
eau était extrêmement vaseuse, et for-
mait une longue trace noirâtre dans
les eaux du fleuve, à l'occident de la
cascade qui est dans l'est. Certes, il
est très-extraordinaire que les eaux
des deux rivières coulent dans le même

lit jusqu'à une si grande distance , —
 sans se confondre , et qu'elles ne se ^{1789.}
 mêlent véritablement que lorsque l'é- août.
 trécissement de ce lit les y force.

Nous vîmes dans plusieurs endroits des cabanes abandonnées par les Indiens. Nous dépassâmes une rivière affluente qui venait du côté du nord , et paraissait être navigable. Nous nous arrêtâmes ce jour-là à cinq heures et demie du soir. Il y avait sur le rivage une grande abondance de ces baies que les Canadiens appellent *poires*. Ce sont des graines un peu plus grosses que des pois , d'une couleur purpurine , et d'un goût un peu fade. Nous vîmes aussi beaucoup de fraises et de groseilles.

Nous poursuivîmes notre route de- samedi
 puis trois heures du matin jusqu'à 15.
 cinq heures et demie du soir. Nous vîmes beaucoup de cabanes d'Indiens le long du fleuve , jusques dans l'endroit où la plage était trop étroite

— pour qu'on pût y en construire. Là ,
 1789. les bords du fleuve s'élevaient à une
 août. hauteur considérable , et les remous
 se multipliaient. Mes chasseurs tuèrent
 douze oies , et on recueillit beaucoup
 de baies. Il fit très-chaud toute la
 journée.

dim. Nous partîmes à trois heures trois
 16. quarts ; et après cinq heures de marche , nous dépassâmes l'endroit où nous avions couché le 13 juin. Là , les bords du fleuve sont plus bas , et son lit s'élargit. La campagne qui s'étend au nord est plane , et le sol y est composé d'une terre noire mêlée de cailloux. On y voit entremêlés le tremble , le peuplier , le bouleau blanc , le sapin et beaucoup d'autres espèces d'arbres.

Le courant s'était tellement ralenti , que nous allions aussi vite en le refoulant , que si nous avions navigué dans une eau dormante. A midi nous dépassâmes trois cabanes , les seules

que nous vîmes dans la journée. L'air était aussi chaud que la veille.

1789.

août.

lundi

17,

Nous nous remîmes en marche à trois heures et demie du matin. Nous remarquâmes trois établissemens d'Indiens. La construction particulière de ces cabanes nous fit juger qu'elles étaient l'ouvrage des *Indiens-couteau rouge*, quoique cette nation n'eût pas coutume de porter ses pas de ce côté-là.

J'avais donné ordre aux jeunes Indiens de nous précéder, afin qu'ils eussent le tems de chasser. A dix heures nous les joignîmes. Ils avaient tué cinq jeunes cygnes. Le chef anglais m'apporta un aigle, trois grues, deux oies et un petit castor.

Nous abordâmes, à sept heures du soir, dans l'endroit où nous avions planté nos tentes le 9 juin.

A quatre heures du matin je fis partir tous mes Indiens pour la chasse ; car nos provisions tiraient à leur fin.

mardi

18.

— 1789. Nous ne nous mîmes en route qu'à six
août. heures et demie. Nous traversâmes le
fleuve pour longer la rive septentrio-
nale, qui est très-basse, et qu'on peut
à peine distinguer quand on est sur
la rive opposée. Nous n'y arrivâmes
qu'un peu avant midi. D'après une
observation solaire, je déterminai la
latitude du point où nous nous trou-
vions, à 61 deg. 33 min. nord. Nous
étions à près de cinq milles au nord
du principal chenal du fleuve.

Nous remarquâmes les traces des
buffles et les endroits où ils s'étaient
couchés. C'était près de l'embouchure
d'une rivière sortant des monts Cor-
nus, qui n'étaient qu'à peu de dis-
tance. Nous nous arrêtâmes à cinq
heures après-midi. Tandis qu'on dé-
chargeait le canot, le chef anglais
nous rejoignit. Il apportait la langue
d'une femelle de buffle. Aussitôt je fis
partir quatre Canadiens avec les In-
diens pour aller chercher le reste de

l'animal. Ils ne revinrent qu'à la nuit ;
 mais ils avaient cinq oies de plus. Ils
 me dirent avoir vu beaucoup de pas
 d'hommes empreints sur le sable , dans
 une île qui était vis-à-vis de nous. Le
 tems continuait à être très-beau.

—
 1789.
 août.

Les Indiens partirent de nouveau
 pour la chasse. Nous goudronnâmes le
 canot, ce qui fut cause que nous ne
 nous embarquâmes qu'à cinq heures
 et demie du matin. A neuf heures ,
 nous nous arrêtâmes pour attendre nos
 chasseurs. J'observai là que la bous-
 sole variait de 20 deg. à l'est.

merc.
 19.

Mes gens se firent de nouvelles pa-
 gaves et radoubèrent le canot. Les
 chasseurs arrivèrent assez tard , sans
 avoir pu trouver des bêtes fauves.
 Leur chasse consistait en trois cygnes
 et autant d'oies. Les femmes cueilli-
 rent des baies , qui abondaient sur le
 rivage.

Nous nous embarquâmes à quatre
 heures du matin , et nous remontâmes

jeudi
 20.

— 1789. le fleuve en longeant la rive septentrio-
aout. nale. Le courant était beaucoup plus fort de ce côté-là ; mais je voulais voir la rivière qu'on m'avait assuré , à mon premier passage , sortir du pays des *Indiens-castors* , et se jeter dans le fleuve vers l'endroit où nous étions. Je ne vis point là de rivière affluente , et il y a apparence que ce qu'on m'en avait dit se rapportait à celle que j'avais vu le mardi.

Le courant était extrêmement rapide. Nous gagnâmes le côté d'une île voisine ; il y était plus rapide encore. Il avait presque l'impétuosité d'une cascade.

Nous trouvâmes sur le bord de l'eau, une alène et une pagaye. La première fut reconnue pour appartenir aux Knisteneaux. J'imaginai qu'elle avait été perdue par quelqu'un des compagnons du chef Merde-d'ours qui , au printemps , était allé faire la guerre dans ces contrées , et avait traversé à son retour le pays d'Athabasca. Peut-

être que ce chef et les siens furent —
cause que nous vîmes si peu d'indi- 1789.
gènes sur les bords du fleuve. août.

Le tems était sombre et froid ; et nous le trouvions d'autant plus désagréable , qu'il avait été précédé par de très beaux jours.

Nous plantâmes nos tentes à sept heures et demie du soir , sur la rive septentrionale , dans un endroit où la campagne environnante était basse et plane. Nos Indiens tuèrent cinq jeunes cygnes et un castor. Il y avait apparence de pluie.

Le vent d'est soufflait très-fort ; il vend.
faisait froid , et il tombait fréquem- 21.
ment des ondées , ce qui nous obligea de rester sous nos tentes. L'après-midi , mes chasseurs suivirent les traces d'un élan ; mais ils ne purent pas le joindre.

Le vent passa à l'ouest , soufflant sam.
toujours avec force , et le froid conti- 22.
nua. Cependant nous nous mîmes en

— route ; et quoique la voile fût à demi-
 1789. carguée , nous atteignîmes , en trois
 août. heures , l'entrée du lac de l'Esclave.
 Pour faire le même chemin à la pa-
 gaye , nous aurions au moins été huit
 heures. Les Indiens n'arrivèrent que
 quatre heures après nous. Le vent était
 si impétueux , qu'il n'aurait pas été
 prudent de se hasarder dans le lac :
 aussi abordâmes-nous pour passer la
 nuit. Nous posâmes un de nos filets.

Les femmes cueillirent beaucoup de
 fruits des espèces dont j'ai déjà fait
 mention. Les Indiens tuèrent deux
 cygnes et trois oies.

dim. En levant nos filets , nous n'y trou-
 23. vâmes que cinq petits brochets. A cinq
 heures , nous nous embarquâmes , et
 nous entrâmes dans le lac , en suivant
 le même chenal par lequel nous en
 étions sortis. Il eût été plus court de
 côtoyer la rive du sud-ouest ; mais nous
 ne savions pas s'il y avait beaucoup de
 poisson ; au lieu que nous étions sûrs

d'en prendre abondamment de l'autre côté. D'ailleurs , j'espérais trouver mes gens dans l'endroit où je m'étais séparé d'eux , attendu que je leur avais donné ordre d'y rester jusqu'à la fin de la saison. — 1789: août,

Nous fîmes beaucoup de chemin à la pagaye , dans une grande baie , afin de pouvoir gagner le vent ; et comme nous avions oublié notre mât , nous abordâmes pour en couper un autre. Dès que nous fûmes en état de nous servir de la voile , nous cinglâmes avec beaucoup de rapidité. A midi , le vent était si impétueux et la houle si forte , que la vergue d'en bas cassa ; mais heureusement le mât résista , et nous eûmes le tems de ronster la vergue avec une perche , sans être obligé d'amener la voile. Il entra beaucoup d'eau dans le canot. Mais si le mât eût cédé , il est très-probable que nous aurions été submergés.

Notre navigation continua à être fort

— périlleuse, le long d'une côte basse
 1789. que nous avions sous le vent, et nous
 août. ne pûmes aborder qu'à trois heures
 après-midi. Deux hommes furent con-
 tinuellement occupés à jeter l'eau qui
 entraît dans le canot. Par bonheur,
 nous parvînmes à doubler une pointe
 qui nous abritait contre le vent et la
 houle. Nous débarquâmes pour passer
 la nuit, et pour attendre nos Indiens.

Nous posâmes les filets. Nous fîmes
 une vergue et un mât, et nous dôn-
 nâmes un suif au canot. Quand nous
 visitâmes les filets, nous y trouvâmes
 six ticamangs (1) et deux brochets. Les
 femmes cueillirent beaucoup de baies.
 A l'entrée de la nuit le tems se radoucit.

lundi Le matin, nous trouvâmes dans les
 24. filets quatorze ticamangs, dix brochets
 et deux truites. A cinq heures, nous
 fîmes voile avec une légère brise du
 sud; mais nous ralentîmes notre mar-

(1) Poissons blancs.

che , parce que nos Indiens restaient —
 de l'arrière. A onze heures , nous dé- 1789.
 barquâmes pour faire cuire le dîner et août.
 sécher nos filets. A quatre heures après-
 midi , nous découvrîmes un grand
 canot à la voile , précédé de deux au-
 tres petits canots. Nous les eûmes
 bientôt approchés , et nous recon-
 nûmes M. Leroux. Il était depuis ving-
 cinq jours en partie de chasse , avec un
 Indien suivi de sa famille.

L'intention de M. Leroux était de
 descendre jusqu'au bas du lac , et d'y
 laisser une lettre pour m'informer de
 ce qu'il avait fait. Ne voyant point
 venir d'Indiens dans l'endroit où je
 l'avais laissé, il s'était rendu dans le
 lac de la Martre , où il avait rencontré
 des *Indiens-esclaves* , avec dix - huit
 petits canots. Il avait acheté de ces
 Indiens cinq paquets de fourrures ,
 qui étaient , pour la plupart , des peaux
 de martre. Quatre *Indiens-castors* , qui
 étaient encore avec eux , leur avaient

— vendu la plus grande partie de ces
1789. pelleteries.

août.

Les Indiens-castors dirent à M. Leroux que leurs camarades avaient beaucoup plus de fourrures qu'eux ; mais que quoiqu'ils eussent été prévenus qu'on devait venir dans le pays pour échanger des marchandises contre ces fourrures, ils n'osaient pas les exporter. M. Leroux leur fit présent à chacun de deux ciseaux pour couper la glace , et de quelques autres choses , et il les congédia en leur recommandant de conduire leurs amis dans le lac de l'Esclave , où il se proposait de rester pendant l'hiver.

Nous posâmes trois filets , et en peu de tems nous eûmes pris vingt poissons de différentes espèces. Le soir , le chef anglais arriva. Il nous raconta , d'un air très-triste , qu'il avait couru très-grand risque de se noyer , en essayant de nous suivre ; et que les jeunes chasseurs n'avaient pas été

moins en péril que lui. Le canot de —
 ces derniers avait été brisé par la 1789.
 houle , à peu de distance du rivage ; août
 mais comme il était plat , ils s'en servi-
 rent pour se sauver. Le chef anglais
 ajouta qu'ils pleuraient et se désolaient,
 dans la crainte que je ne les attendisse
 pas. Il témoigna en même tems qu'il
 appréhendait qu'ils ne pussent pas
 raccommoder leur canot. Le soir , je
 distribuai du rum à mes gens , pour
 leur faire oublier un peu leurs fa-
 tiques.

Nous nous levâmes un peu tard. mardi
 Nos filets ne contenaient que peu de 25.
 poisson. Mais M. Leroux fit part de
 ses provisions à mes gens. A onze
 heures , arrivèrent les jeunes Indiens ,
 qui se plaignirent de ce que je les
 avais laissés si loin de moi. Ils avaient
 tué deux cygnes , l'un desquels ils
 m'apportèrent. Toute la journée , le
 vent souffla du sud avec tant de vio-
 lence , que nous n'osâmes pas nous

mettre en route; d'ailleurs, nous avions
 1789. à faire une très-longue traversée. A
 soit. midi, je pris la hauteur du soleil, et
 je trouvai que nous étions à 61 deg.
 29 min. de latitude septentrionale. Il
 nous fut impossible de visiter nos filets.
 L'après-midi, le ciel s'obscurcit. Il
 y eut des éclairs et de très-forts coups
 de tonnerre. Le vent passa à l'ouest,
 et souffla avec une extrême impétuo-
 sité.

mer. La pluie tomba depuis le mardi au
 26. soir, jusqu'au mercredi à huit heures
 du matin, sans que le vent perdît de
 sa force. Les Indiens allèrent à la
 chasse, et ne revinrent que le soir;
 mais ils ne rapportèrent aucune espèce
 de gibier. L'un d'eux avait manqué un
 élan. L'après-midi, la pluie et le ton-
 nerre recommencèrent.

jeudi Nous mêmes à la voile à quatre
 27. heures du matin. A neuf, nous abor-
 dâmes pour préparer notre manger,
 et attendre M. Leroux et les Indiens.

A onze heures, nous nous rembarquâmes avec un tems calme et beau. 1789.

A quatre heures après-midi, il se leva une légère brise du sud. Nous en profitâmes, et à cinq heures nous atterîmes pour planter nos tentes. août.

Nous posâmes aussitôt nos filets. Le chef anglais et ses compagnons étaient presque épuisés de fatigue. Le premier m'avait témoigné dès le matin, qu'il désirait s'arrêter pour se rendre ensuite dans le pays des Indiens-castors, m'assurant en même tems qu'il reviendrait dans le cours de l'hiver à Athabasca.

Le vent souffla très-fort toute la nuit, ainsi que le matin; de sorte qu'il ne nous fut pas très-facile de tirer nos filets; mais nous fûmes payés de notre peine par la quantité de ticamangs et de truites que nous y trouvâmes. L'après-midi, le vent augmenta encore. Deux de mes Canadiens, qui étaient allés cueillir des baies, virent deux vend. 28.

— élans , ainsi que des traces de buffle et
1789. de renne.

20ût. Vers le coucher du soleil , nous entendîmes deux coups de fusil , et nous vîmes du feu sur l'autre rive de la baie. Aussitôt nous allumâmes aussi un grand feu , afin qu'on pût nous apercevoir. Quand nous fûmes couchés , nous entendîmes encore un coup de fusil ; mais celui-ci était parti très-près de nous. Peu de tems après , le chef anglais arriva , trempé jusqu'à la peau. Il me dit , avec un air un peu confus , que le canot de ses jeunes compagnons était en pièces , et qu'ils avaient perdu leurs fusils , ainsi qu'un renne qu'ils avaient tué le matin. Il ajouta qu'ils n'étaient qu'à peu de distance de nous , et me pria de leur envoyer du feu , parce qu'ils mouraient de froid et de faim. Mais peu après , ces jeunes gens arrivèrent , ainsi que les femmes du chef anglais : nous leur donnâmes des vêtemens pour se changer.

J'envoyai les Indiens à la chasse. Ils —
 ne tuèrent rien. Ils me déclarèrent 1789.
 alors qu'ils ne voulaient pas rester plus août.
 long-tems avec moi , de peur de se samedi
 noyer. 29.

Nous nous embarquâmes à une dim.
 heure du matin ; mais avant de nous 30.
 mettre en route , nous levâmes nos
 filets , dans lesquels nous trouvâmes
 une grosse truite et vingt-un tica-
 mangs.

Avec le soleil se leva une bise lé-
 gère , qui nous fit arriver à deux heures
 après-midi à la maison de M. Leroux.
 Il était déjà tard lorsque lui et nos In-
 diens nous y joignirent.

Conformément à la promesse que
 j'avais faite aux Indiens, je leur donnai
 un assortiment d'ustensiles de fer , du
 plomb , de la poudre , du tabac et
 quelques autres objets , pour les ré-
 compenser des fatigues et des dangers
 qu'ils avaient essuyés en m'accompa-
 gnant.

— J'invitai le chef anglais à se rendre
1789. dans le pays des Indiens-castors , pour
août. les engager à venir vendre leurs pel-
leteries à M. Leroux , que je me pro-
posais de laisser pendant l'hiver dans
le lac de l'Esclave. Le chef m'avait
déjà promis de se trouver dès le mois
de mars à Athabasca , avec beaucoup
de fourrures.

lundi Je passai la nuit à tracer des ins-
31. tructions pour M. Leroux , et à faire
les préparatifs nécessaires pour partir
dès le matin.

Nous prîmes quelques provisions ,
et à cinq heures nous nous embar-
quâmes avec un tems calme et très-
beau. Peu après , nous fûmes obligés
d'aborder dans une petite île , pour
fermer une voie d'eau , occasionnée
par un coup de flèche qu'avait tiré
quelqu'enfant indien dans la partie
du canot qui était immédiatement au-
dessous de la lame. Tandis que cette

réparation se faisait , nous fîmes cuire —
du poisson. 1789.

A midi , il se leva un vent du sud- août.
est , qui nous était absolument con-
traire ; de sorte que notre marche fut
très-ralentie. Je déterminai la latitude
de l'endroit où nous étions à 62 deg.
15 min. nord. Nous débarquâmes à
sept heures du soir , et nous plantâmes
nos tentes.

A cinq heures du matin , nous nous sept.
remîmes en route. Le tems était tran- mar. 1,
quille et beau. Vers midi , nous dé-
passâmes l'île à la Cache. Mais nous
ne pûmes pas découvrir la terre que
nous avions vue à notre premier pas-
sage.

Nous trouvant à cinq heures après-
midi à la hauteur des îles de Carre-
bœuf , nous découvrîmes une terre au
sud quart d'ouest , qui s'étendait à une
très-grande distance , et que nous ju-
geâmes être la rive du lac opposée à
celle que nous longions. Nous nous

— arrêtaâmes à six heures et demie du
 1789. soir. Il tonnait , et tout semblait nous
 sept. annoncer un changement de tems.

mer. 2. Nous eûmes beaucoup de vent et de
 pluie , durant la plus grande partie
 de la nuit. A cinq heures et demie du
 matin , la pluie cessa. Nous fîmes
 douze milles , et dans ce trajet il entra
 beaucoup d'eau dans le canot. A midi,
 le vent se calma. J'observai la hauteur
 du soleil , et je déterminai la latitude
 à 61 deg. 36 min. nord.

A trois heures après-midi , il se leva
 une légère brise d'ouest , qui devint
 bientôt très-forte. Nous hissâmes la
 voile , et nous fîmes vingt-quatre
 milles pour nous rendre à la pointe
 du vieux fort (1). Nous y arrivâmes à
 sept heures et demie du soir , et nous
 nous y arrêtaâmes jusqu'au lendemain.
 En passant là , nous abrégeâmes notre

(1) Le fort de l'Esclave.

route de trois lieues ; et certes nous n'avions pas espéré de traverser le lac en aussi peu de tems. 1789. sept.

Pendant toute la nuit , le vent souffla avec impétuosité. A quatre heures du matin , nous entrâmes dans notre canot. Nous mîmes trois heures à faire cinq milles ; et cependant nous ne nous arrêtâmes pas , et nous étions garantis de la houle par un long banc de sable. Nous entrâmes dans la petite rivière , où le vent ne pouvait pas nous retarder. Il tomba ce jour-là plusieurs ondées. Nous plantâmes nos tentes à six heures du soir. jeu. 3.

Le matin , le ciel était chargé de nuages. Nous nous embarquâmes à cinq heures. A dix , le tems s'éclaircit. Nous vîmes quelques oiseaux aquatiques. A sept heures , nous prîmes terre pour passer la nuit. ven. 4.

La matinée fut nébuleuse , comme la veille. A cinq heures, nous nous mîmes en route. A huit heures , il sam. 5.

— tomba une pluie très-forte. Demi-heure
1789. après nous gagnâmes le rivage , et
sept. nous y passâmes le reste de la journée.

dim. 6. Il plut toute la nuit , et le vent de
nord souffla avec violence. Nous vîmes
plusieurs vols de gibier marin , qui se
rendaient du côté du midi. A six heures
du matin , la pluie diminua un peu.
Nous nous embarquâmes. Bientôt il
plut encore avec violence. Malgré cela,
nous aimâmes mieux nous mouiller
que de ne pas profiter d'un vent ar-
rière qui nous faisait aller très-vîte.
Nos chasseurs tuèrent sept oies. Nous
plantâmes nos tentes à six heures et
démie du soir.

lun. 7. Nous partîmes à cinq heures du
matin , ayant le vent debout , et rece-
vant de tems en tems des ondées. A
trois heures après-midi , notre canot
heurta contre un tronc d'arbre qui
était dans le fond de la rivière , et il
fut plein d'eau avant que nous pus-
sions gagner la terre. Il nous fallut deux

heures pour le radouber. A sept heures —
du soir, nous nous arrêtâmes jusqu'au 1789.
lendemain. sept.

Nous nous remîmes en route à mar. 8.
quatre heures et demie du matin. Le
brouillard était très-épais, et ne se
dissipa qu'à neuf heures. Le tems de-
vint alors très-beau. A trois heures
après-midi, nous arrivâmes au *portage*
des Noyés. Nous campâmes après avoir
passé ce portage, afin de faire sécher
nos vêtemens, dont une partie était
presque pourrie.

Nous nous embarquâmes à cinq mer. 9.
heures du matin. En passant le portage
du Chitique, les hommes qui portaient
notre canot l'endommagèrent. Mais
mon guide le radouba, tandis qu'on
charriait le reste du bagage. Nous le
goudronnâmes ensuite au portage de
la Montagne. Lorsque nous eûmes
passé tous les portages, nous cam-
pâmes près de la rivière du Chien. Il
n'était que quatre heures après-midi;
mais nous étions excessivement fati-

— gués. Nous donnâmes un nouveau snif
 1789. au canot, et nous fîmes des pagayes
 sept. pour remplacer celles que nous avions
 brisées en refoulant le courant sur les
 écueils.

Un cygne fut la seule proie de nos
 chasseurs.

Jeudi Toute la nuit, il y eut beaucoup de
 10. pluie et de vent. Le matin, la pluie
 cessa de tomber, et le vent augmenta.
 A cinq heures et demie, nous nous
 remîmes en route. Le vent soufflait
 du nord-ouest. A sept heures, nous
 hissâmes la voile. Dans le courant de
 la matinée, il tomba plusieurs ondées
 et de la grêle, et l'après-midi il neigea.
 Le vent était en même tems très-fort.
 A six heures du soir, nous attérîmes
 près d'une cabane des Knisteneaux,
 où il y avait trois hommes, cinq
 femmes et divers enfans.

Ces sauvages revenaient d'une ex-
 pédition guerrière; et l'un d'eux était
 très-malade. La disette et la faim les
 avaient forcés de se séparer de leur

compagnons , dans le pays où ils combattaient. Ayant ensuite rencontré une famille ennemie , ils l'avaient exterminée. Ils ignoraient absolument ce qu'étaient devenus leurs amis ; et ils disaient qu'ils devaient avoir regagné la rivière de la Paix , ou qu'ils étaient morts de faim.

1789-
sept.

Je donnai une médecine au malade (1), et un peu de poudre et de plomb à ceux qui se portaient bien.

(1) Ce Knisteneau s'était imaginé que les gens de la tribu ennemie l'avaient ensorcelé, et il désespérait d'en revenir. Les sauvages sont si superstitieux, que cette idée suffisait pour le faire mourir. Je profitai de ce préjugé, et je lui promis de le guérir, à condition qu'il ne ferait plus la guerre à des malheureux sans défense. Il y consentit. Quand je lui donnai ma médecine, qui n'était que du baume de Tarrington, délayé dans de l'eau, je lui dis qu'elle perdrait toute sa vertu s'il n'était pas sincère dans ses promesses. Enfin il guérit, me tint parole, et me témoigna toujours beaucoup de reconnaissance.

(Note de l'auteur.)

— Ils en avaient grand besoin , car depuis six mois , ils ne vivaient que du gibier qu'ils tuaient avec l'arc et la flèche. Ils paraissaient avoir extrêmement soufferts.

1789. sept. vend. 11. Il gela très-fort pendant la nuit , et il tomba un peu de neige. Nous rentrâmes dans nos canots à quatre heures et demie du matin , et marchâmes jusqu'à six heures du soir. Nous passâmes la nuit dans l'endroit où nous avions couché le 3 juin.

sam. 12. Le tems était nébuleux et très-froid. Nous étant mis en route à huit heures , avec un vent de nord-est , nous entrâmes dans le lac des Montagnes. A dix heures le vent tourna à l'ouest , et quoique très-fort , il ne le fut pas assez pour nous obliger à prendre des ris. Nous arrivâmes à trois heures après midi au fort Chipioutyan , où je trouvai M. Macleod , et cinq Canadiens occupés à construire une nouvelle maison. Ce fut là que se termina mon voyage , qui avait duré cent deux jours.

SECOND VOYAGE

D'ALEX^{DRE} MACKENZIE.

CHAPITRE PREMIER.

Départ du fort Chipiouyan. Route jusqu'au fort que les Anglais ont construit sur l'un des bras affluens de la rivière de la Paix.

APRÈS avoir fait les préparatifs nécessaires pour remonter la rivière de la Paix, je partis du fort Chipiouyan. Quoiqu'il me fallût le reste de la saison pour aller jusqu'à notre établissement le plus éloigné sur l'un des bras affluens de cette rivière, je résolus de m'y rendre, parce que je voulais ensuite franchir les montagnes qui sont au-delà pour tenter de nouvelles découvertes. Tout le chemin que je pou-

1792.

octobr.

10.

1792. vais faire pendant cette saison , était
octobr. autant de gagné pour mon nouveau
voyage.

Je laissai à M. Roderic Mackenzie, l'administration de nos établissemens au fort Chipioutan ; et je me fis suivre par deux canots chargés de tous les articles qu'on emploie pour faire des échanges avec les Indiens.

Je cinglai à l'ouest pour gagner l'un des bras du lac des Montagnes , bras qu'on nomme la *rivière du Pin* , et qui communique avec celle de la Paix. J'attendis l'arrivée des autres canots à l'entrée de la rivière du Pin. Je voulais prendre une partie des provisions que j'y avais mises , parce que je prévoyais qu'ils ne pourraient pas aller aussi vite que le mien.

12. Nous entrâmes à sept heures du matin dans la rivière de la Paix , en gouvernant toujours à l'ouest. Il paraît certain que le plat pays qui se trouve entr'elle et le lac des Montagnes , jus-

qu'à la rivière de l'Elan , est formé —
 par le rapport des terres et du limon 1792.
 que charrient ces deux grandes ri- octobr.
 vières. On y voit plusieurs lacs , dont
 les principaux sont le lac de l'*Eau
 claire* , qui est le plus profond , le lac
Vassieu et le lac *Athabasca* , le plus
 vaste des trois. Le nom de ce dernier
 signifie , dans la langue des Kniste-
 neaux , un pays bas , marécageux , et
 sujet aux inondations. L'*Athabasca* et
 le *Vassieu* sont à présent si peu pro-
 fonds , qu'il y a tout lieu de croire
 que la continuation des dépôts vaseux
 des deux rivières dont je viens de par-
 ler , les changera bientôt en vastes
 forêts.

Ce pays est si plane , qu'en certains
 tems il est entièrement submergé , ce
 qui occasionne le flux et le reflux pé-
 riodique des eaux entre le lac des
 Montagnes et la rivière de la Paix.

Nous vîmes à la pointe de la Paix ,
 d'où , suivant le rapport de mon in-

— terprète , la rivière tire son nom. Ce
1792. fut-là que les Indiens-castors et les
octobr. Knisteneaux terminèrent leur guerre.

13. Le vrai nom de la rivière et de la
pointe est celui du pays qu'ils se dis-
putaient (1).

Lorsque les Knisteneaux envahirent
ce pays , ils trouvèrent les Indiens-
castors établis dans les environs du
portage de la Loche. La tribu voisine
était celle des Indiens qu'ils appelèrent
les *Esclaves*. Ces deux nations furent
chassées de leur territoire. La dernière
descendit la rivière qui , sortant du
lac des Montagnes , coule vers le nord-
ouest , et qui , dès-lors , reçut dans la
partie où s'établirent les fugitifs , le
nom de *rivière de l'Esclave*. Les In-
diens-castors remontèrent l'autre bras
affluent de la rivière ; et quand ils
firent la paix avec les Knisteneaux ,
la pointe où ils traitèrent fut reconnue

(1) L'Oungigah.

pour limite entre le territoire des deux nations. — 1792.

En poursuivant mon voyage , je ne trouvai pas le courant aussi rapide que je m'y étais attendu. Il est vrai que la saison n'était peut-être pas celle où je pouvais bien juger de la vitesse , et de l'état ordinaire de la rivière , car les eaux étaient extrêmement basses. La rivière ne me parut pas avoir , dans la partie où je naviguai , plus d'un quart de mille de large. octobr.

Le tems était sombre et froid , ce qui rendait le voyage assez désagréable. Malgré cela , nous ne ralentîmes pas notre marche , et le 17 nous arrivâmes aux cascades. La rivière a , en cet endroit , environ quatre cents pas de large , et la cascade vingt pieds de chute. Le premier portage est de huit cents pas ; et le second , qui se trouve un mille plus loin , a un peu plus de deux tiers de mille de longueur. 17.

— Nous vîmes au bout de ce dernier
1792. portage , plusieurs feux qui nous fi-
octobr. rent juger que les canots (1) destinés
pour ces contrées , et partis du fort
Chipiouyan quelques jours avant nous,
ne pouvaient pas être bien loin. Le
tems continuait à être très-froid. Il
tomba pendant la nuit plusieurs pou-
ces de neige.

18. Le matin , dès que nous fîmes au-
delà des cascades , nous profitâmes
d'un vent de nord-est qui nous était
extrêmement favorable pour hisser la
voile , et nous refoulâmes le courant
avec beaucoup de vitesse. Avant midi
nous dépassâmes l'embouchure de la
rivière du Gueux (2). De là nous lon-
geâmes la grande île , à l'extrémité de
laquelle nous nous arrêtâmes pour
coucher.

Il gelait très-fort. Tout nous an-

(1) M. Finlay les conduisait.

(2) Loon-River.

monçait si bien le commencement de —
 l'hiver, que je craignis d'être arrêté 1792.
 par les glaces. Aussi nous nous mêmes octobr.
 en route le 19, à trois heures du ma- 19.
 tin, et à huit heures nous débar-
 quâmes au vieux fort.

La route d'Athabasca au vieux fort
 ayant été relevée et décrite par M. Van-
 driel, autrefois attaché au service de
 la Compagnie du nord-ouest, je ne
 crus pas avoir besoin de l'observer
 avec une attention particulière. Je
 dirai seulement ici que du lac des Mon-
 tagnes aux cascades, il faut en général
 gouverner à l'ouest, en mettant le cap
 tantôt un peu vers le nord, tantôt un
 peu vers le sud. Des cascades au vieux
 fort, on se dirige à l'ouest-sud-ouest.

De l'entrée de la rivière aux cas-
 cades, le pays est presque par-tout
 plat et couvert de bois, à l'exception
 d'un petit nombre d'endroits où l'on
 ne voit que de l'herbe. Dans les en-
 droits où le rivage est très-bas, le sol

— est gras, parce qu'il est composé de
 1792. limon déposé par la rivière, et de
 octobr. feuilles, d'herbes et de branchages
 pourris. Ailleurs, c'est un mélange
 d'argile jaunâtre et de petits cailloux.
 Vis-à-vis des cascades, il y a, dit-on,
 de chaque côté de la rivière, d'im-
 menses plaines où paissent de nom-
 breux troupeaux de buffles.

Les canots partis avant nous s'é-
 taient arrêtés, la nuit précédente, dans
 l'endroit où nous couchâmes ; et la
 négligence des gens qui les condui-
 saient, était cause que le feu avait
 consumé la grande maison. Nous ar-
 rivâmes assez à tems pour empêcher
 qu'il se communiquât aux autres bâ-
 timens.

Nous continuâmes à remonter la ri-
 vière. Nous fîmes un mille un quart
 en nous dirigeant au sud-ouest quart
 d'ouest, un mille au sud quart d'est,
 trois milles au sud-ouest quart de sud,
 un mille à l'ouest quart de sud, deux

milles au sud-sud-ouest, quatre milles —
 au sud, sept milles et demi au sud- 1792.
 ouest, un mille au sud quart d'ouest, octobr.
 deux milles et demi au nord-nord-
 ouest, cinq milles un quart au sud, un
 mille et demi au sud-ouest, trois milles
 et demi au nord-est quart d'est, et un
 mille au sud-est quart d'est.

Nous joignâmes M. Finlay. Il campait près du fort où il devait résider pendant l'hiver. Il s'occupa, sans tarder, des préparatifs nécessaires pour nous recevoir le lendemain d'une manière convenable.

Quoique j'eusse habité le pays d'Attabasca depuis 1787, je n'avais pas encore vu un seul des naturels du canton où je venais d'arriver.

A six heures du matin, nous débarquâmes devant la porte de M. Finlay, au bruit des salves et des cris de joie des Indiens, qui étaient enchantés de pouvoir bientôt boire à leur gré du rum, dont ils étaient privés depuis 20.

— le commencement du mois de mai ;
 1792. car il est d'usage , dans cette partie de
 octobr. l'Amérique , de ne vendre ni donner
 du rum aux sauvages pendant l'été. Il
 n'y avait là , en ce moment , qu'un
 chef avec sa tribu ; mais on y atten-
 dait , à chaque instant , deux autres
 peuplades. En effet , elles arrivèrent
 22. le 21 et le 22 , à l'exception d'un chef
 de guerre et de quinze hommes.

Les Indiens n'ayant pas tardé à té-
 moigner le désir d'être régalé de rum ,
 je les rassemblai au nombre de qua-
 rante-deux chasseurs , ou hommes en
 état de porter les armes. Je leur donnai
 quelques avis qui pouvaient leur être
 avantageux ainsi qu'à nous , et j'ac-
 compagnai ma harangue d'un baril
 contenant neuf galons de rum mé-
 langé , et d'une certaine quantité de
 tabac. Je leur observai , en même tems ,
 que comme je ne les visiterais pas
 souvent , je jugeais à-propos de leur
 faire de plus grandes générosités que

celles auxquelles ils étaient accoutumés. — 1792.

Le nombre des habitans de ce canton s'élève à environ trois cents , parmi lesquels on compte soixante chasseurs. Quoique leur langue annonce qu'ils sont de la race des Chipioutiens , ils ne leur ressemblent ni par leur extérieur , ni sur-tout par leurs coutumes ; car ils ont adopté celles de leurs premiers ennemis , les Knisteneaux. Ils parlent même la langue de ces derniers ; ils se coupent les cheveux , se peignent le visage , s'habillent comme eux , et ont la même passion pour les liqueurs fortes et le tabac. Toutefois ce que je viens de dire ne peut s'appliquer qu'aux hommes , car les femmes de cette peuplade sont beaucoup moins parées que celles des Knisteneaux , et même que celles des Chipioutiens. Je ne pus voir sans étonnement le contraste que m'offraient l'extérieur propre et décent des hommes ,

octobr

— et la saleté des femmes. Peut-être faut-
 1792. il dire aussi que cela ne provient que
 octobr. de l'extrême soumission et de l'abais-
 sement dans lesquels on les retient ;
 car je remarquai que les deux femmes
 d'un chef, plus libres et mieux traitées
 que ne l'étaient celles des autres ,
 avaient aussi un air plus propre et plus
 agréable. Je parlerai , par la suite ,
 avec un peu plus d'étendue sur le
 même sujet.

Toute la journée le tems fut très-va-
 riable ; et la nuit il gela très-fort. L'é-
 paisseur de la glace m'annonçait qu'il
 fallait me hâter de poursuivre ma route.
 Je renouvelai mes exhortations aux
 Indiens , pour les engager à se bien
 conduire. Je laissai à M. Finlay des
 instructions sur ce que je désirais qu'il
 23. fût ; et le 23 au matin , je partis au
 bruit de la mousquéterie qui m'avait
 salué à mon arrivée.

Depuis deux jours, j'avais expédié
 mes deux canots chargés, en recom-

mandant à ceux qui les conduisaient — de faire route sans m'attendre. Nous 1792.
 fîmes un mille et demi au sud-sud-est, octobr.
 trois quarts de mille au sud, sept
 milles et demi à l'est, quatre milles et
 demi en tournant graduellement à
 l'ouest, trois milles au sud-est quart
 de sud, trois milles et demi au sud-
 est, trois milles pour gagner la longue
 pointe à l'est-sud-est, un mille un quart
 au sud-ouest, quatre milles trois quarts
 à l'est quart de nord, trois milles et
 demi à l'ouest, un mille à l'ouest-sud-
 ouest, cinq milles et demi à l'est quart
 de sud, trois milles trois quarts au
 sud, trois milles au sud-est quart de
 sud, trois milles à l'est-sud-est, un
 mille à l'est-nord-est. Nous vîmes alors
 une rivière affluente à notre droite.
 Nous continuâmes notre marche, deux
 milles et demi à l'est, demi-mille à
 l'est-sud-est, sept milles et demi au
 sud-est quart de sud, deux milles au
 sud, trois milles et demi au sud-sud-

— 1792. est, en dépassant une île, un mille
 octobr. au sud quart d'ouest. Là, nous vîmes
 encore à notre droite un ruisseau
 affluent. Nous fîmes ensuite un
 mille et demi à l'est, cinq milles au
 sud, quatre milles et demi au sud-est
 quart de sud, un mille au sud-ouest,
 quatre milles et demi au sud-est quart
 d'est, demi-mille à l'ouest-sud-ouest,
 six milles trois quarts au sud-ouest,
 un mille et demi au sud-est quart de
 sud, un mille et demi au sud, deux
 milles au sud-est quart de sud, trois
 quarts de milles au sud-ouest, deux
 milles et demi au sud-est quart de sud,
 un mille trois quarts à l'est quart de
 sud, deux milles au sud, un mille et
 demi au sud-est, trois milles au nord-
 est, et quelques centaines de pas au
 sud-ouest quart d'ouest, pour atteindre
 nos établissemens de l'année précé-
 dente. Nous nous avançâmes ensuite
 quatre milles à l'est-nord-est, un mille
 trois quarts au sud-sud-est, un demi-

mille au sud , trois quarts de mille au —
 sud-est quart de sud , un mille au 1792.
 nord-est quart d'est , trois milles au octobr.
 sud , un mille trois quarts au sud-sud-
 est , quatre milles et demi au sud quart
 d'est , trois milles au sud-ouest , deux
 milles au sud quart d'est , un mille et
 demi au sud quart d'ouest , deux
 milles au sud-ouest , quatre milles et
 demi au sud quart d'ouest , un mille
 et demi au sud-ouest , et trois milles
 au sud quart d'est.

Là , nous arrivâmes à la fourche
 de la rivière. Le bras affluent , du côté
 de l'est , était deux fois plus considé-
 rable que le bras occidental. Nous
 remontâmes ce dernier , en gouver-
 nant six milles au sud-ouest quart
 d'ouest ; et le premier novembre nous nov.
 abordâmes dans l'endroit où je me 1er.
 proposais de passer l'hiver.

Nous eûmes durant tout le voyage
 un tems très-désagréable ; il faisait si
 froid , que je craignis sans cesse d'être

— arrêté par les glaces. Si je ne le fus
 1792. pas , je ne le dus qu'aux efforts conti-
 nov. nuels de mes payeurs ; aussi , à leur
 arrivée , ils étaient presque épuisés de
 fatigue. Cependant leur travail n'é-
 tait pas encore fini ; car nous ne trou-
 vâmes pas une seule cabane pour nous
 loger. Il est vrai que là je pouvais les
 mieux nourrir et leur procurer plus
 d'agrémens qu'en route.

Nous trouvâmes en cet endroit deux
 hommes qui y avaient été envoyés au
 printems , pour équarrir le bois néces-
 saire à la construction d'une maison ,
 et préparer des palissades pour l'entou-
 rer. Ils avaient avec eux le principal chef
 des Indiens de ce canton. C'était un
 vieillard d'environ soixante-dix ans ,
 qui nous attendait avec impatience ,
 et nous reçut avec les plus grandes
 marques de satisfaction et de respect.
 A en juger par la poudre que lui et
 ses guerriers consommèrent à notre
 arrivée , ils n'avaient certainement pas

manqué de munitions durant l'été.

Des cascades jusqu'à l'endroit où nous abordâmes, les bords de la rivière sont presque par-tout très-hauts. Les endroits bas qu'on y voit sont des pointes de terre formées par les dépôts de la vase, et maintenant couvertes d'arbres. Les écores où il y a des éboulemens, offrent un mélange d'argile et de cailloux. Il y a aussi quelques endroits où la terre est noire et franche.

Dans l'été de 1788, on défricha un petit coin de terre, près du vieux fort, dans un endroit élevé de trente pieds au-dessus de la rivière, et on y sema des navets, des carottes et des panais. Les navets vinrent d'une grosseur prodigieuse, et les carottes et les panais réussirent fort bien. On y planta aussi des patates qui eurent le même succès, et des chous qui périrent faute de soin. L'hiver suivant, la personne chargée de ces cultures, laissa gèler

 1792.

nov.

— les patates qu'on gardait pour semence;
 1792. et depuis ce tems-là on n'y en a pas
 nov. porté d'autres. Il n'est pas douteux
 que si l'on cultivait la terre de ces
 contrées avec un peu de soin, on ne
 la trouvât très-fertile.

Lorsqu'à la fin de 1787, j'arrivai à
 Athabasca, M. Pond qui était établi
 sur les bords de la rivière de l'Elan,
 avait un des plus beaux potagers que
 j'aie vus dans aucune partie du Ca-
 nada.

Les bords de la rivière de la Paix
 produisent, dans la partie où j'étais,
 non-seulement tous les arbres qu'on
 voit au-dessous des cascades, mais le
 cyprès, le bois de flèche et l'épine.
 De l'un et de l'autre côté s'étendent
 de vastes plaines qu'on ne peut pas
 voir de la rivière même, et dans les-
 quelles abondent les buffles, les élans,
 les loups, les renards et les ours.

Du côté du couchant, et à une dis-
 tance considérable, s'élève une chaîne

de montagnes qui, vis-à-vis du pied des cascades, prend une direction oblique. Cette chaîne est fréquentée par d'immenses troupeaux de daims qui ne sont inquiétés que quand les Indiens vont de ce côté-là chasser le castor, et que pour varier leur nourriture, ils joignent à la viande de ce dernier animal celle du premier. La chaîne dont je parle, se nomme les *Montagnes du daim*.

—
1792.
nov.

Nous avions devant notre résidence de très-belles prairies, où paissaient diverses espèces d'animaux, et qu'ornaient des bosquets de peupliers semés au hasard.

Dès que ma tente fut dressée, je fis rassembler les Indiens; je leur donnai à chacun un rouleau de quatre pouces de tabac du Brésil, avec un coup de rum, et j'allumai leur pipe. Comme ils avaient souvent importuné mon prédécesseur, je leur dis qu'ayant entendu parler de leur mauvaise con-

— duite , je venais pour savoir si les rap-
1792. ports qu'on m'avait faits étaient vrais.

nov. J'ajoutai que je me ferais un devoir de
les traiter avec bonté tant qu'ils le
mériteraient ; mais que je leur mon-
trerais une sévérité inflexible , s'ils
manquaient aux égards que j'avais
droit d'attendre d'eux.

Je leur fis alors présent d'une cer-
taine quantité de rum , que je leur
recommandai de ménager ; et j'y joi-
gnis un peu de tabac , en signe
de paix. Ils me firent les réponses
les plus satisfaisantes ; et après avoir
témoigné combien ils étaient fiers de
me voir dans leur pays , ils se reti-
rèrent.

Je m'occupai de mon établissement.
Je vis avec plaisir que les deux hom-
mes qui étaient là depuis le printems ,
pour couper et équarrir du bois ,
avaient employé leur tems avec autant
d'activité que d'adresse. Ils avaient
préparé assez de palissades de dix-

huit pieds de long , et de sept pouces —
 de diamètre , pour faire une enceinte 1792.
 de cent vingt pieds carrés. En outre , nov.
 ils avaient fouillé un fossé de trois
 pieds de profondeur , pour y planter
 les palissades. Le bois de charpente ,
 les planches et tout ce qu'il fallait
 pour la construction de la maison ,
 étaient également prêts.

Cependant les arrangemens que j'eus
 à prendre avec les Indiens , à qui il
 fallait donner les choses nécessaires
 pour la chasse d'hiver , ne me permi-
 rent de travailler à nos établissemens
 que le 7 novembre. Aussitôt tous mes 7.
 gens furent employés à construire le
 fort , la maison et les magasins. La
 rivière avait commencé à charrier
 des glaçons le jour précédent , que
 nous appelâmes le dernier de la navi-
 gation.

Le vent souffla du sud-ouest , et il 11.
 tomba de la neige. Le 16 , les glaçons 16.
 s'arrêtèrent dans le bras oriental de la

- rivière , qui n'était qu'à environ une
 1792. lieue de notre établissement , en tra-
 nov. versant la pointe de terre au-dessus de
 la fourche ; mais ils continuèrent à flot-
 22. ter sur le bras occidental jusqu'au 22.
 Alors la rivière prit , et nous pûmes la
 traverser sur la glace , avec la certi-
 tude que nous jouirions de cet avan-
 tage jusques vers la fin d'avril. Cela
 nous parut d'autant plus heureux ,
 que nos subsistances dépendaient de
 nos chasseurs ; et que tant qu'il y avait
 eu des glaces flottantes , ils n'avaient
 pas pu traverser la rivière. Mais bien-
 tôt ils nous fournirent autant de viande
 fraîche qu'il nous en fallait. Mes gens
 n'y trouvaient d'autre inconvénient
 que d'être obligés de porter sur leurs
 épaules les animaux qu'on tuait , en
 attendant qu'il y eût assez de neige
 pour pouvoir les charrier sur des traî-
 neaux.
27. Le 27 , il gela si fort que les haches
 de mes ouvriers cassaient comme

du verre. Le tems fut très - variable ———
 jusqu'au 2 décembre. Ce jour-là mon 1792.
 thermomètre (1) fut dérangé, et il me décem.
 devint inutile. On trouvera dans l'ap-
 pendice (2) une table météorologique,
 qui se termine à cette époque et com-
 mence au 16 novembre.

Dépourvu de presque tous les se-
 cours qui contribuent tant aux agré-
 mens de la vie, et sont un des prin-
 cipaux avantages de la civilisation,
 je fus obligé de me servir de mon ju-
 gement et de mon expérience pour
 beaucoup de choses qui n'avaient au-
 cun rapport avec mes habitudes, ni
 même avec l'entreprise que j'avais
 résolu d'exécuter. Je me trouvais au
 milieu de gens qui n'avaient pas la
 moindre connaissance des remèdes
 qu'il faut employer dans les maladies

(1) De Farenheit.

(2) Voyez à la fin du 3^e. volume, le n^o. 1.

— et les accidens auxquels l'homme est
 1792. exposé dans toutes les parties du
 déc. globe, soit qu'il peuple les cités, soit
 qu'il habite un désert. Ils étaient même
 étrangers à cette médecine primitive
 qui sait exercer l'art de guérir par la
 seule vertu des simples, et qui se
 trouve souvent chez les nations sau-
 vages. Tout cela fut cause que je de-
 vins à-la-fois médecin et chirurgien.

Il se présenta à moi une femme avec
 une tumeur au sein, où l'on avait déjà
 fait avec une pierre tranchante, plu-
 sieurs incisions, dans le vain espoir
 de la soulager. Je lui ordonnai des
 cataplasmes; je la pansai ensuite avec
 de l'onguent; je fis sur-tout laver bien
 ses plaies, et elle guérit.

Un homme qui travaillait dans le
 bois, sentit tout-à-coup une douleur
 si vive dans la première jointure du
 pouce, qu'elle le mit hors d'état de
 tenir sa hache. En examinant son bras,
 je vis une raie rouge d'un demi-pouce

de large qui allait depuis le pouce
jusqu'à l'épaule. L'homme souffrait
beaucoup et sentait déjà le frisson. 1792.
déc.

Cette maladie était hors de la portée de ma science ; mais il fallait faire quelque chose pour tranquilliser l'esprit du malade. Je fis , en conséquence , essayer d'un léger liniment de rum et de savon ; mais il n'eut presque pas d'effet. Le malade battit la campagne toute la nuit ; et le matin non-seulement la raie rouge de son bras était augmentée , mais il commençait à avoir des pustules sur le corps et des douleurs dans l'estomac. Je songeai alors qu'il pourrait être nécessaire de lui tirer un peu de sang , et je hasardai , pour la première fois de ma vie , de me servir de la lancette. Cette saignée eut tout le succès que je pouvais espérer. Le malade passa la nuit suivante assez tranquillement , et il recouvra en peu de tems sa santé et sa vigueur premières.

— 1792. Le froid se faisait sentir avec la plus grande force , je fus extrêmement surpris , en parcourant les bois dans une saison si rigoureuse , d'être salué par le chant des oiseaux , et de voir qu'ils déployaient une vivacité qui semblait ne devoir être l'effet que d'une douce température.

décem.

Le mâle de cette espèce d'oiseaux est un peu moins gros qu'un rouge-gorge. Il a le dessus du corps d'un fauve délicat , et le cou , la gorge et le ventre rouges. Ses ailes sont noires , bordées de jaune , et traversées par deux raies blanches. Sa queue est mélangée et sa tête couronnée d'une huppe. La femelle est plus petite que le mâle. La couleur de son plumage est fauve ; mais elle a sur le cou une teinte d'un jaune brillant.

Je ne doute pas que ces oiseaux ne soient les habitans indigènes de ces climats , ainsi que d'autres petits oiseaux gris , que j'y ai vus.

CH A P I T R E I I.

Séjour sur les bords de la rivière de la Paix. Détails sur les sauvages.

LE 23 décembre j'abattis mes tentes , ———
 et j'allai demeurer dans la maison qui ^{1792.}
 venait d'être achevée. J'employai aus- ^{décem.}
 sitôt mes gens à construire d'autres ^{23.}
 maisons pour se loger. Nous avions
 assez de matériaux pour bâtir cinq
 maisons; chacune de dix-sept pieds
 de long sur douze de large.

Les habitans d'un climat plus doux
 que celui des bords de la rivière de
 la Paix , regarderaient comme un
 grand malheur d'être exposés au grand
 air, vers la fin de décembre; mais là on
 s'y accoutume, et il est nécessaire de
 décrire en partie ce que mes gens

— souffrirent sans murmurer , pour en 1792. donner quelque idée.

décem. Les hommes qui étaient avec moi , avaient quitté , au commencement de mai , la rivière de la Paix , et s'étaient rendus dans le lac Pluvieux avec des canots chargés de pelleteries. La longueur de ce voyage et les difficultés qu'on y éprouve , exigent beaucoup de courage et de patience. Mes nouveaux compagnons ne s'étaient pas reposés aussi long-tems que de coutume sur les bords du lac Pluvieux. Ils y avaient pris une cargaison d'articles d'échange , et ils avaient navigué presque nuit et jour , pour regagner la rivière de la Paix. Ils y étaient de retour depuis deux mois , continuellement occupés d'un travail fatigant , et n'ayant qu'un simple appentis pour se mettre à l'abri de la neige et du froid. Telle est la vie que mènent ces hommes. On les voit travailler avec effort et sans relâche , jusqu'à ce

qu'une vieillesse prématurée ne leur —
 en laisse plus la force. 1792.

Les Canadiens observèrent que le 25, le 26 et le 27 décembre, la température était telle que nous devions nous attendre à la voir pendant trois mois. Le 29, le vent soufflait, sans force, du nord - est, et le tems était nébuleux, lorsque nous entendîmes dans l'air, un bruit semblable à un tonnerre éloigné. Tout-à-coup le tems s'éclaircit du côté du sud-ouest, et il s'y leva un vent impétueux, qui dura jusqu'à huit heures. Peu après qu'il eut commencé, l'air devint si chaud, que la neige qui était sur la terre fondit, et que la glace se couvrit d'eau, comme lorsqu'il dégèle au printemps. Le tems fut calme depuis huit heures jusqu'à neuf : alors le vent passa au nord-est, et souffla avec non moins de violence que celui du sud-ouest. Le ciel se chargea de nuages ; il plut, il grêla pendant toute la nuit et la

— journée suivante ; puis il tomba beaucoup de neige. Un de mes Canadiens, 1792.
décem. qui en 1780 (1), avait passé l'hiver au fort Dauphin, me dit qu'il y faisait le même tems.

1793. Le premier jour de l'an, les Canadiens, conformément à l'usage établi
janv. parmi eux, me réveillèrent avec le
1^{er}. bruit de leur mousquéterie. En retour de leurs salves et de leurs complimens, on a coutume de les régaler de rum, et quand on a de la farine, on fait des gâteaux qu'on leur distribue. J'en avais, et je suivis la coutume.

A mon arrivée sur les bords de la rivière de la Paix, j'avais trouvé un jeune Indien, à qui un fusil, en crevant, avait fait perdre l'usage de la main droite. Le pouce était estropié de manière qu'il ne tenait plus que par un petit morceau de chair. Quand

(1) Ce fut alors que la petite vérole s'y fit sentir pour la première fois.

on me présenta ce malheureux Indien, sa plaie était en si mauvais état, et elle exhalait une odeur si infecte, qu'il fallait tout mon courage pour l'examiner. Ses amis avaient fait tout ce qu'ils avaient pu pour le guérir : mais comme leurs remèdes consistaient à chanter autour de lui et à lui souffler sur la main, on doit bien imaginer que sa blessure n'en allait pas mieux. Je craignais beaucoup d'entreprendre une telle cure : mais comme le jeune homme risquait de perdre la vie, si l'on ne le soignait pas, je hasardai ma réputation chirurgicale, et je me chargeai de le traiter.

Je fis un cataplasme, avec de la peau de racine de sapin-spruce, que je posai sur la plaie, après l'avoir bien lavée avec du suc de la même racine. Ce remède fit beaucoup souffrir l'Indien; mais au bout de quelques jours, la blessure se nettoya si bien, que toute la chair putréfiée disparut.

 1793.

janv.

— Je voulais beaucoup alors achever
 1793. de séparer le pouce de la main , parce
 janv. que je savais bien qu'il fallait le couper
 avant la guérison de la plaie : mais le
 jeune homme refusa de me laisser
 employer le fer, jusqu'à ce que, par
 l'application du vitriol, j'eus réduit
 presque à la grosseur d'un fil, le mor-
 ceau de chair auquel pendait le pouce.
 Quand cette opération fut faite, la
 plaie se ferma plus vite que je ne
 l'espérais.

L'onguent dont je me servis en
 cette occasion, était fait avec du
 baume du Canada, de la cire et du suif
 de chandelle, qu'on faisait dégoutter
 dans de l'eau. Enfin, j'eus le bonheur
 de guérir si bien le jeune Indien, que
 vers les fêtes de Noël, il fut en état
 d'aller à la chasse, et de me rapporter
 la langue d'un élan. Il ne se montra
 jamais ingrat; et quand il me quitta,
 je reçus les témoignages de la plus
 vive reconnaissance, non-seulement

de sa part, mais de celle des autres —
 Indiens de sa tribu, qui s'en allaient 1793.
 avec lui. Il est vrai que je ne lui avais janv.
 épargné ni tems ni soins. Pendant un
 mois entier je pansai sa plaie trois fois
 par jour.

Dans la matinée du 5 janvier, le 5.
 tems fut calme, clair et très-froid.
 Le vent passa au sud-ouest; et l'après-
 midi il commença à dégeler. J'avais
 déjà remarqué à Athabasca, que le
 vent de sud-ouest ne manquait jamais
 de nous amener un tems clair et
 doux, et que le vent de nord-est,
 nous portait toujours de la neige. Ces
 effets sont encore bien plus sensibles
 sur les bords de la rivière de la Paix.
 Quatre heures d'un fort vent de sud-
 ouest suffisent pour produire un dégel;
 et si le vent tourne au nord-est, il
 est accompagné de givre et de neige.
 C'est donc au vent de sud-ouest qu'il
 faut attribuer le peu de neige que je
 vis dans cette partie de l'Amérique.

— Ce vent chaud vient de l'Océan paci-
 1793. fique , et quoiqu'il passe par - dessus
 janv. des montagnes couvertes de neige ,
 la distance n'est pas assez longue pour
 qu'il ait le tems de se refroidir.

Nous avions auprès de nous plu-
 sieurs Indiens. L'un d'eux ayant appris
 la mort de son père , se rendit en
 silence dans sa cabane , et se mit à
 tirer des coups de fusil. Il était déjà
 nuit. Des coups de fusil me surprirent
 d'autant plus à cette heure-là , qu'ils
 étaient souvent répétés. Je chargeai
 mon interprète d'en aller demander
 la cause. L'Indien qui tirait les coups
 de fusil , lui répondit que c'était une
 coutume parmi les siens à la mort d'un
 proche parent , et que par-là ils aver-
 tissaient leurs amis de ne pas venir
 près d'eux , et de ne pas chercher à les
 consoler , parce qu'ils ne se souciaient
 plus de la vie.

Le chef , qui se trouvait être parent
 du mort , se présenta à moi avec son

bonnet de guerre sur sa tête , coiffure —
 que les Indiens ne portent que dans 1793.
 les grandes solennités , ou quand ils janv.
 se préparent à combattre. Il me con-
 firma ce que m'avait rapporté l'inter-
 prète (1). Les femmes seules versent
 des larmes à la mort de leurs parens.
 Les hommes regardent les moindres
 signes de sensibilité et d'affection ,
 comme un manque de courage et une
 pusillanimité.

Les Indiens me racontèrent qu'ils
 étaient allés chasser auprès d'un grand
 lac, appelé par les Knisteneaux le lac
 de l'Esclave , nom qu'il devait aux
 premiers habitans de ses bords. Ils

(1) Quand ces Indiens boivent ensemble , et
 que l'un d'eux n'a d'autre moyen de se procurer
 du rum qu'en le payant avec son fusil , il le pré-
 sente à l'autre. Mais alors il le fait partir , et
 j'imagine que c'est pour prouver qu'il est en
 bon état, et pour fixer la quantité de rum qu'il
 doit recevoir en échange.

1793. me dirent que ce lac était très-vaste,
 janv. et situé à cent vingt milles à l'est de
 nos établissemens, sur la rivière de la
 Paix. Il est parfaitement connu des
 Knisteneaux, qui habitent une par-
 tie des plaines qu'arrose la Saskat-
 chiouayne; car lorsqu'ils allaient
 autrefois porter la guerre du côté de
 la rivière de la Paix, ils se rendaient
 dans le lac de l'Esclave, et y laissaient
 leurs canots. De là il y a un sentier
 battu qui conduit à la fourche, ou
 plutôt au bras oriental de la rivière.
 C'était leur chemin de guerre.

10. Parmi les sauvages qui vinrent me
 visiter, étaient deux Indiens-*mon-
 tagne-rocheuse*, qui m'assurèrent que
 ceux à qui on avait donné cette dé-
 nomination, ne la méritaient pas,
 attendu qu'ils avaient toujours habité
 le voisinage de l'endroit où nous
 étions. Pour prouver ce qu'ils avan-
 çaient, ils dirent que les Indiens avec
 qui ils se trouvaient en ce moment,

ne connaissaient nullement le pays —
situé du côté des montagnes, non plus 1793.
que la navigation de la rivière. Les janv.
Indiens - castors , continuèrent - ils ,
occupaient déjà une grande partie de
leur territoire , et les forceraient
bientôt de se retirer jusqu'au pied
des montagnes. Ils prétendirent qu'ils
étaient les vrais et seuls indigènes du
pays qu'ils habitaient , ajoutant que
celui qui s'étendait de là jusqu'aux
montagnes offrait par-tout , ainsi que
le haut de la rivière , le même aspect
que les environs de ma résidence ;
que ce pays était rempli d'animaux ,
mais que la navigation de la rivière
était interrompue près des montagnes
et dans les montagnes mêmes , par
des écueils multipliés et de grandes
cascades.

Ces Indiens m'apprirent aussi qu'on
trouvait du côté du midi (1) une autre

(1) Vers le soleil du milieu du jour.

— grande rivière , qui courait vers le
 1793. sud , et sur les bords de laquelle on
 janv. pouvait se rendre en peu de tems , en
 traversant les montagnes.

Les Indiens m'apportèrent beaucoup
 de pelleteries. Le peu de neige qui
 tombait , favorisait singulièrement les
 chasseurs de castors ; parce qu'on dis-
 tingueait sans peine les traces de cet
 animal , depuis sa cellule aux endroits
 où il allait se cacher.

12. Le 12 janvier , mon chasseur arriva.
 Il avait laissé sa belle-mère , quoiqu'elle
 fût veuve depuis peu de tems , et qu'elle
 eût trois enfans en bas âge , avec un
 quatrième prêt à naître.

La femme du chasseur raconta cela
 aux autres femmes , et avoua que sa
 mère était en grand danger de périr ,
 pour avoir été abandonnée de cette
 manière ; mais elle n'en parut pas plus
 touchée. Ce qu'il y a de plus singu-
 lier , c'est que , sans paraître sentir
 combien était coupable sa barbare

négligence , cette femme n'aurait pas manqué , si sa mère était morte , de pousser des cris lamentables , et de se couper une ou deux phalanges du doigt , pour marque de son affliction. 1793. janv.

Les Indiens considèrent l'état d'une femme en couche , comme un des maux les moins dangereux auxquels la nature humaine est sujette ; et il faut avouer que la facilité avec laquelle leurs femmes accouchent , semble , à quelques égards , justifier cette insensibilité. Ils changent fréquemment de résidence , et alors il n'est pas rare qu'une femme se trouve en mal d'enfant dans le milieu du chemin , qu'elle accouche sans que ses compagnons de voyage daignent y faire attention , et qu'avant qu'ils aient achevé de s'arranger pour passer la nuit , elle les rejoigne avec son enfant sur le dos.

Je craignis ce jour-là qu'il ne se passât un événement fâcheux , que

— j'eus le bonheur de prévenir. Deux
 1793. jeunes Indiens jouant ensemble à un
 janv. de leurs jeux , prirent dispute , et s'en-
 flammèrent tellement , qu'ils tirèrent
 leurs couteaux. Je parus et j'empê-
 chai que cette querelle n'eût des suites
 sanglantes. Cependant ils étaient si
 fort en colère , qu'après que je les eus
 sévèrement réprimandés et fait sortir
 de chez moi , ils restèrent plus d'une
 demi-heure dans le fort , se regardant
 l'un l'autre avec un air féroce et un
 sombre silence.

Le jeu qui avait causé cette querelle ,
 se nomme le jeu de *la gamelle* ; et
 voici comme on y joue :

L'on a une gamelle , c'est-à-dire ,
 un plat de bois ou d'écorce d'arbre , et
 six petites plaques de métal , de bois
 ou de pierre , rondes ou carrées , et
 dont les surfaces sont de différente
 couleur. Celui qui tient la gamelle y
 met ces plaques , les remue bien , les
 fait sauter en l'air , et les rattrape dans

la gamelle. Le gain dépend du nombre —
des plaques qui présentent la même 1793.
couleur. S'il y en a trois , le coup re- janv.
commence ; s'il y en a deux ou quatre ,
la gamelle change de main.

Le 13 , un Indien vint me trouver , 13.
et m'offrit un singulier exemple de
superstition. Il me demanda un remède
pour frotter ses jarrets et ses hanches ,
parce que depuis cinq hivers , il ne
pouvait presque pas se servir de ses
jambes et de ses cuisses. Il attribuait
cette maladie à la cruauté qu'il avait
eue de mettre le feu à une vieille
cellule de castor , dans laquelle il avait
trouvé une louve et deux petits , qui
furent consumés dans cet incendie.

L'hiver était si doux pour le climat ,
que les cygnes ne quittèrent notre
canton qu'au commencement de jan-
vier , et que vers le milieu du mois ,
le sol n'était couvert que de très-peu
de neige. Cependant , aux environs de

— l'entrepôt situé au-dessous du nôtre (1) ;
1793. la neige avait un pied et demi d'é-
janv. pais.

28. Le 28 janvier, les Indiens commen-
cèrent à faire les souliers avec lesquels
ils marchent sur la neige ; car la neige
qui venait de tomber, les leur rendait
nécessaires.

févr. Non loin de nous était une cabane
2. dont les habitans mouraient de froid
et de faim. Ils venaient de perdre un
de leurs proches parens ; et suivant la
coutume, ils avaient jeté loin d'eux
tout ce qui leur appartenait, et troqué
leurs vêtemens contre du rum, parce
que, sans doute, ils ne voulaient con-
server rien qui leur rappelât la mémoire
du mort. Dans ces occasions, les In-
diens détruisent tout ce qui a appar-
tenu à la personne décédée, à l'except-
tion pourtant de ce qu'ils placent dans
sa tombe. Nous avons eu assez de

(1) Soixante-dix lieues moins loin.

(193)

peine à leur faire comprendre que quand un homme meurt endetté, il faut employer les pelleteries qu'il laisse à payer ses dettes. Mais ceux qui sentent la justice de ce principe et qui s'y soumettent, ne laissent jamais paraître plus de pelleteries qu'il n'en faut pour acquitter les engagemens de leur parent mort.

1793.
fév.

Le 8 février, je m'occupai à déterminer la longitude de ma résidence. Ce jour-là un de mes gens qui avait passé quelque tems avec les Indiens, vint m'apprendre qu'un de ces derniers l'avait menacé de le poignarder. Quand il se plaignit de cela à l'homme avec qui il demeurait, et à qui je l'avais recommandé, celui-ci lui répondit qu'il était bien imprudent de jouer et de se disputer avec les jeunes Indiens, hors de sa cabane, où personne n'oserait venir lui chercher querelle; et que s'il eût perdu la vie là où il était allé, on n'aurait pu l'at-

tribuer qu'à sa folie. Ainsi, parmi ces
1793. enfans de la nature, la cabane d'un
fév. homme est son château-fort, et cet
asyle protecteur n'est jamais violé.

mars. Un froid rigoureux dura depuis le
16. commencement de février jusqu'au 16
mars. Ce jour-là, le vent souffla du
sud-ouest, et soudain la température
devint plus douce.

22. Le 22, un loup s'avança jusqu'au
milieu des cabanes des Indiens, et fut
sur le point d'emporter un enfant.

J'observai, pour la seconde fois,
la planète de Jupiter et ses satellites,
afin de pouvoir déterminer la longi-
tude. Dès le 13, nous avions aperçu
quelques oies, qui, dans ces con-
trées, sont toujours les avant-coureurs
avril. du printems. Le premier avril, mes
x^{er}. chasseurs en tuèrent cinq. Je n'avais
pas encore vu dans l'intérieur de l'A-
mérique septentrionale, du gibier ma-
rin à une époque si peu avancée. Le
tems, devenu très-doux depuis une

quinzaine de jours, semblait promettre —
qu'il continuerait. Le 5, on ne voyait 1793.
plus de neige. avril.

5.
L'on me réveilla à quatre heures
du matin, pour m'annoncer qu'un
jeune Indien venait d'être tué. Je me
rendis aussitôt dans les cabanes, où
je trouvai deux femmes occupées à
plier le corps du mort (1) dans une
pelisse de castor, que je lui avais
prêtée quelques jours auparavant. Il
avait été frappé de quatre coups de
dague, dont chacun aurait suffi pour
le tuer. On lui en avait plongé deux
dans le cou, un troisième dans le côté
gauche de la poitrine, et un quatrième
dans les reins. Il en avait reçu, en
outre, deux sur la tête.

Le meurtrier, qui avait chassé pour
moi durant tout l'hiver, s'était enfui;
et l'on m'assura que plusieurs parens

(1) Cet Indien se nommait *la Perdrix
Blanche*.

— du mort étaient à sa poursuite. Voici
 1793. ce qui donna lieu à cet événement
 avril. funeste.

Ces deux Indiens étaient amis depuis quatre ans. Mon chasseur avait trois femmes. Son ami étant devenu amoureux de l'une de ces femmes , le chasseur la lui céda , avec la condition expresse qu'il pourrait la réclamer comme sa propriété , lorsqu'il le jugerait à-propos. Cet arrangement dura pendant trois ans de suite , au bout desquels le mari s'avisa d'être jaloux et de reprendre sa femme. Les deux amans trouvèrent le moyen de se voir : mais leurs rendez-vous furent découverts , et le mari maltraita si fort sa femme , que l'autre résolut de la lui enlever. L'exécution de ce projet fut cause de sa mort. L'enlèvement des femmes est très-commun parmi les Indiens ; et il se termine presque toujours par quelque horrible catastrophe.

Cependant tous les Indiens établis —
auprès du fort, s'éloignèrent à la hâte 1793.
et en désordre ; et le soir , il n'en res- avril.
tait pas un seul.

Les Indiens-castors et les Indiens-montagne-rocheuse , qui vinrent trafiquer avec nous durant l'hiver , n'étaient guère qu'au nombre de cent cinquante hommes en état de porter les armes ; et dans ce nombre , les deux tiers s'appelaient eux-mêmes Indiens-castors. Ces derniers ne diffèrent des autres que parce qu'ils ont plus ou moins adopté les mœurs et les coutumes des Knisteneaux. Ils ont , ainsi que je l'ai déjà observé , la passion des liqueurs fortes ; et dans les momens de réjouissance et d'ivresse , ils donneraient volontiers tout ce qu'ils ont pour s'en procurer.

Quoique les Indiens-castors vivent en paix avec les Knisteneaux de ce canton , d'après l'accord qui , comme on l'a vu plus haut , a donné son nom

1793. à la pointe et à la rivière, ils ne sont
 avril. ni amis ni alliés des autres tribus de
 la même nation, qui ont chassé loin
 devant eux les indigènes des bords de
 la Saskatchiouayne et du Missinipi,
 et se sont joints dans le haut de cette
 dernière rivière, qui prend là le nom
 de rivière du Castor. De là, les Knis-
 teneaux se sont avancés à l'ouest par le
 lac de l'Esclave, et ils ont souvent
 renouvelé ces excursions guerrières
 jusqu'en l'année 1782, tems où les
 Indiens - castors se procurèrent des
 fusils.

Si dans leurs expéditions, les Knis-
 teneaux ne rencontraient pas les In-
 diens-castors, ils marchaient toujours
 droit à l'ouest jusqu'à ce qu'ils pussent
 exercer leur aveugle fureur et leur
 brigandage sur les Indiens-montagne-
 rocheuse, qui, n'ayant point d'armes
 à feu, ne pouvaient pas leur résister.
 Toutes les marchandises d'Europe que
 recevaient ces derniers avant 1780,

leur venaient des Knisteneaux et des —
 Chipiouyans , qui les avaient achetées 1793.
 au fort Churchill , et les leur faisaient avril.
 payer un prix extravagant.

Lorsqu'en 1786 , les marchands du Canada se rendirent , pour la première fois , sur la rivière de la Paix , les habitans de ces contrées n'employaient contre les animaux que l'arc et le lacs. Mais à présent , ils ne se servent guère du premier , et ils ne connaissent plus le second. Ils conservent une grande crainte pour les Knisteneaux , leurs ennemis naturels ; mais depuis qu'ils sont bien armés , ceux-ci leur donnent le titre d'alliés.

Les hommes de la tribu des Indiens-castors ont très-bonne mine , et aiment singulièrement la parure. Les femmes ne paraissent pas s'en soucier , et sont les esclaves des hommes. La polygamie est établie chez eux , ainsi que parmi tous les autres sauvages de l'Amérique septentrionale. Ils sont très-enclins à

— la jalousie , et cette passion a fréquem-
 1793. ment chez eux des suites funestes.
 avril. Cependant , malgré leur vigilance et
 leur sévérité , il est rare que les femmes
 n'aient pas quelque amant qui , en l'ab-
 sence du mari , exige la même soumis-
 sion et exerce la même tyrannie que
 lui.

Les inclinations amoureuses sont
 très-précoces chez ces Indiens : ils s'y
 livrent quelquefois dès l'âge de onze
 à douze ans. Les femmes ne sont pas
 très-fécondes ; ce qu'il faut attribuer ,
 en grande partie , à leurs fatigues con-
 tinuelles. Elles partagent , avec quel-
 ques petits chiens qu'elles ont , tout le
 travail qui , dans les autres pays , est
 réservé aux bêtes de somme. Souvent
 on voit des hommes ne porter que
 leur fusil , tandis que leurs femmes et
 leurs filles charrient de si pesans far-
 deaux , que s'il en tombe une partie ,
 elles ne sont pas en état de la réchar-
 ger ; et alors les hommes ne daignent

pas même la ramasser pour elles. Aussi, —
 lorsqu'elles sont en voyage, les voit- 1793.
 on fréquemment s'appuyer, avec leur avrit.
 charge, contre un arbre, pour pouvoir
 un peu reprendre haleine. Lorsqu'elles
 arrivent dans l'endroit où leurs des-
 potes veulent s'arrêter, elles se hâtent
 de planter des perches courbes, se
 joignant par le haut, et formant un
 ceintre qui a de douze à quinze pieds
 de diamètre à sa base; puis elles les
 couvrent avec des peaux d'élan pré-
 parées et cousues ensemble. Pendant
 qu'elles s'occupent de ce travail, les
 hommes restent tranquillement assis,
 et s'amuse à fumer leur pipe, s'ils
 ont du tabac. Toutefois, l'état de sujé-
 tion et d'esclavage dans lequel ces
 femmes sont retenues, n'empêche pas
 qu'elles n'aient beaucoup d'influence
 sur l'esprit des maris. Leur ascendant
 ne devient nul que pour ce qui con-
 cerne leur propre état.

Les Indiens-castors sont excellens

— chasseurs , et la fatigue qu'ils prennent
 1793. à la chasse les rend en général fort
 avril. maigres. Leur religion se borne à peu
 de pratiques. Leurs actes de dévotion ,
 leurs fêtes , leurs jeûnes m'ont tous
 paru empruntés des Knisteneaux. Ils
 sont plus belliqueux et plus enclins
 au vice que les Chipioutiens dont ils
 tirent leur origine : mais ils n'ont pas
 leur parcimonie. Dès qu'ils peuvent
 acheter les choses qui leur sont néces-
 saires , ils se montrent généreux ,
 magnifiques ; et quand leurs moyens
 sont épuisés , ils deviennent d'insignes
 mendiants. Cependant ils sont remar-
 quables pour leur probité ; car dans
 toute la tribu établie près de ma ré-
 sidence , il n'y avait qu'un homme et
 deux femmes accusés d'en manquer ,
 et ils étaient l'objet des reproches et
 du mépris des autres.

Ces Indiens connaissent peu de
 maladies. Leur médecine se borne à
 bander les tempes du malade , à le

faire transpirer, à souffler sur lui et —
à chanter. Quand l'un d'eux meurt, 1793.
tout ce qu'il possède est, ainsi que avril.
je l'ai déjà observé, détruit ou en-
terré avec lui. Alors les lamentations
et toutes les marques de deuil sont
poussées à l'excès. Les proches parens
du mort se noircissent le visage, et
quelquefois coupent leurs cheveux, et
percent leurs bras avec des couteaux
et des flèches. Les femmes font encore
plus. Non-seulement elles gémissent,
crient et se coupent les cheveux,
mais, avec un instrument tranchant,
elles se font sauter l'ongle d'un doigt,
relèvent la peau jusqu'à la première
jointure et tranchent la phalange.
Cependant cette preuve d'une extrême
affliction n'a lieu qu'à la mort d'un
fils chéri, d'un mari ou d'un père.
Beaucoup de vieilles femmes ont si
souvent répété cette bizarre et cruelle
cérémonie, qu'il ne leur reste pas un
seul doigt entier. Les femmes vont

1793. — pleurer plusieurs années de suite sur
avril. la tombe des parens qu'elles ont perdus. Elles paraissent, ainsi que toutes les autres femmes Indiennes , aimer excessivement leurs enfans. Malgré cela, lorsqu'elles les nourrissent, elles ne se soucient pas plus de les vêtir que de se parer elles-mêmes. Elles ont une planche de deux pieds de long, sur laquelle elles étendent de la mousse, et elles y couchent leur enfant, en l'attachant avec une bande pour qu'il ne puisse pas se dégager. La mousse est changée toutes les fois qu'elle en a besoin. Le chef, que j'ai connu, avait neuf femmes et des enfans à proportion.

La première fois que les Anglais allèrent trafiquer chez cette nation, les Canadiens (1) furent accueillis avec toutes les marques d'une généreuse hospitalité et de la plus grande atten-

(1) Les hommes employés dans les canots.

tion ; mais leur conduite a depuis ,
 appris aux Indiens à avoir moins
 d'égards pour eux , et quelquefois à
 les traiter avec mépris. Cette tribu
 diffère beaucoup des Chipiouyans et
 des Knisteneaux , en ce qu'elle ne
 veut absolument pas permettre que
 ses femmes communiquent avec les
 blancs.

1793.
 avril.

Les Indiens-castors portent à l'excès
 l'amour du jeu. Ils jouent quelquefois
 plusieurs jours et plusieurs nuits de
 suite ; et ni la crainte de se ruiner , ni
 les sollicitations de leurs femmes ne
 peuvent les arracher à leur partie. Ils
 sont vifs , gais , agiles , et leur œil
 noir est plein de finesse et d'expres-
 sion. Les hommes s'arrachent la barbe ,
 et les femmes s'épilent toutes les par-
 ties du corps , excepté la tête. Leurs
 cheveux sont épais , noirs et lisses.
 Ils ont parmi eux plusieurs vieillards.
 L'un d'eux me dit qu'il se rappelait
 avoir vu soixante hivers ; mais en

général, ils ignorent le tems qu'ils
1793. ont passé sur la terre.

avril.

Un de ces Indiens me donna une idée de son âge, en me disant qu'il se ressouvenait que les collines et les plaines que nous avions en face et qu'ombrageaient de distance en distance des bosquets de peupliers, n'étaient autrefois couvertes que de mousse et ne nourrissaient d'autre animal que le renne. Le pays, continuait-il, a insensiblement changé de face. L'élan est venu de l'est, et a été suivi par le buffle. Le renne s'est retiré du côté des montagnes, dont la chaîne s'étend parallèlement avec le cours de la rivière.

20. Le 20 avril, j'observai, pour la troisième fois, Jupiter et ses satellites. Nous étions déjà visités par nos compagnons d'été, les moustiques et les maringouins. Cependant la rivière était encore couverte de glace. Sur l'autre rive, on voyait des plaines char-

mantes. Les arbres bourgeonnaient, et plusieurs plantes commençaient à fleurir. M. Mackay m'apporta un bouquet de fleurs mouchetées, avec un bouton jaune entouré de six feuilles d'une belle couleur pourpre. Le changement d'aspect dans la nature, fut non moins prompt qu'agréable : il n'y avait que peu de jours que la campagne était encore ensevelie sous la neige. Le 25 avril, la débacle eut lieu, et nous ne vîmes plus de glace.

1793.
 avril.

25.

Le meurtre de l'Indien, nommé *la Perdrix-Blanche*, avait dérangé les plans arrêtés avec le reste de sa tribu pour la chasse du printemps. Peu après sa mort les Indiens s'assemblèrent à quelque distance du fort, et m'envoyèrent une députation, pour me demander du rum, afin qu'ils pussent boire et pleurer la mort de leur frère. Il serait extrêmement déshonorant pour un Indien, de pleurer tant qu'il conserve sa raison ; mais dès qu'il est

— ivre , il le peut sans honte. Cependant
1793. je refusai de leur donner du rum.

avril. Alors ils dirent qu'ils iraient faire la guerre. Nous fîmes ce que nous pûmes moi et mes gens, pour les détourner de ce dessein , car l'humanité et notre propre intérêt nous y engageaient; et un second message m'ayant été apporté par les hommes les plus recommandables de la tribu , j'adhérai à leur demande sous la condition expresse qu'ils resteraient paisiblement chez eux.

Pendant les premiers jours d'avril , je fus très - occupé , ainsi que mes gens , à faire les échanges avec les
mai. Indiens. Lorsque ce mois fut écoulé,
1^{er}. je donnai ordre de radoubber nos anciens canots , et je m'en procurai
8. quatre neufs ; de sorte que le 8 mai , j'expédiai pour le fort Chipioutan , six canots chargés de pelleteries et de provisions.

Je gardai alors auprès de moi , six hommes du nord , qui s'engagèrent à

m'accompagner dans le voyage que
je projetais pour faire des découvertes. 1793.
J'arrêtai aussi mes chasseurs ; et je mai.
terminai les affaires de l'année , pour
la Compagnie du nord-ouest , en écri-
vant mes dépêches publiques et par-
ticulières.

Je déterminai enfin , d'après plu-
sieurs observations , la latitude de ma
résidence (1) , à 56 deg. 9 min. nord ,
et sa longitude occidentale à 117 deg.
35 min. 15 sec.

Le 9 mai , je m'aperçus que mon 9.
achromètre retardait d'une heure 46 m.
La moyenne proportionnelle de son
retard était de 22 secondes par vingt-
quatre heures. Je le réglai , ensuite je
fis mettre mon canot à l'eau. Il avait
vingt-cinq pieds de long en - dedans ,
sans compter la courbure de la poupe
et celle de la proue ; vingt-six pouces

(1) Le fort de la Fourche sur la rivière de
la Paix.

— de profondeur , et quatre pieds neuf
1793. pouces de large. Malgré cela il était
mai. si léger, que deux hommes pouvaient
aisément le charrier dans un espace
de trois à quatre milles , sans avoir
besoin de se reposer.

Il entra dans ce mince canot , des
provisions , des marchandises pour
faire des présens , des armes , des mu-
nitions et du bagage , le tout pesant
ensemble trois milliers , et dix hom-
mes. Mon équipage était composé
d'Alexandre Mackay , de Joseph Lan-
dry , de Charles Doucette (1) , de
François Beaulieu , de Baptiste Bisson ,
de François Courtois et de Jacques
Beauchamp (2). J'avais , en outre ,
deux Indiens chasseurs et interprètes ,

(1) Joseph Landry et Charles Doucette m'ac-
compagnaient dans mon premier voyage.

(Note de l'auteur).

(2) On voit qu'excepté le premier , tous ces
hommes sont français.

l'un desquels s'appelait Cancré, nom
 qui lui avait été donné dans son en-
 fance, parce qu'alors il ne faisait ja-
 mais rien.

1793.
 mai.

Je m'embarquai à sept heures du
 soir. L'interprète que j'avais eu jus-
 qu'alors auprès de moi, et une autre
 personne que je laissai avec lui pour
 fournir des munitions aux Indiens pen-
 dant l'été, ne purent s'empêcher de
 verser des larmes en songeant aux
 dangers auxquels nous nous expo-
 sions. Mes gens ne pleuraient pas,
 mais ils adressaient des vœux au ciel
 pour en obtenir un heureux voyage. ;

CHAPITRE III.

Départ du fort de la rivière de la Paix. Route jusqu'aux montagnes rocheuses.

— 1793. **N**ous commençâmes par gouverner
mai. au sud quart d'ouest, en refoulant un
jeudi courant rapide, et nous fîmes un mille
9. trois quarts dans cette direction. Nous
nous avançâmes ensuite d'un mille au
sud-ouest quart de sud, et nous abor-
dâmes à huit heures dans une île où
nous restâmes jusqu'au lendemain.

vend. Le tems était clair et agréable, quoi-
10. quel l'air fût un peu piquant. Le matin,
à trois heures un quart, nous ren-
trâmes dans le canot. Nous fîmes trois
quarts de mille au sud-ouest, un mille
un quart au sud-ouest quart de sud,
trois quarts de mille au sud, un quart

de mille au sud-ouest quart de sud, ———
 un mille au sud-ouest quart d'ouest, 1793.
 trois mille au sud-ouest quart de sud, mai.
 trois quarts de mille au sud quart
 d'ouest, et un mille au sud-ouest.

Le canot étant trop chargé, avait fatigué et faisait de l'eau. Nous fûmes donc obligés de nous arrêter pour le décharger et lui donner un suif. Il était alors midi. Je pris la hauteur du soleil, et je déterminai la latitude du lieu où nous nous trouvions, à 55 deg. 58 min. 48 sec. nord.

Dès que le canot fut réparé, nous poursuivîmes notre voyage. Nous courûmes un mille et demi en gouvernant à l'ouest quart d'ouest. J'eus alors le malheur de laisser tomber dans l'eau ma boussole de poche. Nous fîmes ensuite un demi-mille à l'ouest, et quatre milles et demi à l'ouest sud-ouest. Là, les bords de la rivière sont montueux, escarpés, et même en quelques endroits minés par la rivière.

— Par-tout où il y a eu des éboulemens ;
 1793. on voit plusieurs couches , l'une de
 mai. terre rougeâtre mêlée de cailloux ,
 l'autre de bitume , une troisième de
 terre grise , et au-dessous , à fleur
 d'eau , une couche de pierre rouge.
 Des sources coulent en plusieurs en-
 droits , et la terre où elles se répan-
 dent est couverte d'une croûte blan-
 che et saline. Ce sont des sources de
 sel commun.

A six heures et demie du soir , mes
 deux jeunes chasseurs débarquèrent.
 Ils tuèrent un élan et blessèrent un
 buffle. Nous dressâmes-là nos tentes.

De l'endroit d'où nous étions partis
 le matin jusques-là , la rive occidentale
 présente le plus beau paysage que j'aie
 vu. Le terrain s'élève par gradins à une
 hauteur considérable , et s'étend à une
 très-grande distance. A chaque gradin
 on voit de petits espaces doucement
 inclinés , et ces espaces sont entre-
 coupés de rochers perpendiculaires ,

qui s'élèvent jusqu'au dernier sommet, ou du moins aussi loin que l'œil peut les distinguer. Ce spectacle magnifique est décoré de toutes les espèces d'arbres, et peuplé de tous les genres d'animaux que puisse produire le pays. Des bosquets de peupliers varient la scène, et dans les intervalles paissent de nombreux troupeaux de buffles et d'élans. Ces derniers cherchent toujours les hauteurs et les sites escarpés, tandis que les autres préfèrent les plaines.

Lorsque je traversai ce canton, les femelles des buffles étaient suivies par leurs petits, qui bondissaient autour d'elles; et les femelles d'élan ne devaient pas tarder à avoir des faons. Toute la campagne se parait de la plus riche verdure. Les arbres qui fleurissent étaient prêts à s'épanouir, et le velouté de leurs branches réfléchissant le soir et le matin les rayons obliques de l'astre du jour, ajoutait à ce spec-

1793.
mai.

— tacle une magnificence que mes expressions ne peuvent rendre.

1793.
mai.

Le rivage du côté de l'est est couvert sur le bord de l'eau , d'aunes et de saules ; mais à peu de distance le terrain s'élève, et n'offre que des sapins blancs et des bouleaux.

La rivière continuait à croître ; et le courant augmentant à proportion , nous nous servîmes plus souvent de nos perches que de nos pagayes.

sam.

II. Le tems était couvert, et nous avions le vent debout. Malgré cela , nous nous embarquâmes à quatre heures du matin. Nous abandonnâmes toute notre viande fraîche , à l'exception de celle que nous avions fait cuire. Le canot était trop chargé pour que nous pussions y mettre de nouvelles provisions.

Après avoir remonté un mille en gouvernant à l'ouest-sud-ouest , nous vîmes une petite rivière affluente qui sort , et qu'on nomme *Kouiscating*.

Sepy , c'est-à-dire la rivière à hautes écores. De là nous fîmes un demi-mille à l'ouest , un demi-mille au sud , trois quarts de mille au sud-ouest quart d'ouest , un mille un quart à l'ouest , un quart de mille au sud-ouest , un demi-mille au sud-sud-ouest , et un mille et demi à l'ouest quart de sud.

1793.

mai.

Là je pris la hauteur du soleil , et je trouvai que nous étions à 55 degrés 56 min. 3 sec. de latit. septentrionale.

Nous continuâmes notre navigation trois milles et demi à l'ouest , un mille à l'ouest-sud-ouest. Nous vîmes dans cet espace toute la plaine en feu. Nous fîmes ensuite un mille à l'ouest , avec un vent debout si fort , qu'il entra de l'eau dans le canot , et que notre marche en fut retardée.

Nous prîmes terre : d'après trois observations solaires , je trouvai que ma montre marine était en arrière du tems apparent , de 1 h. 42 m. 10 sec.

Après avoir fait un mille un quart

— 1793. au sud-ouest , nous rencontrâmes un
mai. chef des Indiens-castors qui chassait
avec plusieurs autres sauvages. Je
restai dans mon canot ; et quoiqu'il
fût un peu tard , je ne voulus pas cou-
cher-là , de peur que les amis de mes
deux chasseurs ne leur conseillassent
de me quitter. Nous poursuivîmes
donc notre route. Plusieurs Indiens
nous suivirent , en courant sur la plage
et conversant avec mes gens , qui fai-
saient tant d'attention à ce qu'ils leur
disaient , qu'ils firent passer le canot
sur un banc de rochers ; de sorte que ,
malgré mes intentions , je me trouvai
dans la nécessité de débarquer , pour
radouber le canot et pour passer la
nuit.

Je permis à mes chasseurs d'aller
coucher dans les cabanes des Indiens-
castors , à condition qu'ils seraient
de retour à la pointe du jour. Je crai-
gnais pourtant toujours les suites de
leur entretien.

Cependant avant que nous eussions
 achevé de réparer notre canot, le chef, ^{1793.}
 un autre chasseur et plusieurs de ceux ^{mai.}
 qui étaient dans les cabanes, vinrent
 nous joindre. Ils me dirent d'un air
 fort triste, qu'ils n'avaient ni assez de
 munitions, ni assez de tabac pour
 l'été. Je leur répondis qu'ils en trou-
 veraient dans le fort, où j'avais beau-
 coup de l'un et de l'autre sous la garde
 de mon interprète, et qu'on ne leur
 en laisserait pas manquer s'ils s'occu-
 paient de leur chasse avec activité et
 intelligence.

J'eus soin de m'étendre beaucoup
 sur les avantages de mon expédition ;
 observant en même tems que son suc-
 cès dépendait de la fidélité et du zèle
 des deux jeunes gens que j'avais pris
 pour mes chasseurs.

Le chef me pria de lui prêter mon
 canot pour traverser la rivière avec
 sa famille. Plusieurs bonnes raisons
 m'empêchaient d'acquiescer à cette

— demande ; mais je me contentai de
 1793. dire au chef que mon canot étant des-
 mai. tiné à un voyage de la plus grande
 importance , on ne devait pas y laisser
 entrer des femmes. Il trouva alors mon
 refus très-plausible. Il était près de
 minuit quand nous nous séparâmes ;
 mais je ne le laissai pas partir sans lui
 faire un présent de tabac.

dim. Quelques Indiens passèrent la nuit
 12. auprès de nous. Je sus par eux qu'en
 continuant à voyager de la même ma-
 nière , nous arriverions en dix jours
 au pied des montagnes rocheuses.

Mes jeunes chasseurs revinrent de
 bon matin avec un air très-content.
 Leur retour me fit beaucoup de plai-
 sir ; mais bientôt ma satisfaction fut
 diminuée , parce que je les vis se pa-
 rer des vêtemens que je leur avais don-
 nés avant de partir du fort ; ce qui
 annonçait quelque dessein caché.

A quatre heures du matin , nous
 nous mîmes en route. Nous fîmes trois

milles à l'ouest , en y comprenant un mille de la veille , quatre milles au nord-ouest quart de nord , deux milles et demi à l'ouest , un mille et demi au nord-ouest quart d'ouest , deux milles au nord quart d'est , un mille au nord-ouest quart d'ouest , et trois milles au nord - nord - ouest. Après nous être avancés encore d'un mille et demi au nord , nous débarquâmes sur une île. Nous fûmes visités par plusieurs Indiens ; mais nous ne vîmes point de femmes : elles étaient restées dans leur camp à quelque distance de nous.

1793.
mai.

Pendant les deux derniers jours de notre marche , nous trouvâmes les bords de la rivière extrêmement hauts , et s'élevant toujours davantage à mesure que nous avançons. Sur la rive occidentale ils offrent , en divers endroits , des rochers blancs , escarpés et d'une excessive hauteur. Notre vue étant arrêtée par ces obstacles , nous n'aperçûmes pas autant d'animaux que

— dans la journée du 10. Entre ces bords
 1793. élevés la rivière est plus étroite , et on
 mai. rencontre fort peu d'îles. Nous n'y
 en vîmes que quatre. L'eau avait là ,
 d'un bord à l'autre , de deux à trois
 cents pas ; et plus bas elle avait au
 moins deux fois cette largeur , et était
 semée d'îles.

Nous tuâmes un élan , et nous tirâmes plusieurs autres animaux sans quitter le canot.

La plupart des sauvages qui étaient venus nous visiter étant des Indiens-montagne-rocheuse , je tâchai de tirer d'eux quelques renseignemens sur la route que nous devons suivre. Mais ils prétendirent ne pouvoir pas m'en donner , assurant qu'ils ne connaissaient nullement le pays au-delà de la première montagne. Ils pensaient que la force du courant et les cascades nous empêcheraient d'aller par eau jusqu'au pied des montagnes ; et ils étaient extrêmement étonnés de la

célérité avec laquelle nous avions déjà remonté une partie de la rivière.

—
1793.
mai.

Je demandai avec empressement des nouvelles d'un vieillard qui m'avait donné quelques notions sur le pays situé au-delà du territoire de sa nation ; et je fus très-fâché d'apprendre qu'on ne l'avait pas vu depuis plus d'une lune. Cet homme était allé autrefois faire la guerre au-delà des montagnes rocheuses , sur les bords d'une grande rivière , dont il m'avait dit qu'une fourche se trouvait entre les montagnes. Il m'avait recommandé de suivre le bras méridional de celle où j'étais , en me disant qu'il fallait la journée de marche d'un jeune homme pour se rendre ensuite par terre à l'autre grande rivière. Pour preuve de la vérité de ce qu'il avançait , le vieillard voulait que son fils , qui était allé avec lui dans ce pays , m'accompagnât ; et en conséquence , il me l'envoya au fort quelques jours avant mon départ ; mais

— la veille même que je m'embarquai , le
1793. jeune homme profita de la nuit pour
mai. s'en aller. Il fut débauché par un autre
jeune Indien qui s'était offert à moi
pour chasseur , et que j'avais refusé.

Je crus devoir répéter aux Indiens-
montagne-rocheuse ce que j'avais dit
au chef de l'autre tribu , à l'égard des
avantages qui pouvaient résulter de
mes découvertes. Je voulais qu'ils ex-
hortassent mes jeunes chasseurs à ne
pas m'abandonner ; car , sans eux , je
ne pouvais continuer mon voyage.

lundi La première personne qui se pré-
13. senta à moi ce jour-là , était le jeune
homme qui avait fait désertir le fils
du vieillard dont je viens de parler.
En tout autre tems , ou dans un autre
lieu , je n'aurais pas manqué de le
faire repentir de sa conduite envers
moi ; mais dans la situation où je me
trouvais , je ne lui reprochai pas même
de m'avoir débauché un chasseur , de

peur qu'il n'exercât la même influence sur les deux qui me restaient, et dont le service m'était indispensable. Il me dit qu'il ignorait ce qu'était devenu le déserteur, et il m'offrit de nouveau de m'accompagner à sa place, chose à laquelle il n'était nullement propre.

Le tems était nébuleux, et nous étions menacés de pluie. Les Indiens me pressèrent vivement de passer la journée avec eux. Ils tâchaient de m'engager à rester, en me disant que l'hiver se faisait encore sentir dans les montagnes rocheuses. Mais j'avais à cœur de ne pas perdre de tems. Je donnai du tabac au chef, pour un peu de viande dont il m'avait fait présent, et je m'embarquai à quatre heures du matin. Mes jeunes chasseurs ne purent s'empêcher de témoigner le chagrin qu'ils éprouvaient en se séparant de leurs amis pour un tems aussi long que celui que devait durer notre voyage. Mais je les assurai que dans

1793.
mai.

— trois lunes nous serions de retour , et
 2793. nous poussâmes au large.

mai. Nous fîmes un demi-mille à l'ouest-
 nord-ouest , un mille et demi à l'ouest-
 sud-ouest , trois milles à l'ouest quart
 de nord , deux milles et demi au nord-
 ouest quart d'ouest , un demi mille
 au sud-ouest quart d'ouest , un mille
 et demi au sud-sud-ouest , et un mille
 et demi au sud-ouest. Là , je pris la
 hauteur du soleil , et je trouvai que
 nous étions à 56 deg. 17 min. 44 sec.
 de latitude septentrionale.

Nous gouvernâmes encore un mille
 et demi au sud-ouest , trois quarts de
 mille au sud quart d'ouest , trois milles
 et demi au sud-ouest quart de sud , et
 deux milles et demi à l'ouest-sud-ouest.
 Ici les deux rivages s'abaissaient ; ils
 étaient mieux boisés , et on y voyait
 beaucoup d'animaux. La rivière avait
 de trois à cinq cents pas de largeur ,
 et elle était remplie d'îles et de basses.
 Après avoir fait trois milles de plus ,

nous abordâmes. Il était sept heures —
du soir. 1793.

Dans l'endroit d'où nous étions mai.
partis le matin , était l'embouchure
d'une rivière prenant sa source dans le
nord. Il y avait aussi plusieurs îles ,
ainsi que divers ruisseaux affluens des
deux cotés de la rivière , mais trop peu
considérables pour en faire une men-
tion particulière. Nous remarquâmes
sur la plage l'empreinte des pieds de
quelques gros ours , dont quelques-
unes avaient jusqu'à neuf pouces de
large et une longueur proportionnée.
Nous vîmes aussi dans une île un des
repaires de ces animaux , qui avait cinq
pieds de haut , six de large et dix de
profondeur. Les Indiens donnent à ces
grottes le nom d'*Ouatie*. Ils craignent
beaucoup cette grande espèce d'ours ,
qu'ils appellent l'ours terrible , et ils
ne l'attaquent jamais , à moins qu'ils
ne soient trois ou quatre contre un.

Nos chasseurs étaient déjà allés par

— terre beaucoup plus loin que nous
 1793. n'étions ; mais ils ne connaissaient pas
 mai. la rivière. L'un d'eux me dit qu'en
 revenant une fois d'une expédition
 guerrière , la troupe dont il faisait
 partie avait construit des canots un
 peu au-dessous de notre station. Tout
 ce jour-là le vent souffla du nord , et
 quelquefois avec violence.

Les craintes que j'avais relativement
 à mes Indiens, n'étaient pas tout-à-fait
 sans fondement. Le plus âgé me ra-
 conta que la nuit précédente son
 oncle lui avait tenu ce discours : —
 « Mon neveu , votre départ rend mon
 « cœur malade. Les hommes blancs
 « vous dérobent à nous. Ils vont vous
 « conduire au milieu de nos ennemis.
 « Vous ne nous serez jamais rendu.
 « Si vous n'étiez pas avec le chef (1),

(1) Les Indiens de cette nation , ainsi que
 tous ceux qui vivent au-delà du lac Ouinipic ,
 donnent le nom de *chef* aux agens de la Com-
 pagnie du nord-ouest.

« je ne sais pas ce que je ferais : mais —
 « il désire que vous le suiviez , et vous 1793.
 « devez le suivre. » mai.

Le tems était très-beau et l'air pi- mardi
 quant. Nous nous embarquâmes à 14-
 quatre heures et demie. Nous gouver-
 nâmes un mille et demi au sud quart
 d'ouest , demi-mille au sud-ouest quart
 de sud. Alors nous fûmes obligés de
 décharger le canot pour le goudron-
 ner , ce qui nous retint une heure.
 Nous fîmes ensuite un mille et demi
 au sud-ouest.

J'observai la hauteur du soleil , qui
 me donna 56 deg. 11 min. 19 sec. de
 latitude septentrionale. Nous conti-
 nuâmes notre route deux milles et
 demi à l'ouest-sud-ouest , et nous vîmes
 l'embouchure de la rivière de l'Ours ,
 rivière considérable qui vient de l'est.
 Nous fîmes alors trois milles et demi
 à l'ouest , un mille et demi au sud-sud-
 ouest , et quatre milles et demi au sud-
 ouest. A sept heures du soir , nous

— 1793. abordâmes dans une île où nous pas-
sâmes la nuit.

mai.

Dans le commencement de cette journée, nous ne trouvâmes pas le courant si fort qu'il avait été jusqu'alors ; mais l'après-midi il devint extrêmement rapide, et un grand nombre d'îles obstruait le lit de la rivière.

Nous continuâmes à voir beaucoup d'animaux. Le terrain sur la rive occidentale, offre un aspect inégal, mais il paraît très-propre aux castors ; aussi aperçûmes-nous plusieurs de ces animaux dans la rivière. Le pays est couvert de bois, et plusieurs ruisseaux mêlent leurs eaux tributaires à celles de la rivière.

Une oie fut ce jour-là tout ce que tuèrent mes chasseurs. Nous vîmes de la fumée, mais à une très-grande distance de la rivière.

merc.

15.

La pluie ne nous permit de partir qu'après six heures du matin. Nous fîmes d'abord trois quarts de mille an

sud-ouest quart d'ouest, en dépassant une rivière affluente qui était à notre gauche. Ensuite nous gouvernâmes deux milles et demi à l'ouest quart de sud. Les bords de la rivière étaient très-escarpés ; le courant avait beaucoup de rapidité. Nous poursuivîmes notre route un mille et demi dans la même direction, deux milles à l'ouest-sud-ouest, en laissant à droite l'embouchure d'une rivière, un mille et demi à l'ouest quart de sud, un mille à l'ouest nord-ouest, et deux milles à l'ouest quart de nord. Là commençait une haute chaîne de montagnes. Nous fîmes encore trois milles à l'ouest, en louvoyant à angles droits ; après quoi nous prîmes terre et plantâmes nos tentes.

La nuit précédente, la rivière augmenta de plus de deux pouces : et sa croissance avait toujours été de même depuis notre départ du fort. Le vent d'ouest-sud-ouest souffla très-fort toute

1793.

mai.

— la journée ; ce qui , joint à la force du
 1793. courant que nous refoulions , ralentit
 mai. beaucoup notre marche. Plus nous
 avançons , plus nous trouvons d'îles.
 Le rivage , du côté du sud , était couvert
 de bois épais , qui s'étendaient au loin.
 Il y a aussi , dans cette partie , beau-
 coup de ruisseaux affluens.

À l'embouchure de la dernière rivière
 que nous dépassâmes , nous vîmes beau-
 coup de bois coupé , une partie par les
 castors , l'autre par la hache. Mes gens
 prétendirent cependant qu'aucun des
 Indiens de notre connaissance n'avait
 abattu ce dernier.

À droite de la rivière , le pays s'é-
 lève avec beaucoup d'irrégularité , et
 le sol est très varié. Là le terrain est
 argileux ; ici ce sont des rochers es-
 carpés ; ailleurs on voit des espaces
 rouges , verts , jaunes. En quelques
 endroits , le paysage n'est ni moins su-
 perbe ni moins riant que celui que
 nous vîmes le second jour de notre

voyage ; et l'on y voit également paître
 de nombreux troupeaux d'élan et de
 buffles , que ne troublent point les
 chasseurs. Nous vîmes sur une île une
 grande quantité de bouleaux blancs ,
 arbre dont l'écorce sert à faire les
 canots.

1793.
 mai.

Le tems étant très-beau , nous nous
 embarquâmes à quatre heures du ma-
 tin , et nous fîmes trois milles à l'ouest
 quart de nord. Là , les montagnes sem-
 blaient devoir arrêter notre marche ,
 et une rivière considérable y avait plu-
 sieurs embouchures. Suivant le rap-
 port des Indiens-montagne-rocheuse ,
 cette rivière se nomme la rivière du
 Nerf. Cette situation serait très-propre
 pour un fort ou une factorerie. Il y a
 beaucoup de bois , et tout semble an-
 noncer que le pays environnant abonde
 en castors. Quant à d'autres animaux ,
 on ne peut pas douter qu'il n'y en ait
 considérablement ; le buffle et l'élan
 s'y voient à chaque pas , soit dans

jeudi
 16.

— 1793. les plaines , soit sur les montagnes.
mai.

Nous continuâmes à faire route trois milles et demi à l'ouest-nord-ouest, un mille et demi au nord-ouest, deux milles au sud-ouest quart d'ouest (1), demi-mille à l'ouest quart de nord, trois quarts de mille à l'ouest-nord-ouest, en laissant à notre droite l'embouchure d'une petite rivière, un mille et demi au nord-ouest, demi-mille à l'ouest quart de nord, un mille et demi à l'ouest quart de sud et un mille à l'ouest. A sept heures, nous nous arrê tâmes.

M. Mackay et un des jeunes chasseurs blessèrent mortellement un buffle et tuèrent deux élans, dont nous n'emportâmes qu'une partie. Audessus de l'endroit où nous campâmes, s'étendait une immense plaine, adossée à une haute chaîne de montagnes qui, en quelques parties, n'offraient

(1) Nous étions alors à 56° 16' 54" de latitude nord.

à l'œil que des rocs stériles , et partout ailleurs étaient tapissées d'une brillante verdure, et ornées de bosquets de bouleaux blancs et de peupliers. Les animaux sont si nombreux dans ce canton , qu'il y a des endroits aussi foulés et aussi couverts de fiente , que la cour d'une étable. Le sol est noir et léger. Nous vîmes ce jour-là deux ours énormes.

Il gela pendant la nuit. Le matin l'air était très-froid. Nous poursuivîmes notre route trois milles et demi à l'ouest-nord-ouest , deux milles et demi à l'ouest quart de sud , un mille et demi au sud-ouest quart d'ouest , trois quarts de mille à l'ouest , un mille un quart à l'ouest-sud-ouest , un mille et demi au sud-ouest quart de sud.

A deux heures après-midi , nous découvrîmes au sud-ouest quart de sud , les montagnes rocheuses , avec leurs sommets couverts de neige. Leur aspect nous faisait d'autant plus de

1793.

mai.

vend.

17.

— plaisir, que nous en jouissions bien
1793. plutôt que nous ne l'avions espéré.

mai. Nous dépassâmes une petite rivière
affluente qui coulait à notre droite ;
et après avoir fait encore six milles
au sud - ouest quart de sud , nous
nous arrê tâmes à l'heure accoutumée ,
c'est-à-dire à sept heures du soir.

M. Mackay, qui suivait le canot à
pied, ayant tiré sur un buffle, eut le
canon de son fusil crevé entre ses
mains ; mais comme c'était près de la
mire, il ne fut point blessé. Nous
aperçûmes sur les hauteurs de l'autre
côté de la rivière, un buffle qui frap-
pait l'air et la terre de ses cornes, et
courait avec impétuosité ; mais nous
ne pûmes pas savoir quelle était la
cause de sa furie. Mes chasseurs pen-
sèrent qu'il avait été percé d'une flèche.

Nous rencontrâmes dans la journée
plusieurs écueils où l'eau courait avec
une extrême rapidité. Nous vîmes un
troisième ours.

Il gela encore très-fort pendant la nuit. Nous nous embarquâmes à quatre heures du matin ; mais à peine avions-nous fait deux cents pas , qu'un accident arrivé au canot , nous retarda de trois quarts d'heure. Nous gouvernâmes un mille trois quarts au sud quart d'ouest , trois mille au sud-ouest quart de sud , un mille un quart au sud-ouest quart d'ouest , trois quarts de mille à l'ouest quart de sud , demi-mille au sud-ouest , un mille à l'ouest quart de sud , un mille et demi au sud quart d'ouest , trois milles et demi au sud-sud-ouest. Ici nous vîmes à notre droite un ruisseau dont l'eau se mêlait à celle de la rivière. Nous heurtâmes un tronc d'arbre caché sous l'eau. Les bords de la rivière étaient très-hauts ; il n'y avait point d'endroit où nous pussions décharger le canot. Nous prîmes le parti de mettre tout ce qu'il portait sur le devant ; alors la partie qui avait touché se trouva au-

—
1793.

mai.

sam.

18.

— dessus de l'eau ; et de cette manière
 1793. nous gagnâmes un lieu où nous mêmes
 mai. la cargaison à terre.

Il fallut deux heures pour radoubier le canot. Pendant qu'on s'en occupait le tems s'obscurcit. Il y eut des éclairs, du tonnerre, de la pluie. Malgré cela nous fîmes encore un mille dans la même direction que nous suivions lorsque le canot toucha. A six heures du soir la pluie augmenta, et nous força de nous arrêter pour le reste de la nuit.

A midi, nous avons abordé dans une île, où nous vîmes huit cabanes, construites de l'année précédente. Les Indiens y avaient préparé de l'écorce pour faire cinq canots. L'on voyait le chemin par où ils avaient passé en suivant la montagne ; car il y avait, tout le long, des branches d'arbres coupées et d'autres brisées. Ils avaient aussi dépouillé des arbres de leur double écorce, parce que la

seconde fait partie de leur nour-
riture. 1793.

Toute la journée nous eûmes à re- mai.
fouler un courant extrêmement rapide;
et en quelques endroits il était dan-
gereux de longer les bords, parce qu'il
y roulait souvent de grosses pierres
du haut des écores. Il nous parut que
les animaux traversaient fréquemment
cette partie de la rivière; car presque
tous les dix pas, nous vîmes sur les
deux rives des sentiers qui se répon-
daient.

Nous aperçûmes ce jour-là un hé-
risson et deux cormorans. Le sol était
fouillé en plusieurs endroits, par les
ours qui y avaient déterré des ra-
cines.

Il plut très-fort une partie de la dim.
nuit. Le matin le tems s'éclaircit, et 19.
nous nous embarquâmes à l'heure
ordinaire (1). Comme il y avait appa-

(1) A quatre heures.

— 1793. rence qu'on aurait à remonter contre
mai. un courant très-fort, M Mackay, mes
deux chasseurs et moi, nous allâmes
par terre, afin d'alléger le canot. Nous
montâmes des collines couvertes de
cyprés, et ayant fort peu de taillis. Nous
trouvâmes un sentier battu; et avant
d'avoir fait un mille, nous rencon-
trâmes un troupeau de buffles dont
les femelles étaient suivies par leurs
petits. Je ne permis pas que mes chas-
seurs tirassent sur ces animaux, de
peur que les coups de fusil n'ef-
frayassent les naturels qui pouvaient
être dans les environs. Nous étions
déjà si près des montagnes, que nous
espérions voir à tout moment quel-
qu'un de leurs habitans.

Nous lâchâmes notre chien contre
les buffles, et il eut bientôt pris un
des plus jeunes. Tandis que mes chas-
seurs l'écorchaient, nous entendîmes
deux coups de fusil tirés du canot.
C'était un signal de rappel. Nous y

répondîmes. On tira un troisième coup. Alors nous nous hâtâmes de descendre la colline , emportant notre veau , et traversant un bois très-épais. 1793. mai.

Quand nous fûmes en bas , nous trouvâmes un de mes gens , qui me dit que le canot était un peu au-dessous , au pied d'un rocher où l'eau courait avec une excessive rapidité , et que comme il y avait plus haut diverses cascades , on serait obligé de décharger le canot et de le transporter par terre.

Je me rendis sur-le-champ au canot. J'étais d'autant plus fâché qu'on eût perdu tant de tems, que j'avais recommandé de remonter la rivière aussi haut qu'on le pourrait. Les derniers Indiens que nous avions vus , nous avaient prévenus qu'à la première montagne , il y avait une suite d'écueils et de cascades qu'ils n'essayaient jamais

— de remonter, et où ils avaient une
1793. journée de marche par terre.

mai. Mes gens s'imaginaient que ce portage n'était déjà qu'à peu de distance de l'endroit où ils venaient de s'arrêter; et ce qui les induisait en erreur, c'est qu'ils voyaient un sentier qui conduisait sur une colline où il y avait sept à huit cabanes construites de l'année précédente.

Ce qu'on m'avait dit des écueils, était parfaitement exact. Cependant il me parut qu'en traversant la rivière, ce qui, je l'avoue, n'était pas sans danger avec un canot aussi chargé que le mien, on pouvait encore remonter aussi loin que nous distinguons le cours de l'eau. En conséquence, nous tentâmes de traverser, et nous réussîmes. Alors nous tirâmes le canot à la cordelle, en longeant une île, à l'extrémité de laquelle nous parvînmes sans beaucoup de difficulté : mais ensuite ne pouvant pas

faire usage de la cordelle, et essayant de doubler la pointe de l'île avec nos pagayes, nous fûmes emportés avec tant de violence contre les bords pierreux de la rivière, que le canot se trouva très-endommagé. Nous ne négligeâmes rien pour le réparer, et pour faire sécher les objets qui en avaient le plus prompt besoin; puis nous transportâmes le tout de l'autre côté de la pointe, et nous étant rembarqués, nous fîmes environ trois-quarts de mille.

Nous ne pouvions absolument pas continuer à refouler le courant de ce côté de la rivière; et il était excessivement dangereux d'entreprendre de la traverser, parce que le courant avait la plus grande rapidité, et pouvait nous emporter au milieu des cascades qui se trouvaient immédiatement au-dessous, et nous auraient engloutis et mis en pièces. De ce côté la rivière étant bordée de rochers escarpés et

1793.

mai.

1793.

mai.

minés par l'impétuosité du courant , nous n'eûmes d'autre parti à prendre que de reculer par le même chemin , ou d'essayer encore de traverser. L'on voit là plusieurs rochers isolés , et en partie tapissés de verdure , lesquels ayant été rongés aux trois quarts au niveau de l'eau , et par la force du courant , et probablement aussi par les glaces , ressemblent à de très-grands guéridons , portés sur d'assez minces pieds. Ils sont très-hauts et servent de retraite aux oies ; nous y en vîmes du moins qui couvaient. En allant d'un de ces rochers à l'autre , nous nous avançâmes loin du bord , et ensuite nous achevâmes de traverser la rivière assez heureusement. M. Mackay et mes chasseurs , qui nous contemplaient du haut d'un rocher , furent pendant tout ce tems-là , dans une crainte continuelle de nous voir périr ; et l'on peut dire que leur salut dépendait un peu de notre conserva-

tion. Il faut avouer aussi que le danger était beaucoup augmenté, par le poids de tous les objets que portait le canot. 1793.
mai.

Quand nous eûmes traversé, nous trouvâmes le courant du côté de l'ouest, presque aussi fort que celui de l'autre bord. Mais les rochers escarpés qui hérissaient l'écore étant un peu moins hauts, nous pûmes halier le canot avec une cordelle de soixante brasses. Par ce moyen, nous arrivâmes au-dessous de la plus haute cascade que nous eussions encore vue dans cette rivière.

Nous déchargeâmes le canot, et nous transportâmes tout ce que nous avions à cent vingt pas de distance, en passant par-dessus un rocher pointu. Quand le canot fut rechargé, moi et ceux de mes gens qui n'avaient pas besoin d'y rester, nous suivîmes le bord de la rivière, qui était là et aussi loin que nous pouvions le distinguer,

— 1793. composé d'argile , de pierre et de gravier jaune. J'étais si élevé au-dessus de la rivière , que les hommes qui conduisaient le canot et doubaient une pointe , ne purent pas m'entendre lorsque je leur criai de toute ma force , de mettre à terre une partie de la cargaison pour alléger le canot.

mai.

Je ne pus alors m'empêcher d'éprouver beaucoup d'anxiété , en voyant combien mon entreprise était hasardeuse. La rupture de la cordelle ou un faux pas de ceux qui la tiraient , auraient fait perdre le canot et tout ce qui était dedans. Il franchit l'écueil sans accident ; mais il fut bientôt exposé à de nouveaux périls. Des pierres , les unes grosses , les autres petites , roulaient sans cesse du haut des rochers ; de sorte que ceux qui halaient le canot au-dessous , couraient le plus grand risque d'être écrasés. En outre , la pente du terrain les exposait à tomber dans l'eau à chaque pas. En

les voyant je tremblais ; et quand je les perdais de vue , mon inquiétude ne me quittait pas. 1793.
mai.

En traversant la forêt , nous passâmes près d'une enceinte qu'avaient pratiquée les naturels pour y tendre des lacs et prendre des élans , et qui était si étendue que nous ne pûmes pas en voir le bout. Les arbres de cette forêt étaient des sapins-spruces , des bouleaux et des peupliers , les plus grands que j'aie jamais vus. Après avoir marché quelques heures , nous nous retrouvâmes sur le bord de la rivière , dans un endroit où l'écore est basse et presque au pied d'une montagne. C'est entre cette écore et une chaîne de monts , que coule la rivière. Là , son lit a environ cent pas de large ; mais un peu au-dessous elle se précipite entre des rochers escarpés , où elle n'a pas plus de la moitié de cette largeur.

J'attendis là quelque tems avec beau.

— 1793. coup d'appréhension, l'arrivée du canot; et voyant qu'il ne venait pas, mai. j'envoyai au-devant M. Mackay avec un des chasseurs. Pendant ce tems-là je remontai le long des bords de la rivière avec l'autre chasseur, pour reconnaître le pays.

Quand j'eus fait un mille et demi, je vins dans un endroit où la rivière court entre des rochers escarpés d'une excessive hauteur, et offre une suite d'écueils et de cascades. Alors je retournai sur mes pas; et lorsque je fus dans l'endroit où j'avais quitté M. Mackay, je vis mes gens qui charriaient le canot sur une petite pointe de rocher. Je les joignis à l'entrée de l'étroit canal dont j'ai parlé un peu plus haut. Ils avaient eu beaucoup de peine à venir jusques-là. Le canot avait été endommagé et réparé. Mais leur courage ne les abandonnait pas. Quand nous eûmes passé le portage, nous continuâmes notre route en tirant le

canot à la cordelle jusqu'à l'endroit où j'étais déjà allé. Là nous traversâmes la rivière et nous plantâmes nos tentes.

 1793.

mai.

Nous ne trouvâmes point de bois sur cette rive, parce qu'un incendie y avait tout dévoré. Des élans paissaient sur les rochers que nous avions en face, et qui étaient de plus de trois cents pieds de haut.

Voici la route que fit le canot ce jour-là : deux milles et demi au sud-sud-ouest, demi-mille au sud-ouest, un mille et demi au sud-ouest quart de sud, demi-mille au sud quart d'ouest, demi-mille au sud-ouest, et un mille et demi à l'ouest.

Des nuages qui passèrent au-dessus de notre tête, nous donnèrent de la grêle et de la pluie. Je chargeai un de mes gens d'aller avec un Indien, visiter les cascades et les écueils qui étaient au-dessus de nous. Bientôt l'Indien l'abandonna pour courir après un castor qu'il avait aperçu dans des flaques

— d'eau sur une île pierreuse ; mais l'animal se sauva , quoique M. Mackay et
 1793. l'autre Indien se missent aussi à sa
 mai. poursuite. Ce ne fut pas le seul castor
 que nous vîmes dans le cours de cette
 journée ; ce qui me surprit beaucoup ,
 à cause de l'extrême hauteur des bords
 de la rivière.

A l'entrée de la nuit le Canadien
 revint , et me dit qu'il était impossible
 de doubler plusieurs pointes , ainsi que
 de passer sous les grands rochers mi-
 nés par les eaux.

lundi Le tems était clair et froid. Nous
 20. nous mîmes en route à quatre heures
 un quart. Après avoir fait trois quarts
 de mille en gouvernant au sud-ouest
 quart d'ouest , nous gravâmes avec
 beaucoup de difficulté le côté d'un
 rocher , qui heureusement n'était pas
 très-dur , ce qui nous permit d'y tailler
 des marches dans un espace de vingt
 pieds. De là je sautai , au risque de me
 tuer , sur un petit roc qui était au-

dessous , et je reçus sur les épaules —
 ceux qui me suivaient. De cette ma- 1793.
 nière , nous passâmes quatre , et en- mai.
 suite nous halâmes le canot , qui néan-
 moins fut très-endommagé. Par bon-
 heur un arbre sec qui était tombé du
 haut des rochers , nous fournit le
 moyen d'allumer du feu. C'était là
 le seul bois qu'il y eût à un mille à la
 ronde.

Quand le canot fut radoubé , nous
 continuâmes à le haler jusqu'à la pre-
 mière pointe. Là nous fûmes obligés
 de nous embarquer , parce que nous
 ne pouvions pas y faire usage de la
 cordelle. Nous remontâmes en lon-
 geant les rochers , au-delà d'une île
 pierreuse , et nous gagnâmes une baie
 dont les bords étaient couverts de
 sable.

Ayant vu notre canot plusieurs fois
 endommagé , et craignant que bientôt
 il ne le fût davantage , nous jugeâmes
 qu'il était nécessaire de nous pourvoir

— d'écorce de bouleau, parce que celle
 1793. que nous avions prise à notre départ,
 mai. était déjà presque entièrement em-
 ployée. J'envoyai deux de mes gens
 pour en chercher dans le bois voisin ;
 et bientôt ils revinrent avec celle qui
 nous était nécessaire.

M. Mackay et les deux chasseurs
 qui avaient débarqué après le dernier
 accident arrivé au canot, ne pouvaient
 nous rejoindre à cause des rochers
 escarpés qui les séparaient du rivage.
 En conséquence, nous remontâmes
 en nous servant de perches pour faire
 avancer le canot, jusqu'à ce que nous
 fûmes au-dessous d'un grand rocher à
 pic où nous ne trouvâmes plus de
 fond. Alors nous reprîmes la cordelle,
 quoiqu'il fût non-seulement difficile,
 mais dangereux de la tirer, parce
 qu'on était dans la nécessité de passer
 en-dehors des arbres qui bordaient le
 rocher. Cependant nous surmontâ-
 mes cette difficulté comme nous en

avions surmonté beaucoup d'autres ,
 et M. Mackay et les Indiens nous re-
 joignirent. Ils avaient eu aussi des
 obstacles à vaincre en traversant les
 montagnes.

—
 1793.
 mai.

Nous fûmes obligés de traverser la
 rivière. Le courant était si rapide ,
 qu'une partie de mes gens , craignant
 que le canot ne fût englouti , se dés-
 habillèrent pour pouvoir nager plus
 à l'aise. Mais heureusement ils n'en
 eurent pas besoin. Il entra seulement
 de l'eau dans le canot. Nous vîmes
 au pied d'une cascade où il fut néces-
 saire de transporter par terre une partie
 de la cargaison. A midi , je m'arrêtai
 pour prendre hauteur vis-à-vis de l'em-
 bouchure d'une petite rivière qui était
 à notre gauche. Pendant ce tems-là ,
 mes gens descendirent sur le rivage
 pour attacher la cordelle au canot.
 Comme le courant ne paraissait pas
 très-fort , ils firent assez négligemment
 cette opération , ce qui fut cause que

— le nœud se défit. Par le plus grand bon-
 1793. heur , un de nos gens qui , accablé de
 mai. fatigue , était resté dans le canot pour
 se reposer un peu , saisit le bout de
 la cordelle , et nous empêcha de perdre
 tous les moyens de poursuivre notre
 voyage , et même les moyens actuels
 de subsister. Cependant , malgré le
 dérangement que me causa la crainte
 d'un si cruel accident , et malgré un
 nuage qui obscurcit un instant le so-
 leil , je déterminai la latitude avec
 assez d'exactitude , car j'eus occasion
 de le vérifier par la suite. Cette lati-
 tude est de 56 deg. nord. Notre dernier
 trajet fut de deux milles et un quart
 au sud-sud-ouest.

Nous continuâmes notre marche ,
 non moins fatigante que périlleuse ,
 à la cordelle , en nous dirigeant à
 l'ouest quart de nord. A mesure que
 nous avançons , le courant devenait
 plus rapide : aussi , dans l'espace de
 deux milles , nous fûmes obligés de

décharger quatre fois le canot , et de —
 charrier par terre toute la cargaison. 1793.
 En plusieurs endroits , nous eûmes mai.
 beaucoup de peine à empêcher que le
 canot ne se fracassât contre les rochers
 où les remous l'emportaient avec vio-
 lence.

A cinq heures , nous étions rendus
 dans un endroit au-dessus duquel la
 rivière n'offrait que des écueils et des
 cascades. Nous mîmes à terre tout ce
 que portait le canot , et nous entre-
 prîmes de le faire remonter avec la
 cordelle , quoique les rochers qui bor-
 daient la rivière eussent tant de pente
 qu'il était très-dangereux d'y marcher.
 En même tems l'eau était si agitée ,
 qu'une vague frappant la proue du canot ,
 fit casser la cordelle , et nous plongea
 dans la consternation. Nous crûmes
 qu'il était impossible que le canot ne
 fût pas mis en pièces , et que ceux de
 nos gens qui y étaient restés ne péris-
 sent pas. Cependant , une autre vague ,

— aussi favorable que l'autre avait été funeste, le poussa hors du remous ; et
1793. mai. nos gens purent gagner la rive. Quoique le canot eût passé sur des rochers que les eaux qui le portaient laissèrent à sec l'instant d'après, il n'était presque pas endommagé.

Mes gens étaient encore si allarmés du péril auquel ils venaient d'échapper, qu'il eût été imprudent et inutile de leur proposer de continuer notre marche en ce moment. Tout ce que nous pouvions voir de la rivière, au dessus de nous, offrait l'aspect d'un torrent écumeux.

C H A P I T R E I V.

M. Mackenzie continue à remonter la rivière de la Paix , dans les montagnes.

JE devais bien m'attendre que les obstacles et les dangers que nous rencontrions à chaque instant, décourageraient mes compagnons, et leur feraient désirer de ne pas poursuivre le voyage. Aussi, disaient-ils déjà tout bas que le seul parti qu'il nous restait à prendre, était de nous en retourner.

Au lieu de faire attention à ces conseils, je priai leurs auteurs de faire en sorte de gravir la montagne, et d'y planter leurs tentes pour passer la nuit. En même tems, j'allai reconnaître la rivière avec un de mes chas-

1793.
mai.

— seurs. Mais quoique je remontasse le
 1793. long de ses bords aussi loin que le jour
 mai. me le permit, je ne vis qu'une conti-
 nuation d'écueils et de cascades, où
 il était impossible de faire passer le
 canot. Nous revînmes, l'Indien et
 moi, très-fatigués de notre course, et
 avec les souliers déchirés et les pieds
 blessés. Mes gens ayant abattu quel-
 ques arbres sur le penchant de la mon-
 tagne, étaient parvenus à la gravir.

Depuis l'endroit où je pris hauteur
 à midi, jusqu'à celui où nous dé-
 barquâmes, la rivière n'a pas plus de
 cinquante pas de large, et coule entre
 des rochers excessivement élevés. D'é-
 normes fragmens de ces rochers se
 détachent quelquefois, et tombent de
 si haut qu'ils se brisent en des milliers
 de morceaux 'aigus, qui forment la
 plage entre les pointes avancées des
 rocs. Dans quelques parties des écores,
 on voit des couches d'une substance
 bitumineuse, qui ressemble au char-

bon de terre. Mais quoiqu'il y en ait —
des morceaux très - combustibles , il 1793.
s'en trouve d'autres qui résistent long- mai.
tems à l'action du feu , et ne produi-
sent pas la moindre flamme.

Tout le chemin que nous fîmes par eau ce jour-là , n'aurait pas pu se faire si la rivière eût été haute comme elle l'est dans certains tems. Nous vîmes, le long de la rivière , plusieurs endroits où les Knisteneaux avaient campé dans leurs expéditions guerrières. Cela me confirma , d'une manière certaine , l'idée que j'avais déjà de cette nation : il ne faut rien moins que la barbare soif du sang qui la dévore , pour aller dans un pays presque inaccessible , attaquer des hommes doux , paisibles et sans défense.

M. Mackay me dit qu'en traversant la montagne , il avait vu plusieurs crevasses d'où il sortait de la chaleur et de la fumée , avec une forte odeur de

1793. ^{mai.} soufre. Si j'eusse été assez bon physicien pour pouvoir faire des observations sur ce phénomène, je n'aurais pas manqué d'aller l'examiner.

mardi Il plut le matin jusqu'à huit heures.

21. Comme mes gens étaient très-fatigués et un peu découragés, je les laissai reposer jusqu'à ce que la pluie cessât. J'ai déjà dit que l'état de la rivière ne nous permettait pas de tenter de la remonter, et que nous n'avions d'autre parti à prendre que de transporter par-dessus la montagne notre bagage et notre canot. Comme l'exécution de cette entreprise paraissait très-difficile, je fis partir M. Mackay avec trois autres de mes gens et les deux Indiens, pour que du sommet de la montagne, ils s'avancassent parallèlement jusqu'à ce qu'ils la trouvassent navigable. Je leur dis que s'ils jugeaient qu'il n'y avait point de passage dans cette direction, il fallait que deux d'entr'eux vinssent m'en informer, et que les

autres continuassent à chercher le —
portage des Indiens. 1793.

Tandis qu'une partie de mes gens mai.
était employée à cette excursion, le
reste s'occupa à donner un suif au
canot et à faire des manches pour nos
haches. A midi, je pris hauteur, et je
trouvai que nous étions à 56 d. 0 m.
8 s. de latitude septentrionale. A trois
heures, ma montre marine était en
arrière du tems apparent d'une heure
31 minutes 32 secondes.

Au soleil couchant, M. Mackay ré-
vint avec l'un des Canadiens; et deux
heures après, les autres furent aussi
de retour. Après avoir traversé des bois
épais, gravi des montagnes, descendu
dans des vallées, ils étaient arrivés
au-delà des cascades; et suivant leur
estimation, il y avait de l'endroit où
nous étions, jusque-là, trois lieues.
Ils étaient revenus par des chemins
différens; mais ils s'accordaient à
dire que, malgré toutes les difficultés

— de la route , qui étaient véritablement
 1793. effrayantes , on ne devait pas balancer
 mai. à aller par terre. Quelque pénible que
 cela fût , mes gens n'en parurent pas
 extrêmement inquiets ; et une chau-
 dière de riz sauvage , avec du sucre ,
 qu'on avait préparée pour les recevoir ,
 et la portion de rum accoutumée , leur
 rendirent bientôt ce courage qui sa-
 vait tout braver. Pleins de la résolu-
 tion de triompher le lendemain des
 premiers obstacles qui s'offraient ,
 ils allèrent se reposer. Pour moi , je
 restai debout , dans l'intention d'ob-
 server le premier satellite de Jupiter ;
 mais le tems fut si nébuleux qu'il me
 fut impossible de l'apercevoir.

merc. Dès la pointe du jour , nous nous
 22. préparâmes à faire un trajet qui devait
 nous retenir jusqu'au soir. Mes gens
 commencèrent par pratiquer un chemin
 sur la montagne. Les arbres n'étant pas
 très-gros , je recommandai d'abattre
 ceux qui gênaient , sans toutefois les

séparer du tronc ; de manière qu'ils
 formassent une espèce de palissade de
 chaque côté de la route. Nous char-
 riâmes le bagage , du bord de l'eau
 dans l'endroit où nous avions couché.
 Ce transport était fort dangereux , à
 cause de la pente des rochers , car si
 quelqu'un des porteurs avait fait un
 faux pas , il serait nécessairement
 tombé dans l'eau.

1793.
 mai.

Quand le bagage fut rendu sur la
 montagne , toute la troupe partit , avec
 une sorte de crainte , pour aller cher-
 cher le canot , qui ne tarda pas à ar-
 river aussi à côté de nos tentes. Dès
 que nous eûmes repris haleine , nous
 le portâmes au haut de la montagne ,
 doublant et attachant la cordelle au-
 tour des arbres , à mesure que nous
 avancions. Un homme , qui en tenait
 le bout , la roulait et la faisait passer
 d'un arbre à l'autre ; de sorte que nous
 pouvons dire , avec vérité , avoir halé
 le canot jusqu'au sommet de la mon-

— tagne. A force de travail , nous y eûmes
1793. transportés le reste de nos effets à deux
mai. heures après-midi.

Je déterminai à midi la latitude à
56 deg. 0 min. 47 sec. nord. A cinq
heures , mes gens prirent un chemin
d'un mille de long pour descendre la
montagne.

Le tems se couvrait par intervalles.
Il plut , il tonna. A dix heures du
soir , j'observai une émersion du se-
cond satellite de Jupiter. Mon achro-
mètre marquait 8 h. 32 m. 20 s. ; ce
qui me donna la longitude de 120 deg.
29 min. 30 sec. à l'ouest du méridien
de Greenwich.

jeudi Il faisait très-beau à quatre heures
23. du matin , tems où mes gens commen-
çèrent leurs charrois. M. Mackay , les
deux Indiens et moi , nous ouvrions
un chemin en avant. Jusqu'à midi ,
nous trouvâmes que le terrain s'élevait
sans roideur , et alors il commença à
s'incliner. Quoique nous fussions très-

haut, notre vue ne portait pas loin, —
 parce que nous étions entourés de 1793.
 montagnes encore plus élevées, dont mai.
 les sommets étaient chargés de neige.

L'après-midi, nous traversâmes un pays fort inégal; tantôt nous étions sur des hauteurs, tantôt dans des défilés étroits et profonds. Cependant, nous fîmes plus de chemin que je ne m'y attendais; ce qui n'empêcha pas que ceux qui charriaient le bagage ne nous joignissent avant quatre heures.

A cinq heures, accablés d'une fatigue qu'il est plus aisé de concevoir que de rendre, nous campâmes près d'un petit ruisseau qui sortait de dessous une grande masse de glace et de neige.

J'estime que cette pénible journée nous avança de trois milles. Le premier tiers de cette route, nous trouvâmes un pays couvert de grands arbres, sous lesquels croissait un taillis très-épais. Cependant nous y ouvrîmes

— sans peine un chemin , en suivant un
 1793. sentier battu par les élans. Dans les
 mai. deux autres milles , on voyait beau-
 coup d'arbres renversés , parce que
 quelques années auparavant ils avaient
 été la proie des flammes. Le terrain
 était couvert d'arbustes et de ronces ;
 ce qui en rendait le passage difficile et
 désagréable.

Dans les bois , la terre était légère
 et noirâtre. Dans le pays incendié , le
 sol offrait un mélange de sable , d'ar-
 gile et de petits cailloux. Les arbres
 étaient des sapins-spruces , des pins
 rouges , des cyprès , des peupliers ,
 des bouleaux blancs , des saules , des
 aunes , des bois de flèche , des bois
 rouges , des liards (1) , des sorbiers et
 des bois piquans. Je n'avais jamais vu
 d'arbre de cette dernière espèce. Il
 s'élève à environ neuf pieds de haut ,
 croît par nœuds , sans branches , et

(1) Espèce de peuplier noir.

porte une couronne (1). Cet arbre , qui —
 est par-tout d'une égale grosseur , n'a 1793.
 pas plus d'un pouce de diamètre. Il est mai.
 couvert de piquans ; et il s'en atta-
 chait à nos grandes culottes, qui péné-
 traient quelquefois jusqu'à la peau. Il
 y avait aussi des groseilles , des fram-
 boises et diverses espèces de ronces.

Nous continuâmes notre pénible vendr.
 marche, en descendant quelques pentes 24.
 très-roides , et à travers une forêt de
 grands pins. Après avoir eu beaucoup
 de peine à transporter le canot dans
 ces chemins difficiles , nous arrivâmes
 à quatre heures après - midi , avec
 tout notre bagage , sur le bord de
 la rivière , à quelques centaines de
 pas au-dessus des cascades. D'après
 mon estimation , nous fîmes ce jour-
 là quatre milles. Certes , j'aurais me-

(1) Cette description ressemble assez à celle
 d'un petit palmier des Antilles , qu'on appelle
le palmier à aiguilles. (*Note du traducteur.*)

— suré avec exactitude, la longueur de
1793. la route, si je n'avais pas continuel-
mai. lement travaillé à ouvrir le chemin.

Quoi qu'il en soit, le portage des Indiens, malgré sa longueur qui, je pense, ne peut pas être de plus de dix milles, sera toujours plus sûr et plutôt passé que la route que nous eûmes le courage et la patience de faire.

Ceux de mes gens qui étaient allés reconnaître la rivière le 21, trouvèrent que l'eau avait beaucoup augmenté depuis cette époque. A environ deux cents pas au-dessus de nous, la rivière courait sans bruit, mais avec une étonnante rapidité, entre deux remparts de rochers qui n'étaient pas à plus de trente-cinq pas l'un de l'autre. Quand elle est haute, elle passe par-dessus ces rochers, et alors son lit a au moins trois fois cette largeur, et les deux côtés en sont très-élevés et sans inclinaison. Dans les rochers dont je viens de parler, on voit des trous

ronds et profonds , dont quelques-uns —
 sont remplis d'eau , et d'autres vides , 1793.
 mais ayant tous dans le fond de pe- mai.
 tits cailloux ronds , aussi polis que du
 marbre. Quelques-uns de ces creux ci-
 lindriques peuvent contenir au moins
 huit cents pintes d'eau.

Un peu au-dessous du premier de
 ces rocs , s'élargit et se forme un zig-
 zag ; et on ne peut contempler sans
 frémir , la force avec laquelle l'eau
 est rejetée successivement d'un rocher
 contre l'autre. Ensuite elle trouve un
 canal plus droit , mais hérissé de rocs
 sur lesquels elle roule avec impétuo-
 sité en vagues bruyantes et écumeuses,
 aussi loin que l'œil puisse la suivre.

Mes jeunes chasseurs reconnurent
 que c'était-là l'endroit où , suivant le
 rapport de leurs amis , nous devions
 trouver une cascade semblable au saut
 de Niagara. Mais pour les disculper ,
 ils dirent que ces Indiens n'étaient pas
 accoutumés à mentir , et que proba-

1793. — blement le rocher d'où tombait la cascade avait été détruit par la force
mai. de l'eau. Ce qu'il y a de certain , c'est que les gens qui m'avaient parlé de cet endroit, n'y étaient jamais allés, et que leur rapport se trouvait très-inexact.

Le grand nombre d'arbres que nous vîmes coupés avec la hache , nous fit connaître que les Knisteneaux , ou quelques-uns des autres sauvages qui se servent de cet instrument , avaient passé là.

Nous traversâmes une enceinte où l'on avait tendu des pièges : mais nous n'y vîmes point d'animaux , quoique leurs traces fussent multipliées de tous côtés.

sam. La pluie tomba toute la nuit , et ne
25. cessa qu'à midi. Nous préparâmes des perches grandes et petites , et nous mîmes le canot en ordre , ce qui nous retint jusqu'à cinq heures du soir. Je plantai dans la terre une grande per-

che, et j'y attachai un couteau, un ———
 briquet, une pierre à feu , des grains 1793.
 de verroterie et quelques autres objets, mai.
 comme une marque d'amitié que j'of-
 frais aux naturels. Pendant que j'ar-
 rangeais ce présent, l'un de mes chas-
 seurs, que j'ai déjà dit s'appeler le
 Cancre, y joignit un petit morceau
 de bois verd, dont il avait mâché le
 bout de manière qu'il formait une
 brosse. Les Indiens se servent de ce
 petit outil pour manger la moëlle des
 animaux, et bien recueillir tout ce
 qui est dans les os. C'est aussi, sui-
 vant ce que dit le Cancre, l'emblème
 d'un pays où les animaux abondent.
 Dans le peu de tems que nous res-
 tâmes au bord de la rivière, l'eau crût
 d'un pied et demi.

Nous nous embarquâmes, et fîmes
 un mille trois-quarts droit au nord-
 ouest. Là, nous vîmes des deux côtés
 de la rivière, des montagnes couvertes
 de neige. L'une de celles qui était au

— midi, s'élevait à une très-grande hauteur. Nous continuâmes notre route, 1793. trois-quarts de mille à l'ouest, un mai. mille au nord - ouest, un quart de mille à l'ouest-sud-ouest ; puis nous abordâmes pour planter nos tentes.

Le Cancré tua un petit élan.

dim. Le ciel était clair, et l'air piquant. 26. Entre trois et quatre heures du matin, nous nous remîmes en route. Nous fîmes trois milles et demi à l'ouest quart de sud. Mes gens qui poussaient les perches pour faire avancer le canot, se plaignaient d'avoir froid aux mains. Nous vîmes une petite rivière affluente qui sortait du nord. Nous continuâmes à avancer, et nous fîmes un quart de mille à l'ouest-sud-ouest, un mille et demi à l'ouest-nord-ouest, et deux milles à l'ouest. Là, nous nous trouvâmes vis-à-vis de montagnes dont la double chaîne s'étendait parallèlement du nord au sud, des deux côtés de la rivière.

La partie de la rivière que nous —
parcourûmes presque tout ce jour-là, 1793.
ainsi que la veille , avait près de quatre mai.
cents jusqu'à huit cents pas de large ,
et était remplie d'îles. Mais ensuite
elle n'avait plus qu'environ deux cents
pas ; on n'y voyait pas d'îles , et son
cours était égal et rapide.

Après avoir marché deux milles au
sud-ouest , nous vîmes au pied d'une
cascade, près de laquelle étaient les dé-
bris d'un ancien camp des Knisteneaux.
Nous fîmes un mille au nord - ouest
quart d'ouest , en passant entre des
îles , trois-quarts de mille au sud-ouest
quart d'ouest , un mille au sud - sud-
est , trois milles et demi au sud-ouest ,
en louvoyant encore entre des îles ,
et un demi - mille au sud quart d'est.
Là coulait à notre gauche la rivière
affluente , la plus considérable que
nous eussions vue depuis que nous
étions au milieu des montagnes. A sept
heures du soir nous nous arrêtâmes.

— Quoique nous eussions eu le soleil
1793. toute la journée , l'air était si froid
mai. que nos gens, qui travaillaient avec
force , étaient obligés de garder leur
grosse casaque de peluche. Cela doit
être sans doute attribué, en partie ,
au voisinage des montagnes couvertes
de glace et de neige ; mais elles n'é-
taient pas assez hautes pour produire
l'extrême froid que nous sentions. Il
provenait plutôt de l'élévation du pays
même. La plus grande hauteur des
montagnes qui nous environnaient
n'était pas de plus de quinze cents
pieds , et en général , elles n'avaient
pas la moitié de cette hauteur. Cepen-
dant , comme je ne pus pas les mesurer,
je ne prétends pas que cette estimation
soit exacte. Sur la base de ces monta-
gnes , où la neige était fondue , les feuil-
les des arbres commençaient à pousser :
un peu plus haut , tout se ressentait
encore de l'hiver ; et vers les som-
mets , il n'y avait presque pas d'arbres.

Le tems continuait à être beau. Nous nous remîmes en route à l'heure accoutumée (1). Mais bientôt nous trouvâmes des écueils et des pointes de terre qui arrêterent notre marche. A midi je déterminai la latitude du point où nous étions, à 56 deg. 5 min. 54 sec. nord. Les Indiens tuèrent un cerf; et un des Canadiens qui alla le chercher, courut risque d'être écrasé par une grosse pierre qui roula du haut de la montagne.

Le ciel était chargé de nuages. Les montagnes des deux côtés de la rivière, qui la veille semblaient s'être abaissées, avaient repris leur première

1793.

mai.

lundi

27.

mardi

28.

(1) Je ne peux pas donner les détails de ma route depuis ce jour-là jusqu'au 4 juin, parce que je perdis le livre où ils étaient. Je m'endormais quelquefois dans le canot; et vraisemblablement dans quelqu'un de ces momens de sommeil, une branche d'arbre fit tomber mon livre dans l'eau. (*Note de l'auteur*).

— hauteur, et se rapprochaient tellement
 1793. de la rivière, qu'on ne voyait que
 mai. leurs flancs. Là, nous ne rencontrâmes
 pas d'îles. L'après-midi quelques cas-
 cades nous obligèrent de transporter
 par terre le canot et sa cargaison, à
 la distance de plusieurs centaines de
 pas. Près de ces cascades, nous vîmes
 des cabanes des naturels qui parais-
 saient n'avoir pas été habitées depuis
 quelque tems.

Il plut toute la journée, tantôt
 doucement, tantôt par ondées. Le
 soir à six heures, nous plantâmes
 nos tentes, environ trois milles au-
 delà des cascades.

merc.

29.

La pluie fut si forte ce jour-là, que
 nous n'osâmes pas nous mettre en
 route. Un de nos barils de rum étant
 presque achevé de boire, j'achevai de
 le vider. Puis, j'écrivis une lettre
 dans laquelle je détaillai les fatigues
 et les dangers que nous avions essuyés
 jusqu'alors; et après l'avoir enveloppée

dans de l'écorce d'arbre et fait entrer dans le baril par la bonde , qui fut ensuite bien fermée , je l'abandonnai au cours de la rivière et au hasard.

1793.
mai.

A la pointe du jour , nous fûmes inquiétés par les aboiemens continuels de notre chien , qui en même tems courait de côté et d'autre derrière nos tentes. Mais nous ne tardâmes pas à découvrir que tout cela avait pour cause la présence d'un loup qui était sur une hauteur voisine , et qui probablement avait été attiré par l'odeur d'un peu de viande crue que nous avions.

jeudi
30.

Le tems était couvert : malgré cela nous nous embarquâmes de très-bonne heure. Nous dépassâmes l'embouchure d'une rivière considérable qui était à notre gauche , et nous continuâmes notre navigation jusqu'à sept heures du soir. Nous passâmes la nuit près d'un endroit où les Indiens avaient campé.

— Le tems était beau , mais froid ;
 1793. le courant très-rapide. En passant
 mai. vis-à-vis de l'embouchure d'une ri-
 vend. vière , qui était à notre droite , nous
 3r. courûmes beaucoup de risque. Toutes
 les rivières dont j'ai fait mention de-
 puis l'approche des montagnes , avaient
 débordé à cause de la fonte des neiges.
 Cette dernière était presque blanche ,
 parce qu'elle roulait sur un lit de
 pierres à chaux. Les montagnes voi-
 sines formées de la même pierre ,
 n'étaient ni ombragées par des arbres ,
 ni ornées de quelque feuillage.

A neuf heures mes gens souffraient
 tant du froid , que nous abordâmes
 pour allumer du feu. Certes , il est
 rare que dans cette saison le froid
 empêche de travailler. Un peu de rum
 parut aussi un très-bon réchauffant.
 Ensuite le courant permettant de faire
 usage des pagayes , j'engageai mes
 compagnons à se mettre en route sans
 plus de délai.

Bientôt nous jouîmes d'une vue très-étendue. Une vaste nappe d'eau se déployait devant nous, et le calme de l'air et le feu du soleil en rendaient le spectacle plus magnifique. Les deux chaînes de montagnes, qui étaient là couvertes d'arbres, se reculaient et semblaient annoncer que nous les laisserions bientôt derrière nous. Quand nous fûmes à l'extrémité de ce point de vue, nous trouvâmes la rivière barrée par des rochers formant de petites îles, entre lesquelles l'eau se précipitait et tombait en cascade. Pour pouvoir continuer notre navigation, nous nettoyâmes, le long de la rive gauche, un passage étroit qui était encombré de bois flottant. Nous reconnûmes, en cet endroit, que nos dernières espérances n'étaient pas fondées ; une chaîne de montagnes se prolongeait du sud au nord, bien au-delà du point où notre vue pouvait s'étendre.

—
1793.
mai.

Après avoir fait deux ou trois milles,
 1793. nous arrivâmes dans l'endroit où la
 mai. rivière se sépare en deux bras, l'un
 courant à-peu-près vers l'ouest-nord-
 ouest, et l'autre vers le sud-sud-est.
 Si j'en avais cru mes propres idées, je
 serais entré dans le premier, parce
 qu'il me semblait devoir conduire plus
 près de la partie de l'Océan pacifique
 que je désirais de voir. Mais le vieux
 Indien que j'ai déjà dit avoir souvent
 fait la guerre dans ces contrées, m'a-
 vait recommandé de ne point prendre
 ce bras, parce que, suivant lui, il se
 divise bientôt dans les montagnes, et
 qu'en outre de ce côté-là on ne ren-
 contre pas de grande rivière. Mais en
 suivant le bras qui va vers le sud-sud-
 est, ajoutait-il, vous trouverez un
 portage d'une journée de marche, et
 vous arriverez sur les bords d'une
 autre grande rivière où les naturels
 habitent des îles et construisent des
 maisons.

Les avis du vieillard me paraissaient —
 si sages , que je résolus de les suivre. 1793.
 D'ailleurs je ne doutais pas que si je mai
 pouvais une fois atteindre l'autre
 grande rivière , je ne me rendisse sur
 les bords de l'Océan. J'ordonnai donc
 à mon patron d'entrer dans le bras
 oriental , qui était moins large , mais
 paraissait plus rapide que l'autre.
 Précisément par cette double raison ,
 mes gens , et sur-tout les Indiens qui
 étaient déjà très-las de voyager , dési-
 raient que je prisse ce dernier bras ;
 et leurs sollicitations à cet égard re-
 doublèrent , quand ils virent la diffi-
 culté qu'il y avait à refouler le courant
 dans le bras où nous entrions. L'eau y
 avait en effet tant de rapidité , que
 nous passâmes la plus grande partie de
 l'après-midi à faire deux ou trois milles.
 Cette marche lente et fâcheuse mé-
 contentait beaucoup , ainsi que le
 reste du voyage , plusieurs de ceux qui
 m'accompagnaient. Les fatigues qu'ils

— avaient essayées et les dangers qu'ils
 1793. avaient bravés, méritaient des consi-
 mai. dérations : aussi j'employai avec eux
 les raisonnemens que je crus les plus
 propres à calmer leurs murmures et
 à ranimer leurs espérances. Toute-
 fois je m'exprimai de manière à leur
 faire sentir que j'étais bien décidé à
 poursuivre ma route.

juin. Le premier juin nous nous embar-
 samedi quâmes au lever du soleil. Vers midi
 I.^{er} nous nous aperçûmes que le courant se
 ralentissait. Nous débarquâmes pour
 goudronner le canot. Pendant ce tems-
 là je trouvai que nous étions à 55 deg.
 42 min. 16 sec. de latitude septentrio-
 nale. Nous nous remîmes en route vers
 le soir ; le courant avait repris sa rapi-
 dité. M. Mackay et les Indiens allaient
 à pied pour alléger le canot. Au soleil
 couchant nous campâmes sur une
 pointe de terre , la seule qu'on eût
 trouvée sèche de ce côté de la rivière
 depuis que nos gens avaient débarqué.

Le matin , nous laissâmes à notre droite une grande rivière affluente. 1793.

Je n'ai jamais vu en aucune autre partie du nord-ouest de l'Amérique , dans le même espace de terrain , autant de travaux des castors , que j'en vis ce jour-là. En quelques endroits , ils avaient abattu plusieurs acres de grands peupliers. Nous vîmes aussi beaucoup de ces laborieux et intelligens animaux. Depuis le lever du soleil jusqu'à l'instant qu'il se couche , ils sont occupés sans relâche , soit à construire leurs curieuses habitations , soit à chercher leur nourriture.

A l'entrée de la nuit , nous entendîmes plusieurs coups de fusil tirés par nos chasseurs , et nous leur répondîmes pour leur faire connaître où nous étions. Peu de tems après , ils arrivèrent , non moins effrayés que fatigués. Ils avaient été obligés de traverser une partie de la rivière à la nage , pour venir nous joindre ; car nous avions

— débarqué dans une île , chose que
 1793. nous ignorions avant qu'ils nous l'ap-
 juin. prissent.

L'un de nos Indiens soutint qu'il avait entendu tirer des coups de fusil au-dessus de notre petit camp ; et en comptant le nombre de nos coups et des leurs , il nous parut qu'il avait raison. Nous imaginions avoir entendu deux coups de plus que les chasseurs ne disaient en avoir tiré , et eux prétendaient avoir entendu le double des nôtres. Dès-lors les Indiens crurent être certains que les Knisteneaux avaient porté la guerre dans le voisinage ; et ils disaient que s'ils étaient en grand nombre , nous n'avions pas de grace à espérer de ces sauvages dans un pays aussi éloigné.

Certes , je ne croyais , ni que les Knisteneaux fussent près de nous , ni que les naturels eussent des armes à feu ; mais je pensai qu'il fallait , à tout

événement , nous tenir sur nos gardes. —
 En conséquence , nous chargeâmes et 1793.
 amorçâmes nos fusils , et nous nous juin.
 plaçâmes chacun au pied d'un arbre ,
 où nous passâmes , sans dormir , une
 nuit fort désagréable.

Le lendemain matin , il fit très-beau. dim. 2.
 Nous refoulâmes de bonne heure un
 courant rapide , dans un endroit où la
 rivière était parsemée d'îles. A huit
 heures , nous dépassâmes deux grands
 arbres qui , déracinés par le courant ,
 étaient depuis peu tombés dans l'eau.
 J'imaginai que le bruit de leur chute
 était cause de l'alarme que nous avions
 eue la veille. Cela nous fournit aussi
 un exemple de la manière dont les
 îles sont ravagées dans les rivières
 de ces contrées ; mais les arbres que
 l'eau renverse et entraîne , vont servir
 de base à la formation d'îles nou-
 velles.

Nos gens étaient si fatigués , qu'il
 fallut nous arrêter à six heures du soir.
 Nous débarquâmes sur une petite île

— sablonneuse qui offre un spectacle très-
1793. curieux à l'observateur. Elle est com-
juin. posée de cailloux ronds et de gravier,
couverts d'une couche de bois sec et
de vase, qui, en quelques endroits,
n'a que trois pieds d'épaisseur, et en
d'autres en a dix.

Ce jour-là, l'ouvrage des castors
frappa nos regards aussi souvent que
la veille.

Jun. 3. En se levant, le soleil nous vit em-
barquer. A midi, je pris la hauteur
de cet astre, et je trouvai que nous
étions à 55 deg. 22 min. 3 sec. de la-
titude septentrionale. Je pris aussi
l'heure. Ma montre marine était en
retard, du tems apparent, d'une heure
30 m. 14 s. Suivant mon calcul, nous
étions alors à 25 milles au sud-ouest
de la Fourche (1).

(1) Dans le chapitre suivant, je reprendrai les
détails de mon voyage avec une exactitude qui,
comme je l'ai dit plus haut, a été interrompue
par la perte de mon journal. (*Note de l'auteur*).

C H A P I T R E V.

*Continuation du voyage dans les
montagnes rocheuses. Rencontre de
quelques naturels.*

Q U O I Q U E le brouillard fût très-épais , nous nous embarquâmes à quatre heures du matin. La rivière croissait toujours, et en quelques endroits elle était débordée. Le courant était si rapide que, malgré tous nos efforts, nous ne le refoulâmes que très-lentement.

Voici la route que nous fîmes : un mille au sud-sud-est, demi-mille au sud-sud-ouest, trois quarts de mille au sud-est, trois quarts de mille au nord-est quart d'est, un demi-mille au sud-est, un mille au sud-est quart de sud, un mille trois quarts au sud-

1793.
juin.
mar. 4

— sud-est, un demi-mille au sud-est quart
 1793. de sud, un quart de mille à l'est quart
 juin. de sud, trois quarts de mille au sud-
 est, un demi-mille au nord-est quart
 d'est, un quart de mille à l'est quart
 de nord, un demi-mille au sud-est,
 un quart de mille au sud-est quart de
 sud, un demi-mille au sud-est quart
 d'est, un demi-mille au nord-est quart
 d'est, trois quarts de milles au nord-
 nord-est, un mille et demi au sud-
 quart d'est.

Nous restâmes jusqu'à neuf heures
 du soir sans pouvoir trouver un en-
 droit propre au débarquement. Alors
 nous descendîmes sur un banc de gra-
 vier, où il n'y avait guère hors de
 l'eau que l'espace qu'occupèrent nos
 tentes.

mer. 5. La rivière ayant continué d'aug-
 menter pendant la nuit, nous trou-
 vâmes le matin notre canot et notre ba-
 gage dans l'eau. Nous goudronnâmes
 le canot, parce que la veille nous

étions arrivés trop tard pour entre- —
 prendre ce travail. Quand le canot fut 1793.
 prêt, nous traversâmes la rivière, et juin.
 je débarquai sur la rive septentrionale,
 avec M. Mackay et les deux Indiens,
 afin de gravir une montagne voisine,
 où je comptais pouvoir contempler à
 mon gré le pays adjacent. Je recom-
 mandai à ceux que je laissai dans le
 canot, de faire toute la diligence pos-
 sible, en leur enjoignant de tirer deux
 coups de fusil, s'il leur arrivait quel-
 qu'accident, ou s'ils jugeaient mon
 retour nécessaire. En même tems, je
 leur observai que si je leur faisais moi-
 même ce signal, ils devaient me ré-
 pondre, et en cas que je fusse derrière,
 m'attendre.

Quand je fus au sommet de la mon-
 tagne, je trouvai qu'elle se prolongeait
 en conservant son niveau ; de sorte que
 autant par rapport au défaut des pentes
 qu'à cause de l'épaisseur du bois, ma
 vue ne put pas se porter bien loin. Alors

— je grimpai sur un très-grand arbre ,
 1793. d'où je distinguai dans le nord-ouest
 juin. une chaîne de montagnes couvertes
 de neige. De là , d'autres monta-
 gnes sur lesquelles on ne voyait point
 de neige , s'étendaient vers le sud.
 Entre celles-ci et les premières , je
 remarquai , du côté de l'est , une ou-
 verture où je jugeai que passait la ri-
 vière. Mes compagnons le pensèrent
 comme moi.

Quand nous eûmes examiné tout ce
 que la nature du lieu nous permettait
 de voir , nous marchâmes en avant
 pour rattraper le canot , et nous re-
 descendîmes sur le bord de la rivière.
 Nous tirâmes deux coups de fusil ;
 mais ce signal resta sans réponse. Je
 croyais que le canot était plus haut
 que nous , et mes Indiens soutenaient
 le contraire. Cependant je traversai
 encore une pointe de terre , et je re-
 vins au bord de l'eau. Là je con-
 templai une assez grande partie du

cours de la rivière , ce qui me fit soupçonner que je pouvais bien m'être trompé à l'égard du canot. Nous répétâmes le signal ; mais on n'y répondit pas plus que la première fois.

1793.

juin.

Mon inquiétude augmentant à tout instant , je chargeai M. Mackay et l'un des Indiens d'allumer un grand feu , et de jeter dans la rivière des branches de bois pour que , si nos gens étaient au-dessous de nous , ils reconnussent que nous étions plus haut. Puis , accompagné de l'autre Indien , je traversai une longue pointe où la rivière faisait un grand détour , pour bien m'assurer que le canot n'était pas en avant.

Accoutumé depuis une quinzaine de jours à une atmosphère très-froide , il me sembla ce jour-là que la chaleur était excessive. Ce qui me le faisait plus aisément sentir , c'est que je traversais des sables desséchés où il n'y avait d'autre ombre que celle

— que pouvaient donner quelques cyprès
1793. croissans çà et là.

juin. A midi je gagnai encore le bord de la rivière ; et l'Indien et moi nous tirâmes de nouveau deux coups de fusil qui n'eurent pas plus de succès que les autres. L'eau courait avec une vélocité extraordinaire. Nous y jetâmes aussi des branches d'arbres. Ce qui ajoutait encore au désagrément de notre situation , c'est que les essaims de moustiques et de maringouins se multipliaient pour nous tourmenter.

Quand je rejoignis M. Mackay et l'Indien , ils me dirent qu'ils n'étaient pas restés dans l'endroit où je les avais laissés , mais qu'ils avaient fait trois ou quatre milles en descendant le long de la rivière , et que ne voyant pas nos gens , ils étaient revenus m'attendre.

Nous formâmes alors diverses conjectures, toutes plus fâcheuses les unes que les autres. Nos Indiens , enclins à grossir les maux de toute espèce , pré-

tendaient que le canot et ses conducteurs avaient été pour jamais engloutis dans les eaux. Ils faisaient même déjà un plan pour s'en retourner sur un radeau, et ils comptaient le nombre de nuits qu'ils resteraient en route.

1793.
juin.

Quant à moi, on peut bien s'imaginer que j'étais rempli d'une violente inquiétude. Je sentais l'imprudence que j'avais eue de quitter mes gens au milieu des dangers et du plus pénible travail ; et cette humiliante réflexion mêlait beaucoup d'amertume à la crainte des désastres qui pouvaient être arrivés. Je songeais que j'étais peut-être moi-même cause qu'il me faudrait renoncer à un voyage que j'avais tant à cœur, et que je me trouverais forcé d'adopter le plan de retour que venaient de faire mes chasseurs.

A six heures et demie du soir, M. Mackay et le Cancre partirent pour descendre encore le long de la rivière, aussi loin que le reste du jour le per-

— mettrait , et aller le lendemain jusqu'à
 1793. l'endroit où nous avions campé. Moi ,
 juin. je me proposais de remonter ; et nous
 convînmes que , si l'un ni l'autre nous
 ne trouvions le canot , nous retour-
 nerions au lieu où nous nous sépa-
 rions en ce moment.

Nous avons , dans notre situation ,
 de quoi boire abondamment ; mais
 aussi nous étions totalement dépour-
 vus de manger. Nous n'avions pas vu
 une seule perdrix dans toute la jour-
 née ; et les traces de rennes que nous
 avions aperçues étaient fort anciennes.
 Nous nous préparions à passer la nuit
 sur un lit de branchages où nous au-
 rions eu pour pavillon la voûte des
 cieux. Mais en ce moment nous en-
 tendîmes un coup de fusil qui fut
 bientôt suivi d'un second , ce qui nous
 annonçait que M. Mackay et le Cancre
 avaient rencontré le canot. Cet heu-
 reux signal fut répété par les gens
 mêmes du canot.

Cependant j'étais si accablé de fatigue, et si incommodé par la chaleur 1793. que j'avais supportée, et par la grande juin. quantité d'eau que j'avais bue, que je ne me souciais pas d'aller rejoindre mes gens avant le lendemain. Il fallut que l'Indien, qui souffrait du froid et de la faim, se plaignît aussi amèrement qu'il le fît, pour que je cédasse à ses sollicitations. Enfin nous nous mîmes en marche; et nus pieds, inondés par la pluie, nous arrivâmes au canot avec la nuit.

Mais tous ces désagrémens furent oubliés à l'instant que je me retrouvai au milieu de mes gens. Ils me racontèrent que le canot s'était brisé, et qu'ils avaient essuyé plus de fatigue et de dangers qu'en aucune autre occasion. Je crus qu'il était prudent d'avoir l'air de croire tout ce qu'ils disaient, et de les ranimer par un verre de rum consolateur. Mais je savais bien que, quelque difficile que pût

— être le chemin qu'ils avaient fait, il
 1793. était trop court pour qu'ils eussent dû
 juin. y employer toute la journée, et je ne
 doutais pas qu'ils n'en eussent passé
 une partie à se reposer.

La pluie fut accompagnée de tonnerre et d'éclairs.

D'après tous les débris de camp et les pagayes que nous rencontrâmes, il nous parut que les Indiens fréquentaient ce canton à la fin de l'été et en automne.

La route que fit le canot fut : deux milles et demi à l'est-sud-est, un mille au sud quart d'ouest, un mille et demi au sud-sud-est, deux milles à l'est, et un mille au sud-est quart de sud.

jeu. 6. Nous partîmes à quatre heures et demie du matin. Nous fîmes un mille au sud-est quart de sud, trois quarts de mille à l'est quart de sud, deux milles au sud-est quart d'est. Dans toute cette route nous fîmes continuellement obligés de nous haler sur

les branches des arbres. Le courant ———
 avait tant de force , qu'il était impos- 1793.
 sible de le refouler avec des pagayes ; juin.
 la profondeur de la rivière ne nous
 permettait pas d'employer les perches ;
 et les écores étaient si couvertes de
 saules et d'autres arbres , que nous ne
 pouvions pas nous servir de la cor-
 delle.

Il était plus de midi lorsque nous
 pûmes trouver un endroit propre à
 débarquer ; de sorte que je ne pris pas
 la hauteur du soleil. Nous passâmes le
 reste de la journée à radouber le canot ,
 à sécher nos vêtemens , et à faire des
 perches et des pagayes pour remplacer
 celles qui étaient cassées ou perdues.

Le ciel était serein et l'air calme. ven.7.
 Depuis la veille l'eau avait monté de
 deux pouces. Le courant était devenu
 plus rapide , quoiqu'auparavant il fût
 déjà si fort , que si nous n'y avions pas
 été accoutumés , nous aurions pu dés-
 espérer de le refouler.

1793. J'observai , pendant la nuit , une
juin. émérsion du premier satellite de Jupiter ; mais je me couchai , sans songer à écrire le moment précis de cette observation. Si ma mémoire est exacte , je crois que ma montre marine marquait 8 h. 18 m. 10 sec.

Le canot qui avait été très-endommagé , étant bien réparé , nous nous rembarquâmes. Nous fîmes deux milles un quart à l'est , demi-mille au sud-sud-est , un quart de mille au sud-est. Nous abordâmes pour prendre l'heure. Ensuite nous nous avançâmes de trois quarts de mille au sud-est quart d'est , et nous abordâmes de nouveau pour déterminer la latitude , que je trouvai de 55 deg. 2 min. 51 sec. En ajoutant à cela 0 deg. 2 min. 45 sec. de rapprochement au midi , le lieu où je pris hauteur pour avoir l'heure , est à 55 deg. 5 min. 36 sec. Là , ma montre marine étant en retard du tems apparent de 1 h. 32 min. 23 sec. , je vis que

la longitude se trouvait de 122 deg. 35 min. 50 sec. à l'ouest du méridien de Greenwich. — 1793. juin.

Nous marchâmes ensuite quatre milles et demi à l'est quart de sud , un mille et demi à l'est sud-est , en dépassant une petite rivière affluente qui vient de l'est ; un demi-mille à l'est , un mille et demi au sud-est , et un quart de mille à l'est. Là , nous prîmes terre à sept heures du soir.

La plus grande partie de la journée , M. Mackay et mes deux chasseurs (1) allèrent par terre. L'après-midi ils tuèrent un porc-épic. Nous trouvâmes sur la rive où nous campâmes , la place

(1) Quand mes chasseurs étaient dans le canot , nous les laissions sans rien faire , de peur que le travail ne les dégoûtât du voyage et ne les engageât à nous abandonner. Aussi nous les faisons aller par terre autant que nous le pouvions , afin qu'ils nous procurassent des provisions , et que le canot fût plus léger.

(Note de l'auteur.)

— où s'était couché un grand ours , et
 1793. l'animal ne l'avait quittée que depuis
 juin. très-peu de tems. Dans le cours de la
 journée , nous vîmes plusieurs endroits
 où les Indiens avaient récemment cons-
 truit et occupé des cabanes. La plus
 grande partie de ce jour-là , le courant
 fut moins fort.

sam. 8. La nuit il plut et il tonna. Dès les
 quatre heures du matin nous recom-
 mençâmes à refouler le courant. Nous
 fîmes alors un quart de mille à l'est ,
 trois quarts de mille au sud quart d'est ,
 en longeant l'écore très-haute , blan-
 che et sablonneuse du côté de l'est ;
 un quart de mille au sud-sud-est , un
 quart de mille au sud-sud-ouest , un
 mille un quart au sud-sud-est , deux
 milles au sud-est , espace dans lequel
 le courant s'était beaucoup ralenti ;
 deux milles un quart au sud-est quart
 d'est , un quart de mille à l'est , un
 quart de mille au sud-sud-est , quatre
 milles et demi au sud-est quart de

sud , un mille et demi au sud-est , un —
 demi-mille au sud-sud-ouest , un demi- 1793.
 mille à l'est-nord-est , un quart de mille juin.
 à l'est-sud-est , un mille au sud-est
 quart de sud , un demi-mille au sud-
 est quart d'est , trois quarts de mille à
 l'est quart de sud. Là nous vîmes en
 plein les montagnes , dont les unes
 se présentaient directement en face, les
 autres un peu plus vers l'est. Dans les
 trois jours précédens nous ne les avions
 aperçues qu'à de longs intervalles ;
 mais auparavant , c'est-à-dire depuis
 le moment que nous étions entrés dans
 le bras oriental de l'Oungigah jusqu'à
 ces trois jours , nous les avions vues
 continuellement de l'un et de l'autre
 côté. Celles de la gauche n'étaient pas
 à une très-grande distance de la ri-
 vière.

Il y avait deux jours que nous cher-
 chions avec inquiétude le portage
 qu'on nous avait annoncé , et que
 nous ne trouvions pas. Notre seul

1793. — espoir à cet égard, était de rencontrer
 juin. quelques Indiens qui nous l'indiqueraient. En attendant , nous n'avions d'autre parti à prendre que d'avancer tant que la rivière serait navigable. Elle avait alors débordé de tous côtés ; de manière qu'il était déjà huit heures du soir quand nous trouvâmes un endroit pour planter nos tentes.

Ayant trouvé beaucoup de panais sauvages, nous en cueillîmes les sommités, que nous fîmes bouillir avec du pémican pour notre souper.

dim. 9. A la pluie tombée pendant la nuit, succéda un épais brouillard. Nous ne nous embarquâmes qu'à cinq heures et demie. Nous gouvernâmes un mille et demi au sud-est, un demi-mille au nord-nord-est, trois quarts de mille au sud-est, trois quarts de mille à l'est quart de sud, un quart de mille à l'est-sud-est, un quart de mille au sud-sud-est, un mille au sud-est quart d'est, un demi-mille au nord-est quart d'est,

un demi-mille au sud-est quart d'est, —
trois quarts de mille au sud-est quart 1793.
de sud, trois quarts de mille au sud- juin.
est, un demi-mille à l'est quart de sud,
un demi-mille au sud-est quart d'est,
trois quarts de mille à l'est-nord-est,
un demi-mille au sud-sud-est, un mille
et demi à l'est, où nous découvrîmes
une montagne bleue et sans neige.
Nous fîmes ensuite un demi-mille au
nord-est quart d'est, un mille à l'est
quart de nord, un demi-mille au sud-
est, trois quarts de mille au nord-
ouest, un demi-mille au nord-est
quart d'est, un quart de mille au sud
quart d'ouest, un demi-mille au nord-
est quart d'est et au nord-nord-est, un
quart de mille au sud-sud-est, et un
demi-mille à l'est quart de nord.

Là nous sentîmes une odeur de
fumée ; et peu de tems après nous en-
tendîmes, dans les bois, des gens qui
semblaient être dans le trouble et dans
l'épouvante ; ce qui, comme nous l'ap-

— 1793. prîmes par la suite , était causé par
 juin. notre approche. Il faut avouer que
 cette rencontre inattendue nous occasionna aussi quelque inquiétude , parce que nous n'avions pas songé à préparer nos armes , et que nous ignorions le nombre des naturels.

Je considérai que si ces Indiens n'étaient qu'en très-petit nombre, nous les poursuivrions envain à travers les bois; et que s'ils étaient plusieurs ensemble , il y aurait de l'imprudence à courir après eux , du moins dans un moment d'alarme. En conséquence j'ordonnai à mes gens de porter le cap sur l'autre rive , pour voir si les naturels auraient le courage de nous attendre. A peine fûmes-nous au milieu de la rivière , qui n'avait pas là plus de cent pas de large , nous vîmes sur une hauteur , deux Indiens qui se présentaient à nous en brandissant leurs lances , déployant leurs arcs et leurs flèches , et joignant de grands cris à ces gestes menaçans.

Mon interprète se hâta de leur crier qu'ils n'avaient rien à craindre ; que nous étions des blancs qui ne cherchions à faire du mal à personne , et qu'au contraire nous désirions de pouvoir leur donner des marques de bienveillance et d'amitié. Mais au lieu de se fier à ce discours , ils répondirent que si nous approchions davantage avant qu'ils fussent certains que nos intentions étaient paisibles , ils nous perceraient de leurs flèches.

—
1793.
juin.

Certes , je ne m'attendais pas à autant d'assurance et de résolution de la part de ces Indiens. Je consentis à ce qu'ils désiraient ; et quand nous eûmes passé quelque tems à écouter leurs questions et à y répondre , ils consentirent à nous laisser débarquer , montrant pourtant encore beaucoup de défiance. Enfin , ils quittèrent leurs armes ; et quand je m'avançai et que je leur pris la main , l'un d'eux tira le couteau qu'il avait dans sa manche ,

— et me le présenta en tremblant, comme
 1793. une preuve de sa soumission à mes
 juin. volontés.

Dès le premier instant que nous avions entendu ces Indiens dans le bois, nous avions déployé notre pavillon ; et quand nous les eûmes joints, nous le leur montrâmes comme un signe d'amitié. Ils examinèrent et nous et tout ce que nous avions, avec une attention soupçonneuse. Ils avaient bien entendu parler des hommes blancs, mais c'était la première fois qu'ils voyaient un être humain d'une couleur différente de la leur.

Les naturels n'étaient en cet endroit que depuis quelques heures. Ils n'avaient pas encore construit leurs cabanes ; et à l'exception des deux hommes qui étaient avec nous , toute la troupe avait fui abandonnant le petit nombre d'objets qui lui appartenait. Nous donnâmes toutes les marques

de bienveillance possibles aux deux qui étaient restés. Je chargeai l'un d'aller rappeler ses amis, et je retins l'autre auprès de moi. Pendant ce tems-là on déchargea le canot, on transporta les effets dont nous avions besoin, sur la montagne, et on planta les tentes.

Je résolus de rester là jusqu'à ce que les naturels se fussent assez familiarisés avec nous, pour que je pusse obtenir d'eux les renseignemens que je les croyais en état de me donner. Auparavant, mon intention était de débarquer dans l'endroit où il me paraîtrait possible de trouver le portage, objet immédiat de nos recherches, et là d'entreprendre de différens côtes, des excursions de deux ou trois jours, pour tâcher de découvrir une autre rivière. Si ces tentatives ne réussissaient pas, je me proposais de continuer à remonter celle où nous naviguions aussi loin qu'on pouvait

1793.

juin.

1793. aller ; et si alors nous ne rencontrions
juin. pas des naturels pour nous enseigner la route que nous devions prendre , je voulais retourner à la fourche de la rivière et suivre l'autre bras , dans l'espoir d'être plus heureux.

Il était trois heures après-midi quand nous débarquâmes ; et à cinq heures , tous les naturels furent rassemblés auprès de nous. Il y avait trois hommes , trois femmes , et sept ou huit enfans. L'empressement et le désordre avec lesquels ils s'étaient enfuis , leur ayant fait laisser leurs guêtres et leurs souliers , ils avaient les pieds et les jambes tout en sang ; ce qui , joint à leurs cheveux épars , leur donnait un air très-triste. J'essayai de les consoler en leur faisant présent de quelques grains de collier et d'autres bagatelles qui semblaient leur plaire. Je leur donnai à manger du pémican , qui leur fit aussi plaisir , et qui , selon moi et mes compagnons , valait mieux que leur

poisson sec, seule espèce de provisions qu'ils eussent. — 1793.

Quand je pensai que ces Indiens juin.

étaient assez rassurés, je fis venir les trois hommes dans ma tente, pour qu'ils me donnassent les notions dont j'avais besoin sur le pays. Mais mon espoir fut bien trompé. Ils me dirent qu'ils ne connaissaient pas de rivière du côté de l'ouest, mais qu'il y en avait une des bords de laquelle ils venaient en ce moment, qui était à onze jours de marche par terre, et qu'ils désignaient comme un bras de celle où nous naviguions. Les ouvrages de fer qu'ils avaient, leur étaient fournis par des habitans des bords de cette rivière et d'un lac contigu, en échange de fourrures de castor, et de peaux d'élan préparées.

Ils racontèrent que les Indiens, avec qui ils traitaient, entreprenaient des voyages d'une lune pour aller trafiquer dans le pays d'autres peuples

— 1793. qui habitaient des maisons, et que ces
 juin. derniers allaient de même jusques sur
 le rivage de la mer, ou, pour me
 servir de leur expression, sur le bord
 du *lac puant*, où ils commerçaient
 avec des hommes comme nous, qui
 s'y rendaient dans des vaisseaux gros
 comme des îles. Suivant ce qu'ils
 avaient entendu dire, les habitans de
 l'ouest étaient très-nombreux. Quant
 à ceux qui vivaient sur les bords de
 l'autre rivière, ils n'étaient, dirent-
 ils, qu'au nombre d'environ quarante
 familles, et eux-mêmes ne comptaient
 guère qu'un quart de cette population.
 Enfin ils ajoutèrent que, pour éviter
 leurs ennemis, qui ne manquaient ja-
 mais de les attaquer quand ils en trou-
 vaient l'occasion, ils étaient forcés de
 se tenir presque toujours dans des re-
 traites escarpées, où ils périssaient
 quelquefois de froid et de faim.

Ces détails sur le pays m'étant donnés
 par des hommes que je devais croire

le bien connaître dans toutes ses parties , semblaient devoir déconcerter un projet qui occupait sans cesse mon cœur et mon esprit. Cependant il me vint dans l'idée que , soit par crainte , soit par d'autres motifs , les naturels hésitaient à m'apprendre ce qu'ils savaient. Alors je les assurai que s'ils me conduisaient sur les bords de la rivière que je cherchais , je viendrais à son embouchure avec de gros vaisseaux pareils à ceux dont leur avaient parlé leurs voisins , et que je leur apporterais des armes et des munitions , en échange des productions de leur pays ; de sorte qu'alors au lieu de languir dans un état d'abjection , de crainte et de misère , ils pourraient se défendre contre leurs ennemis.

1793.
juin.

Je leur dis de plus que si , à mon retour de la rivière , ils voulaient me suivre jusqu'au bas des montagnes , dans un pays abondant en animaux , je leur fournirais , ainsi qu'à leurs

— 1793. compagnons , toutes les choses dont
juin. ils pourraient avoir besoin , et je ferais
leur paix avec les Indiens - castors.

Mais toutes mes offres et mes promesses n'obtinrent rien d'eux. Ils persistèrent à soutenir qu'ils ignoraient s'il y avait une rivière telle que celle que je disais avoir son embouchure dans la mer.

Dans l'état de perplexité où me jetaient les réponses des Indiens , il se présenta à mon esprit divers projets qui , à peine formés , étaient reconnus impraticables , et par conséquent rejetés. Je songeai un moment à abandonner le canot avec tout ce qu'il contenait , pour voyager par terre , et suivre la chaîne des rapports commerciaux par lesquels ces sauvages recevaient des instrumens de fer. Mais je réfléchis soudain qu'il serait trop difficile de porter des provisions pour moi et pour mes gens , toutes les fois que nous aurions un long trajet à faire , ainsi que des présens pour nous con-

cilier la bienveillance des indigènes, et enfin de la poudre et du plomb pour la chasse et pour notre défense. 1793.
juin.

Un instant après, l'extrême désir de réussir dans mon entreprise m'inspira le dessein de rester avec les naturels, et de me rendre à la mer par le chemin qu'ils me désignaient; mais en supposant même que je n'eusse éprouvé aucun accident, ce voyage m'aurait coûté plus de tems que je n'en pouvais consacrer à l'exécution de mes projets. D'après ce que je venais d'entendre, remonter encore la rivière était une fatigante et vaine tentative; et l'idée de m'en retourner sans succès, après tant de peines et de dangers bravés, me paraissait si affreuse, que je ne pouvais me résoudre à l'envisager. En outre, j'aimais encore à penser que les Indiens n'avaient pas assez de confiance en moi, pour me dire avec franchise tout ce qu'ils savaient sur le pays. Je soupçonnais aussi un peu la fidé-

— lité de mon interprète qui, étant déjà
 1793. très-fatigué du voyage, pouvait fort
 juin. bien être porté à me cacher tout ce
 qui était propre à m'engager de le
 poursuivre.

Je continuai à avoir des attentions
 pour les naturels. Je leur fis part de
 mes provisions ; je distribuai quelques
 morceaux de sucre à leurs enfans , et
 je remis au lendemain à m'entretenir
 de nouveau avec eux. Leur ayant
 témoigné le désir de goûter de leur
 poisson , je les vis aussitôt m'apporter
 quelques truites sèches , bien arrân-
 gées , qui avaient été prises dans
 la rivière des bords de laquelle ils
 venaient. L'un d'entr'eux m'offrit
 aussi , à titre de présent , cinq peaux
 de castor.

lundi L'inquiétude ne me permit pas de
 10. dormir long-tems. Lorsque l'aube
 parut , j'avais déjà quitté mon lit , et
 j'attendais avec impatience l'instant
 d'avoir une seconde conversation avec

les Indiens. Cependant, le soleil était —
 levé quand ils sortirent de dessous les 1793.
 berceaux de feuillage où ils s'étaient juin.
 retirés avec leurs enfans; car, d'après
 les sollicitations de mes deux chas-
 seurs, ils leur avaient très-hospitaliè-
 rement cédé leur couche et celles qui
 la partageaient.

Je renouvelai mes questions à ces
 Indiens : leurs réponses furent les
 mêmes que la veille. Cependant, l'un
 d'entr'eux étant demeuré jusques vers
 les neuf heures auprès de mon feu à
 causer avec mes interprètes, j'entendis
 assez bien son langage pour com-
 prendre qu'il faisait mention de quel-
 que chose qui avait rapport à une
 grande rivière, et je vis qu'en même
 tems il montrait, d'un air emphati-
 que, le haut de celle qui était devant
 nous. Je demandai à mon interprète
 ce que signifiaient ces expressions,
 et il me répondit que l'Indien par-
 lait d'une grande rivière courant au

— midi (1), et dont une des sources se
 1793. trouvait près de celle de la rivière que
 juin. nous remontions. « Il ne faut , dit
 « encore le naturel , traverser que
 « trois petits lacs et autant de por-
 « tages pour atteindre une petite ri-
 « vière qui se jette dans la grande ;
 « mais la grande elle-même ne porte
 « pas ses eaux jusqu'à la mer. Là les
 « indigènes , continua-t-il , bâtissent
 « des maisons , habitent des îles , et
 « sont un peuple nombreux et guer-
 « rier. »

Je le priai de tracer avec un char-
 bon , sur un morceau d'écorce d'arbre ,
 la route qu'il fallait suivre pour se
 rendre à la source de l'autre rivière.
 Il le fit d'une manière satisfaisante.
 Quant à l'idée où il était que cette ri-
 vière ne portait pas ses eaux à la mer ,
 je l'attribuai hardiment à son igno-
 rance.

(1) Vers le soleil du milieu du jour.

Toutes mes espérances se réveillèrent , et ma vive impatience reparut avec elles. Pour mieux réussir , j'engageai , par des présens , l'un des naturels à me servir de guide jusques chez les premiers habitans , que nous devions espérer de rencontrer sur le bord des petits lacs situés sur notre route. En même tems , je résolus de partir le plus promptement possible ; et pendant que mes gens s'occupaient des préparatifs nécessaires, je me hâtai d'esquisser un tableau des naturels qui nous entouraient. — 1793. uin.

Ces Indiens sont de petite stature , n'ayant pas plus de cinq pieds six à sept pouces anglais (1). Ils ont la maigreur qu'on doit s'attendre à trouver chez des gens qui ont sans cesse des difficultés à surmonter pour se procurer leur nourriture. Leur visage est

(1) Environ cinq pieds un pouce français.

— 1793. rond. Ils ont les os des joues préémi-
 juin. nens, les yeux petits et noirs. Le car-
 tilage qui sépare leurs narines est
 percé ; mais ils n'y portent point d'or-
 nemens. Leurs cheveux noirs flottent
 épars et en désordre sur leurs épaules ,
 et sont irrégulièrement coupés sur le
 front , pour que la vue reste libre. Ces
 Indiens s'arrachent la barbe ; mais il
 leur en reste quelques poils dispersés.
 La couleur de leur teint est d'un
 jaune brun.

Ils sont vêtus de robes de peaux de
 castor, de blaireau(1) ou de rennes, pré-
 parées avec le poil , et de peaux d'élan
 sans le poil. Toutes leurs robes sont
 ornées d'une frange , et quelques-unes
 ont des glands qui pendent le long
 des coutures. Celles de blaireau sont
 décorées , du côté de la fourrure , avec

(1) Je ne suis pas sûr que l'auteur ait préci-
 sément voulu désigner un blaireau. Il se sert du
 mot *ground-hog* , qu'aucun des naturalistes que
 j'ai consultés , ne connoit. (*Note du traduct.*)

les queues de l'animal , parce qu'ils ne les séparent pas des peaux. Ces Indiens attachent leurs vêtemens sur les épaules , et ils mettent par-dessus leur robe une ceinture de cuir non-préparé et aussi dur que de la corne. Ils portent de longues guêtres qui , si elles étaient réunies par une ceinture , pourraient passer pour de grandes culottes. Ces guêtres , ainsi que les souliers , sont de peau d'élan ou de renne préparée. Les hommes ne cachent point les parties de la génération.

1793.
juin.

L'habillement des femmes diffère peu de celui des hommes. Mais elles portent toutes un tablier qui est attaché au-dessus des hanches et tombe jusqu'au genou. Elles sont en général plus robustes , et proportionnellement plus grandes que les hommes. Elles sont infiniment moins propres qu'eux. Elles se peignent une raie noire qui passe au-dessous des yeux , et va d'une oreille à l'autre. Cette raie est si sale

— 1793. que l'on croit d'abord que c'est une
 juin. suite de boutons desséchés. Leurs cheveux sont plus longs que ceux des hommes. Elles les séparent depuis le front jusques sur le sommet de la tête, et les font pendre en longues tresses sur le derrière de l'oreille. Elles ont pour ornemens quelques grains de verroterie blancs, qui leur viennent par la même voie que le fer, et qu'elles portent à leurs oreilles. Mais ces grains, qui ont depuis une ligne jusqu'à un pouce de longueur, ne sont pas de fabrique européenne. Leurs autres ornemens sont des braccélès de corne et d'os. Les hommes seuls portent des colliers de griffes d'ours *terrible* (1) et d'ours blancs.

Ces sauvages ont des arcs de bois de cèdre, de la longueur de six pieds, et dont l'un des bouts est armé d'une pointe de fer; ce qui fait que, dans

(1) Le grand ours.

l'occasion , ils s'en servent comme de lances. Leurs flèches , longues de deux pieds et demi , sont très-bien faites , barbelées , et ont une pointe de fer , de pierre ou d'os ; elles sont aussi ailées. Ils ont deux sortes de lances , toutes deux très-aiguës , à double tranchant , et d'un fer très-poli. Le fer de l'une a environ un pied de long et deux pouces de large ; et celui de l'autre n'a qu'un pouce de large sur huit de long. Le fût de la première est de huit pieds ; celui de l'autre de six. Ils ont d'autres lances dont le bout est d'os.

Les couteaux de ces Indiens sont faits d'un morceau de fer auquel ils donnent eux-mêmes la forme et mettent un manche. Leur hache ressemble un peu à une doloire , et ils s'en servent de la même manière que nous nous servons de cet outil. Certes , j'ai trouvé chez eux plus de fer que je n'aurais pu l'imaginer ; ce qui prouve

1793.
juin.

— 1793. qu'ils fréquentent beaucoup les na-
 juin. tions qui communiquent avec les ha-
 bitans des bords de la mer. Le nombre
 de leurs armes et de leurs instrumens
 de fer montre aussi que les moyens
 par lesquels ils se les procurent, datent
 de plus loin que je ne l'avais d'abord
 cru.

Les lacs de ces Indiens sont faits
 avec des courroies de cuir frais, de la
 grosseur d'un fil retors, dont plusieurs
 sont tressés ensemble. Quoique le lacs
 ne soit pas plus gros qu'une de ces
 lignes avec lesquelles on pêche la
 morue, il est assez fort pour retenir
 un élan. Il a une brasse et demie ou
 deux brasses de long.

Leurs lignes et leurs filets sont faits
 d'écorce de saule et d'ortie. Celles
 d'ortie sont plus fines et plus molles
 que si elles étaient faites avec du
 chanvre. Ils ont de petits hameçons
 d'os, enchâssés dans des morceaux de

bois fendus et bien liés avec du ouatape —
fin (1). 1793.

Ces sauvages ont des vases qui leur servent de marmite , et qui sont faits aussi avec du ouatape si bien tressé , qu'ils ne lâchent jamais l'eau. Ils y mettent l'eau en ébullition avec des cailloux rougis au feu. Leurs autres vases sont faits avec de l'écorce de spruce. Pour faire chauffer l'eau dans ces derniers , ils les placent sur le feu , mais à une telle hauteur , que la flamme ne peut pas y toucher ; ce qui rend l'opération fort longue et fort ennuyeuse.

Ils ont divers plats de bois et d'écorce d'arbre ; des cuillers de bois et de corne ; des seaux ; des sacs de cuir et de filet ; des paniers d'écorce , dont quelques-uns leur servent pour mettre leurs instrumens de pêche , et dont

(1) Voyez la description du ouatape , dans le premier volume de ces voyages , page 387.

— d'autres sont faits pour être portés sur
 1793. le dos.

juin. Ils frottent leurs vêtemens avec une terre brune, dont ils ont une grande quantité. C'est non-seulement un ornement, mais une utilité, parce que cette terre empêche que les peaux ne se roidissent après qu'elles ont été mouillées. Ils ont aussi beaucoup d'écorce de sapin-spruce, avec laquelle ils construisent leurs canots. Cette opération exige beaucoup d'intelligence et d'adresse. Voici comment ils la pratiquent.

Les morceaux d'écorce sont taillés sur l'arbre, de la longueur qu'on veut donner au canot, longueur qui est ordinairement de dix-huit pieds. Ensuite on les coud ensemble avec du ouatape. On attache de chaque côté du canot deux lattes qui forment le plat-bord ; à ces lattes sont ensuite attachées les barres, et elles servent, en outre, d'appui au reste de la membrure, qui

est proportionnée à la largeur de l'écorce. Pour donner plus de force aux membres , on place entr'eux de petites tringles. Le canot est gommé de manière que l'eau ne peut pas y pénétrer.

1793.

juin.

Ces canots peuvent porter jusqu'à cinq personnes. Il y a quelques années que les Indiens-castors en avaient de pareils ; mais à présent ils ne se servent presque plus que de canots d'écorce de bouleau , qui durent bien plus long-tems.

Les pagayes des sauvages , dont j'ai déjà tracé le tableau , sont de six pieds de long , et la lame a environ un pied et est taillée en cœur.

Avant mon départ , les Indiens m'apportèrent deux truites qu'ils venaient de pêcher , et qui pesaient près de six livres. Je les leur payai avec quelques grains de verroterie. Ils me donnèrent aussi un filet de fil d'ortie , une peau d'élan préparée , et une cuiller faite avec une corne blanche , sem-

— 1793. blable à celle des buffles de la rivière
 juin. des Mines de cuivre , mais qui , d'après
 ce qu'ils me dirent , venait d'un ani-
 mal différent du buffle.

Mes jeunes chasseurs emportèrent
 aussi de chez nos hôtes , deux pleins
 carquois d'excellentes flèches , un très-
 grand collier de griffes d'ours blancs ,
 des bracelets de corne , ainsi que quel-
 ques autres objets : aussi furent-ils
 généreux envers ceux qui les leur
 avaient donnés.

CHAPITRE VI.

*Route dans les montagnes rocheuses ,
jusqu'à la grande rivière de Co-
lombia.*

A DIX heures nous étions prêts à nous embarquer. Je pris congé des Indiens , en les invitant à attendre notre retour , qui aurait lieu dans deux lunes (1), et en leur disant que j'espérais les retrouver avec ceux de leurs amis qu'ils pourraient rencontrer. Je rendis les peaux de castor à celui qui m'en avait fait présent , et je le priai de les garder jusqu'à ce que je revinsse , parce qu'alors je les lui achèterais.

Notre guide paraissait beaucoup

1793.
juin.
lundi
10.

(1) Expression analogue à la manière de parler des Indiens.

— 1793. moins affecté de son départ que ses
 juin. compagnons. Ceux-ci témoignèrent la
 plus grande inquiétude pour sa sûreté.

Nous nous mîmes en route , et après avoir remonté un demi - mille vers l'est , nous vîmes à notre gauche un rivière affluente qui avait à-peu-près la moitié de la largeur de celle où nous naviguions. Nous fîmes encore trois-quarts de mille dans la même direction. Alors nous nous aperçûmes que nous avions oublié deux de nos fusils. Je fis partir sur-le-champ ceux à qui ils appartenaient , pour aller les chercher , et ils les rapportèrent au bout d'une heure.

Nous continuâmes à nous avancer , un demi-mille au nord-est quart d'est , trois-quarts de mille au nord-est quart de nord. Le courant se ralentissait. Nous remarquâmes à gauche un site verdoyant , où des bois coupés et des restes de cabanes annonçaient que les naturels avaient souvent séjourné.

Nous courûmes un mille à l'est, et nous découvrîmes dans le sud-est une chaîne de montagnes couvertes de neige. Dans un espace de trois ou quatre milles, la terre à notre droite était basse et marécageuse, ensuite elle s'élevait inégalement jusqu'aux montagnes.

—
1793.

juin.

Nous marchâmes encore un mille et demi à l'est-sud-est, un mille au sud-est quart d'est, trois-quarts de mille à l'est quart de sud, un mille au sud-est quart d'est, un demi-mille à l'est quart de sud, un mille au nord-est quart d'est, un demi-mille au sud-est, un mille et demi au nord-nord-est, en laissant à notre gauche une rivière qui avait environ un quart de la largeur de la nôtre, et la grossissait de ses eaux. Nous poursuivîmes notre route, un demi-mille à l'est quart de sud, et nous atteignîmes le pied de la montagne d'où sort la rivière tributaire dont je viens de parler. Là

— 1793. celle que nous refoulions faisait un
 juin. coude. Nous gouvernâmes trois-quarts
 de mille au sud-ouest quart d'ouest ,
 un quart de mille à l'est quart de sud ,
 un demi-mille au sud , un demi-mille
 au sud-est quart de sud , un quart de
 mille au sud-ouest , un quart de mille
 à l'est quart de sud , un quart de mille
 en tournant à l'ouest-nord-ouest , un
 demi-quart de mille au sud-ouest , un
 quart de mille à l'est-sud-est , un
 sixième de mille à l'est , un douzième
 de mille au sud-sud-ouest , un demi-
 quart de mille à l'est-sud-est , un tiers
 de mille au nord-est quart d'est , un
 douzième de mille à l'est quart de nord ,
 un tiers de mille au nord-est quart
 d'est , un seizième de mille à l'est ,
 un douzième de mille au sud-est , un
 douzième de mille au nord-est quart
 d'est , un demi-quart de mille à l'est ,
 et un demi-mille à l'est-sud-est. Nous
 abordâmes à sept heures du soir , et
 campâmes sur le rivage. Dans le trajet

que nous fîmes ce jour-là , la rivière
coule en très-grande partie , au pied
des montagnes que nous avions à
gauche.

1793.
juin.

Le matin le tems était beau et froid.
Mon interprète ayant exhorté le guide
à ne rien craindre de ma part , à m'être
fidèle , et sur-tout à ne pas profiter de
la nuit pour s'enfuir , ce sauvage lui
répondit : « Comment est-il possible
« que je quitte la demeure du grand-
« esprit ? Quand il me dira qu'il n'a
« plus besoin de moi , je retournerai
« auprès de mes enfans. » Cependant à
mesure que nous avançâmes il perdit,
et certes avec raison , l'idée exaltée
qu'il avait de moi.

mardi
II.

Dès les quatre heures du matin ,
nous nous rembarquâmes. Nous fîmes
un mille et demi à l'est quart de sud ,
un demi-mille à l'est quart d'est. Nous
vîmes là une rivière affluente , sortant
du pied d'une montagne , que , d'après
sa forme conique , l'un de mes jeunes

1793. chasseurs nomma la montagne de la
 juin. Loge du castor. Quand nous eûmes
 fait encore un demi-mille au sud-sud-
 est, nous découvrîmes à notre droite
 un autre bras affluent. Nous nous trou-
 vâmes vis-à-vis du commencement de la
 chaîne de montagnes que nous avions
 aperçue la veille. D'autres montagnes
 s'étendaient parallèlement à gauche
 de la rivière, qui en cet endroit n'a-
 vait que très-peu de courant, et pas
 plus de quinze pas de large.

Nous gouvernâmes un demi-quart
 de mille à l'est-nord-est, un demi-
 quart de mille au sud-est quart de
 sud, un sixième de mille à l'est-sud-
 est, un huitième de mille au sud-
 ouest, un huitième de mille à l'est-
 sud-est, un sixième de mille au sud-
 sud-est, un douzième de mille au
 nord-est quart d'est, un demi-mille à
 l'est-sud-est, un tiers de mille au sud-
 ouest quart d'ouest, un huitième de
 mille au sud-sud-est, un quart de

mille au sud-sud-ouest, un sixième
de mille au nord-est, un quart de
mille au sud quart d'ouest, trois-
quarts de mille à l'est, et un quart de
mille au nord-est.

1793.
juin.

Les montagnes que nous avions à gauche, nous parurent dans toute la chaîne être également rondes, et boisées presque jusqu'à leurs sommets. Ces sommets étaient couronnés de neige, au milieu de laquelle on distinguait quelques arbres flétris.

Nous continuâmes à faire route, parallèlement aux collines que nous avions à droite, et nous gouvernâmes cinq mille à l'est, un douzième de mille au nord, un huitième de mille au nord-est quart de nord, un seizième de mille au sud quart d'est, un quart de mille au nord-est quart de nord, en laissant encore à droite l'embouchure d'une rivière; un sixième de mille au nord-est quart d'est, deux milles et demi à l'est, un douzième

— de mille au sud, un demi-mille au
 1793. nord-est, un tiers de mille au sud-
 juin. est, un mille un quart à l'est, un
 seizième de mille au sud-sud-ouest,
 un demi-mille au nord-est quart d'est,
 un mille trois-quarts à l'est, un demi-
 mille au sud et au sud-ouest quart
 d'ouest, un demi-mille au nord-est,
 un tiers de mille au sud, un sixième
 de mille au nord-est quart de nord,
 un quart de mille à l'est quart de sud,
 un huitième de mille au sud, trois-
 quarts de mille au sud-est.

Le canot prenait tant d'eau qu'il fut nécessaire d'aborder pour le goudronner, ce qui retarda notre marche d'une heure un quart.

Nous fîmes ensuite un quart de mille au nord-est, un quart de mille à l'est-nord-est, un seizième de mille au sud-est quart de sud, un-douzième de mille à l'est quart de sud, un sixième de mille au nord-est, un sixième de mille à l'est-sud-est, un

demi-mille au sud-ouest , un quart de mille au nord-est , un demi - mille à l'est quart de sud , un douzième de mille au sud-sud-est , un demi-mille à l'est , un quart de mille au nord-est quart de nord , un quart de mille au sud-sud-est , un douzième de mille au nord-est quart de nord , en dépassant une petite rivière qui coulait à notre gauche , un douzième de mille au sud-est quart d'est , un quart de mille au sud quart d'est , un huitième de mille au sud - est , un douzième de mille à l'est , un quart de mille au nord - est quart de nord , un demi-mille au sud , un huitième de mille au sud - est quart de sud , un quart de mille au nord-est , un tiers de mille au sud - est quart d'est et au sud - est quart de sud , un tiers de mille à l'est-sud - est et au nord-nord-est , et un huitième de mille au sud quart d'ouest , à l'est , et à l'est-nord-est.

 1793.

juin.

Là , nous quittâmes le principal bras

— de la rivière qui , selon notre guide ,
 1793. ne remonte qu'à peu de distance , et
 juin. provient des neiges qui couvrent les
 montagnes. Dans la même direction
 est une vallée qui paraît très-profonde,
 et où la neige entassée s'élève pres-
 qu'à la hauteur des montagnes. Ce
 réservoir semble suffisant pour entre-
 tenir une rivière , lorsque la tempéra-
 ture est à un degré de chaleur modérée.

Le bras affluent que nous abandon-
 nâmes , avait tout au plus dix pas de
 largeur , et celui où nous entrâmes
 était encore moins considérable. Ici
 le courant ne se faisait presque pas
 sentir ; et les sinuosités étaient si mul-
 tipliées , que nous avions quelquefois
 de la peine à faire avancer le canot.
 Il y a en droite ligne , de l'embouchure
 de ce bras jusqu'à un petit lac situé
 à l'est , environ un mille.

L'entrée du lac était presque entière-
 ment fermée par du bois flottant , ce qui
 me parut d'abord fort extraordinaire ;

mais je vis ensuite que ce bois venait des montagnes. L'eau était si haute, ^{1793.} que tous les environs étaient inondés. ^{juin} Notre canot passa à la hauteur des branches des arbres.

Les principaux arbres qui croissent sur ces bords, sont le sapin-spruce et le bouleau blanc; mais ce dernier y est beaucoup moins commun. Ils forment des bosquets dont les intervalles sont remplis par l'aune et le saule.

Après avoir fait un mille dans le lac, nous abordâmes pour passer la nuit, près d'un ancien établissement indien. Nous espérions d'y trouver des naturels; mais nous fûmes trompés dans notre attente. L'après-midi nous vîmes plusieurs castors sur lesquels nous ne tirâmes pas, de peur que le bruit de nos fusils ne répandît l'alarme chez les Indiens. La même raison nous empêcha de troubler les cygnes, les oies, les canards, qui étaient en très-grand nombre sur le lac.

— Nous remarquâmes les traces de
 793. quelques élans qui avaient traversé la
 juin. rivière. Nous trouvâmes beaucoup de
 panais sauvages, dont j'ai déjà parlé
 comme d'un végétal que nous avons
 mangé avec plaisir. Nous vîmes des
 oiseaux jaunes, des geais blancs, et de
 superbes colibris. Ce n'est que dans ce
 canton du nord-ouest de l'Amérique,
 que ces deux dernières espèces d'oi-
 seaux ont frappé mes regards.

merc. Nous eûmes le même tems que la
 2. veille, et nous partîmes à trois heures
 du matin. En levant un filet que nous
 avions posé dans le lac, nous y trou-
 vâmes une truite, un ticamang, une
 carpe et trois autres poissons (1).

Le lac s'étend à l'est quart de sud,
 d'environ deux milles, et sa largeur
 est de trois à cinq cents pas. Il est à
 54 deg. 24 min. de latitude nord, et à
 121 deg. de longitude à l'ouest du mé-

(1) Jub.

ridien de Greenwich. Je le considère —
 comme la source la plus haute et la 1793.
 plus méridionale de l'Oungigah (1), juin.
 qui, dans son cours sinueux, après
 avoir arrosé une vaste étendue de pays,
 et reçu les eaux tributaires de plusieurs
 grandes rivières, traverse le lac de
 l'Esclave, et va se jeter dans l'Océan
 septentrional (2).

Nous abordâmes à l'extrémité du
 lac, et nous suivîmes un sentier de
 huit cent dix-sept pas de long, qui
 passait sur une chaîne de collines peu
 élevées, et nous conduisit au bord
 d'un autre petit lac. Il n'y a là qu'un
 quart de mille de distance entre les
 deux montagnes, et l'on y voit de
 chaque côté des rochers escarpés et
 des précipices affreux. On trouve le

(1) La rivière de la Paix.

(2) A 70° de latitude nord, et à environ 135°
 de longitude occidentale.

— long du chemin quelques grands spruces et quelques liards (1); et sur le bord de l'eau, on voit des saules et beaucoup d'herbe et de halliers.

Les naturels avaient laissé là de vieux canots, et des paniers qui étaient pendus à des arbres et contenaient diverses choses. J'y pris un filet, des hameçons, une corne de chèvre, et un piège fait en bois pour prendre des blaireaux; et je mis à la place un couteau, quelques briquets, des alènes et des grains de verroterie.

On voit à droite deux ruisseaux qui tombent du haut des rochers, et vont se perdre dans le premier lac que nous traversâmes. Mais deux autres ruisseaux qui prennent leur source de l'autre côté, portent leurs eaux dans le second lac. C'est là le point le plus haut de ces montagnes, et il en divise les eaux; de sorte qu'en entrant dans le second lac,

(1) Espèce de peuplier noir.

nous commençâmes à suivre le courant. Ce lac s'étend dans la même direction que le premier ; mais il est plus étroit et n'a pas plus d'un mille de long. — 1793. juin.

Nous fûmes obligés d'écarter le bois sec qui flottait sur le lac , pour pouvoir y naviguer et nous rendre jusqu'au second portage , où l'on trouve un chemin battu de cent soixante-quinze pas de long. Le lac donne naissance à une petite rivière où , sans de gros arbres renversés qui barraient son lit , nous aurions fait passer notre canot avec toute sa cargaison. Deux hommes , avec des haches , auraient pu , en quelques heures , débarrasser son cours.

Nous vîmes sur le bord de l'eau beaucoup d'écume épaisse , jaune , d'un goût et d'une odeur aigres.

Nous nous embarquâmes sur le troisième lac , qui a la même direction et à-peu-près la même étendue que le second. Puis nous entrâmes dans une

— petite rivière tellement encombrée par
 1793. le bois qui y était tombé , qu'il nous
 juin. fallut un certain tems pour nous y ouvrir un passage. A l'entrée de cette rivière , il n'y avait pas plus d'eau qu'il n'en fallait pour porter le canot ; mais nous la vîmes bientôt grossir par les nombreuses ravines qui tombaient des montagnes escarpées , et qui sans doute étaient formées par la fonte des neiges. L'eau de ces ravines était aussi froide que de la glace.

Notre navigation fut souvent interrompue par des bancs de gravier et par des arbres renversés. Nous faisons passer le canot , par force , sur les uns , et nous tranchions les autres à coups de hache , ce qui nous coûta beaucoup de peine et de tems. En quelques endroits le courant était très-rapide , et le lit de la petite rivière très-tortueux. A quatre heures après-midi , nous débarquâmes ; et en une heure de tems , nous gagnâmes par terre , un petit lac

rond, d'environ un tiers de mille de —
diamètre. J'estime que, du dernier lac 1793.
que nous avons traversé jusqu'à celui-join.
ci, il y a six milles en ligne directe (1);
mais nous fîmes le double du chemin,
à cause des sinuosités de la rivière.

Nous entrâmes dans une autre rivière qui devint bientôt très-rapide, et courait sur un lit de cailloux plats. A six heures et demie notre marche fut arrêtée par deux grands arbres tombés en travers dans le lit de la rivière, et contre lesquels, malgré nos efforts, le canot faillit à être emporté. Nous descendîmes sur le rivage, et nous plantâmes nos tentes.

Le tems était nébuleux et gris; et comme nous fûmes obligés, en route, de nous mettre souvent dans l'eau, qui était extrêmement froide, nous étions le soir presque engourdis. Quelques-uns de nos gens, qui avaient

(1) Droit à l'est quart de sud.

— fait une partie de la route à pied pour
 1793. alléger le canot, eurent beaucoup de
 juin. peine à nous joindre, parce que le pays
 qu'ils traversèrent était inégal, et le
 sol raboteux.

A peine eûmes-nous débarqué, que
 j'envoyai deux de mes gens le long de
 la rivière pour examiner comment
 elle était, et me donner une idée des
 obstacles que nous aurions à vaincre
 le lendemain. A leur retour ils me
 firent un tableau effrayant des courans
 rapides, des grosses pierres et des ar-
 bres renversés qu'ils avaient vus.

Là notre guide laissa paraître quel-
 ques signes de tristesse. Il avait été
 très-effrayé en descendant les passes
 où la rivière était très-rapide, et il
 témoigna le désir de s'en retourner. Il
 nous fit voir une montagne qui n'était
 qu'à peu de distance, et qu'il nous
 dit être de l'autre côté d'une rivière
 dans laquelle celle où nous naviguions
 versait ses eaux,

Mes gens se mirent de bonne heure —
à ouvrir un chemin, pour transporter 1793.
nos effets et notre canot au-dessous de juin.
la cascade ; et à sept heures ils eurent jeudi
achevé. Le charroi ne nous tint pas 13.
beaucoup de tems ; et le canot étant
rechargé, nous suivîmes le courant,
qui étoit extrêmement rapide. Pour
alléger le canot, je voulais aller à pied
avec quelques-uns de mes gens : mais
ceux qui étoient embarqués , me
prièrent vivement de ne pas les quit-
ter, déclarant que s'ils périssaient, il
fallait que je périsse avec eux. Je
n'imaginai pas alors combien leur
crainte étoit fondée , et combien nous
étions près du naufrage.

Nous poussâmes au large ; et nous
n'avions encore fait que très-peu de
chemin lorsque nous touchâmes. Le
courant avait tant d'impétuosité que ,
malgré tous nos efforts, il emporta le
canot en travers , et l'endommagea
près de la barre du devant. A l'instant

— je sautai dans l'eau , et mes gens sui-
 1793. virent mon exemple ; mais avant que
 juin. nous pussions arrêter le canot ou le
 redresser , nous fûmes entraînés dans
 un endroit où la rivière était pro-
 fonde ; de sorte qu'il fallut nous rem-
 barquer avec la plus grande préci-
 pitation. L'un de mes gens qui n'eut
 pas assez d'agilité pour sauter dans le
 canot , gagna le rivage avec beaucoup
 de peine. Cependant nous ne faisons
 que de rentrer dans le canot , lorsqu'il
 heurta contre un roc qui brisa la
 poupe , de manière qu'elle ne tenait
 plus que par le plat-bord , et que le
 patron ne put pas y rester. Celui qui
 était à la proue saisit les branches d'un
 petit arbre , dans l'espoir de retourner
 le canot ; mais ces branches étaient si
 élastiques , qu'en se relevant elles jet-
 tèrent l'homme sur le rivage avec tant
 de force , que nous crûmes qu'il était
 écrasé. Mais nous n'avions pas le tems
 de lui faire des questions ; car en peu

de momens nous fûmes emportés sur les rochers d'une cascade , qui firent plusieurs trous au canot , et détachèrent toutes les barres , à l'exception d'une seule.

 1793.

juin.

Cependant , sans cet accident , le canot aurait infailliblement chaviré ; il ne fit que s'affaisser , et nous sautâmes , pour la seconde fois , dans l'eau. Le patron qui n'était pas encore revenu de sa frayeur , cria à ses compagnons de songer à se sauver. Mais ma voix les arrêta tous , et ils tinrent ferme le canot brisé. C'est , sans doute , à ce courage que nous dûmes notre salut. Sans lui nous aurions été emportés par le courant et écrasés contre les rochers , ou précipités au milieu des cascades. Nous fûmes alors forcés de faire plusieurs centaines de pas , et à chaque pas nous nous vîmes à l'instant de périr. Enfin , nous eûmes le bonheur d'attraper les hauts fonds , et un petit remous , où nous nous arrê-

— tâmes ; ce que nous dûmes plutôt au
 1793. poids du canot qui touchait sur des
 juin. pierres , qu'à nous-mêmes , car nos
 forces étaient épuisées. Nos efforts
 n'avaient pas été longs , mais bien
 portés à l'extrême , car notre vie en
 dépendait. Cette scène terrible ne
 dura que quelques minutes. Dès que
 nous fûmes sur les hauts fonds , nous
 appelâmes nos compagnons qui étaient
 sur le rivage , et ils se hâtèrent de courir
 à notre secours. Celui qui avait été
 renversé par les branches d'arbre , fut
 le premier. Il fut assez heureux pour
 n'être pas blessé dans cette singulière
 chute ; et au moment où nous com-
 mencions à tirer nos effets de l'eau ,
 il vint nous prêter la main.

Lorsque les Indiens virent notre
 déplorable situation , au lieu de cher-
 cher à nous aider , ils s'assirent et
 donnèrent un libre cours à leurs
 larmes.

J'étais en-dehors du canot , et j'y

restai jusqu'à ce que tout fut à terre. —
 Je souffris beaucoup, parce que l'eau 1793.
 était excessivement froide, et à la fin juin.
 j'étais si engourdi, que j'avais la plus
 grande peine à me tenir debout.

La perte que nous fîmes en cette occasion, était d'une grande importance pour nous, car elle consistait en toutes nos balles de fusil, et une partie de nos hardes; mais nous ne songeâmes pas à les regretter, préoccupés comme nous l'étions, de la manière miraculeuse dont nous venions de nous sauver. Notre premier soin fut de demander si l'on savait ce qu'était devenu l'homme qui n'avait pas pu sauter dans le canot, et que nous avions laissé au milieu de la rivière. Mais peu-après il vint lui-même dissiper les craintes dont il était l'objet. Aucun de nous ne se trouva dangereusement blessé, et j'étais certainement celui qui avait le plus souffert.

— Nous étendîmes tous nos effets sur
1793. le rivage , pour les faire sécher. Heu-
juin. reusement que l'eau n'avait pas pé-
nétré la poudre , et qu'aucun de mes
instrumens n'était perdu. Quand mes
gens furent revenus de la frayeur que
leur avait causé le naufrage , la plu-
part d'entr'eux , si ce n'est pas tous ,
n'en furent nullement fâchés , parce
qu'ils crurent que cela m'engagerait
à mettre un terme à mon voyage. Ils
y comptaient même d'autant plus , que
nous n'avions plus de canot , et que
toutes nos balles étaient au fond de
la rivière. Il leur semblait physique-
ment impossible que j'osasse pour-
suivre ma route. J'écoutai leurs pre-
mières réflexions , sans leur répondre.
J'attendis que leur terreur panique
eût été dissipée par un bon feu , un
bon repas et quelques excellens coups
de rum.

Alors je m'adressai à eux , en les
exhortant à être reconnaissans envers

la providence , qui venait de leur con-
 server la vie. Je leur observai qu'il 1793.
 n'était pas impossible de naviguer sur juin.
 la rivière où nous avions perdu notre
 canot ; que ce naufrage ne provenait
 que de ce que nous ne la connaissions
 pas encore , et que l'épreuve que nous
 venions de faire nous mettait à même
 de continuer notre voyage avec bien
 plus de sécurité. Je leur rappelai que
 je n'avais pas cherché à les tromper , et
 qu'avant de les engager à m'accom-
 pagner , je leur avais fait connaître les
 fatigues et les dangers que j'allais
 braver. Je leur représentai l'honneur
 qu'il y avait pour eux à surmonter
 ces obstacles , et la honte dont ils
 se couvriraient s'ils s'en retournaient
 sans avoir atteint le but qu'ils s'é-
 taient proposé. Je n'oubliai pas , en
 même tems , de leur parler de la cons-
 tance et de l'intrépide courage dont
 se vantent les hommes du nord , et
 je leur dis que je comptais qu'en ce

— moment ils ne dérogeraient point à ces vertus.

1793.
juin.

Je les tranquillisai sur la perte des balles, en leur disant que nous pouvions aisément en faire d'autres avec le plomb qui nous restait. En avouant qu'il était difficile de bien réparer le canot, je dis que je comptais assez sur notre adresse et sur nos efforts pour croire que nous le mettrions en assez bon état pour nous porter jusques dans l'endroit où nous pourrions trouver de l'écorce et en construire un autre. Enfin, mon discours produisit l'effet que je désirais, et mes gens déclarèrent unanimement qu'ils iraient par-tout où je leur montrerais le chemin.

Chacun fit part de ses idées sur le parti que nous avions à prendre, dans la conjoncture où nous nous trouvions. Le vœu général était d'abandonner le canot, et de charrier tous les effets sur le bord d'une rivière, que notre

guide assurait n'être qu'à peu de distance, et dans le voisinage des bois, 1793. où il pensait que nous trouverions juin. beaucoup d'écorce. Ce projet n'offrait pas la certitude du succès dont j'avais besoin. D'ailleurs, je soupçonnais les intentions de mon guide, et par conséquent je ne pouvais pas me fier à ce qu'il disait. Il n'était encore que neuf heures du matin, lorsque j'envoyai deux de mes gens chercher de l'écorce de bouleau, et je les fis accompagner par l'un des chasseurs, car je ne voulais pas perdre le guide de vue. Je leur recommandai en même tems de tâcher de se rendre, dans la journée, jusqu'à la grande rivière, où celle dont nous suivions le cours verse ses eaux dans la direction que m'avait dit le guide. Je joignis ensuite mes autres compagnons pour travailler à réparer le mieux que nous pourrions les débris du canot; et je mis le premier la main à l'œuvre.

— 1793. A midi , je pris hauteur, et je dé-
 juin. terminai la latitude à 54 deg. 23 min.
 nord. A quatre heures après-midi , je
 comparai l'heure qu'indiquait ma
 montre marine avec celle que don-
 nait le soleil , dans l'espoir que la nuit
 je pourrais observer Jupiter et ses
 satellites ; mais la proximité des mon-
 tagnes ne me laissait pas un horizon
 assez étendu. Il résulta de mon calcul ,
 que la montre était d'une heure 38
 minutes 28 sec. en arrière du tems
 vrai.

Il était déjà tard , et les gens que
 j'avais envoyés chercher de l'écorce
 d'arbre , n'étaient pas encore de re-
 tour. Cependant à dix heures, j'enten-
 dis l'un d'eux pousser un cri. Je
 m'empressai de répondre à ce signal.
 Un instant après , le jeune Indien
 arriva avec un rouleau d'écorce mé-
 diocre. Il était accablé de fatigue , il
 avait grand faim , et ses vêtemens
 étaient en pièces. Après avoir marché

toute la journée avec les deux Cana-
diens dans un pays affreux , sans 1793.
trouver de bonne écorce , et sans dé- juin.
couvrir la grande rivière , il s'était
séparé d'eux au coucher du soleil.
Ce qu'il me dit de la rivière près de
laquelle nous étions , était excessive-
ment décourageant : il n'y avait vu
qu'une suite de cascades et d'écueils,
parmi lesquels étaient quelques arbres
renversés.

Notre guide devint si triste et si
inquiet, que nous ne pouvions plus
en tirer de renseignemens exacts sur
le pays qui était devant nous. Tout
ce que nous en apprîmes , c'est que
la rivière qui recevait les eaux de celle
où nous naviguions , n'était qu'un
bras affluent d'une grande rivière ,
dont la principale fourche se trou-
vait un peu au-dessous de l'autre. Il
disait encore qu'il ne connaissait
point de lac , ou de grande étendue
d'eau stagnante , dans le voisinage de

— ces rivières. A ces détails sur le pays,
 1793. ce sauvage ajoutait des descriptions
 juin. des habitans , non moins fantasques ,
 non moins extravagantes que celles
 que j'ai rapportées dans mon premier
 voyage.

Nous échappâmes encore ce jour-là
 à un nouveau danger , aussi terrible
 que le premier ; et certes cela doit
 être ajouté aux nombreux exemples
 de bonheur que j'éprouvai dans cette
 périlleuse expédition. Nous avions
 quatre-vingts livres pesant de poudre,
 que nous étendîmes à l'air pour la
 bien faire sécher ; et un de nos gens
 alla se promener tranquillement et né-
 gligemment, avec sa pipe à la bouche,
 au milieu de cette poudre , sans qu'il
 résultat le moindre mal d'un acte de
 négligence aussi coupable. Je n'ai
 pas besoin de dire que la plus légère
 parcelle de feu tombée de la pipe,
 mettait un terme à toutes mes anxiétés
 et à mon ambition.

Je remarquai sur les bords de la rivière plusieurs espèces d'arbres et de plantes, que je n'avais point encore vues au-delà de 52 deg. de latitude. Je citerai entr'autres le cèdre, l'érable et l'arbre à ciguë.

1793.
juin.

La rivière montait considérablement, et courait avec la rapidité de la flèche décochée d'un arc bien tendu.

Le ciel était sans nuages, et le tems calme et chaud. Nous recommençâmes de bonne heure à travailler au radoub du canot. A sept heures et demie nos deux compagnons arrivèrent. Depuis vingt-quatre heures ils n'avaient pris ni alimens ni repos. En outre, ils souffraient du froid; et en traversant les bois ils avaient déchiré non-seulement tous leurs habits, mais leur peau. Leurs récits étaient en grande partie conformes à ceux de mon chasseur. Mais de plus ils disaient avoir vu la rivière dont avait parlé le guide; et ils pensaient que, d'après le grand nombre

vend.
14.

— 1793.
juin. d'écueils de celle sur les bords de laquelle nous étions, il faudrait charrier nos effets jusqu'à l'autre, à travers un pays horrible, où il serait très-pénible et très-difficile d'ouvrir un chemin.

Quelque décourageans que fussent ces rapports, ils n'interrompirent pas un instant notre travail. Aussi dans le cours de la journée, le canot fut entièrement réparé. L'écorce apportée par l'Indien, quelques morceaux de toile cirée et beaucoup de gomme nous servirent à mettre notre embarcation délabrée en état de suffire au besoin que nous en avions pour le moment.

Le guide que j'ai dit avoir déjà témoigné beaucoup de regret d'être avec nous, prit tout-à-coup un air très-content; ce que j'attribuai à la vue que nous eûmes d'une colonne de fumée qui s'élevait dans le bas de la rivière. Il espérait que nous rencontrerions quelques autres indigènes, comme cette fumée semblait nous

l'annoncer, et qu'alors il serait débar- —
 rassé d'un emploi qu'il trouvait non 1793.
 moins dangereux qu'ennuyant. juin.

A midi je pris hauteur, et je déter-
 minai la latitude à 54 deg. 23 min.
 43 sec. nord. Ma montre marine était
 en retard de 1 h. 38 m. 44 sec. du
 tems vrai.

Le tems était non moins beau que samedi
 la veille. D'après les ordres que j'avais 15.
 donnés, mes gens commencèrent de
 très-bonne heure à ouvrir un chemin
 pour charrier une partie de nos effets,
 car le canot n'avait plus assez de soli-
 dité pour que j'osasse y embarquer le
 tout, dans un endroit où la rivière
 était remplie d'écueils et de cascades.
 Quatre hommes furent chargés de le
 conduire allégé de douze ballots (1).
 Ils franchirent des passes très-dan-
 gereuses et rencontrèrent beaucoup
 d'embarras, occasionnés par des en-

(1) De 90 livres chacun.

— 1793. combremens de bois flottant et des
 juin. arbres renversés ; de sorte qu'après
 quatorze heures de pénible travail, ils
 n'avaient pas fait plus de trois mille. Ils
 gouvernèrent au sud-est quart d'est.

On n'éprouva point d'accident dans
 ce trajet ; aussi mes gens se sentirent
 animés d'une nouvelle ardeur pour la
 continuation du voyage. Cependant,
 le matin au moment de partir , Beau-
 champ , l'un des quatre conducteurs
 du canot , refusa de s'embarquer.
 Comme c'était le premier exemple
 d'une désobéissance absolue dans le
 cours de l'expédition , je n'aurais pas
 manqué d'employer quelques moyens
 sévères pour empêcher qu'il se renou-
 velât , si je n'avais considéré que Beau-
 champ passait parmi ses compagnons ,
 pour un esprit simple , et que nos der-
 niers périls l'avaient épouvanté au
 point de lui ôter son peu de bon sens.
 Ainsi je me contentai de dire qu'il
 était en effet indigne de nous accom-

pagner , et que sa pusillanimité devait le rendre un objet de ridicule et de mépris. C'était pourtant un homme actif , laborieux et très-utile.

1793.

juin.

Le soir nous nous rassemblâmes autour d'un grand feu ; et toute la troupe, réjouie par la liqueur favorite que je ne manquais pas de faire boire dans ces sortes d'occasions , oublia ses fatigues et ses appréhensions. Elle anticipa même sur le plaisir qu'elle aurait à se voir débarrassée des obstacles qui l'attendaient encore , et à pouvoir voguer avec un large courant , toujours égal et sans écueil , tel que celui de la grande rivière dont nous parlait notre guide , et où nous devions bientôt entrer.

Le beau tems continua. Nous nous mêmes à l'ouvrage comme la veille. Quelques-uns travaillaient au chemin ; d'autres charriaient les effets ; le reste conduisait le canot. J'étais du nombre des premiers , et je m'aperçus bientôt

dim.

16.

— 1793. que nous avions campé environ un
juin. demi-mille au-dessus de quelques cascades, où nous ne devions pas risquer de faire passer le canot, tout allégé qu'il était. Cela fut cause qu'il fallut élargir le chemin, travail très-long et très-pénible. En descendant une passe où l'eau était très-rapide, au-dessus des cascades, le canot toucha sur une roche et fut percé; ce qui occasionna beaucoup de retard, parce qu'on n'avait pas toutes les choses nécessaires pour le réparer. Dès que je fus informé de cet accident, je me rendis où était le canot; mais avant de partir j'ordonnai à M. Mackay et aux deux Indiens, de suspendre le travail du chemin, et de pénétrer jusqu'à la grande rivière, en suivant la direction indiquée par le guide, et ne faisant point attention au cours de la rivière sur les bords de laquelle nous étions.

Quand mes gens eurent achevé de réparer le canot le mieux qu'ils purent,

nous le conduisîmes jusqu'auprès des — cascades. Là il fut déchargé , mis à 1793. terre , et charrié à une distance consi- juin. dérable , à travers un terrain enfoncé et marécageux. Je chargeai de ce travail , quatre hommes qui l'exécutèrent au péril de leur vie. Le canot était devenu si pesant , à cause de la quantité d'écorce et de gomme employée à le radouber , que ces hommes ne pouvaient pas le porter plus de cent pas sans être relayés. D'ailleurs , comme ils passaient dans un endroit où l'on enfonçait profondément dans la bourbe, et où il y avait beaucoup de racines et de troncs d'arbres couchés , ils étaient à tout moment en danger de tomber ; et sous un si pesant fardeau , le moindre faux pas leur aurait été très-funeste. Les autres deux Canadiens et moi , nous les suivions aussi vite que nous pouvions , avec la cargaison. Nous marchâmes ainsi jusqu'à sept heures du soir , pour nous rendre au bout du

— chemin qui avait été fait le matin.
 1793. Alors nous fûmes rejoints par
 juin. M. Mackay et mes deux chasseurs. Ils
 étaient allés jusqu'à la rivière qu'ils
 me dirent être considérable ; et pour
 s'y rendre , ils avaient traversé un pays
 marécageux et couvert d'une forêt
 presque impraticable. En même tems ils
 avaient observé que le bas de la ri-
 vière dont nous suivions le cours ,
 était si rempli de bois flottant , qu'il
 serait inutile d'en tenter le passage.
 En passant sur ce bois , notre chien
 qui les suivait était tombé dans la ri-
 vière ; et le courant l'ayant entraîné ,
 ils avaient eu beaucoup de peine à le
 sauver. Ils rapportèrent deux oies
 qu'ils avaient tuées dans la route.

Ce qui ajouta beaucoup à nos désa-
 grémens , c'est que nous fûmes toute
 la journée tourmentés par les marin-
 gouins et les mouches à sable.

Nous ne fîmes ce jour-là que deux
 milles. Le canot gouverna au sud-est.

La fatigue avait été si grande , que
 mes gens recommencèrent à se décou-
 rager et à voir avec peine que je vou-
 lais aller plus loin. Je sus qu'ils mur-
 muraient ; mais je feignis de n'y pas
 prendre garde. Quand nous fûmes ras-
 semblés , je leur versai à chacun un
 coup de rum , et peu après ils allèrent
 chercher le repos dont ils avaient tant
 besoin.

1793.

juin.

Nous distinguâmes à une distance
 très-considérable , l'extrémité des deux
 chaînes de montagnes entre lesquelles
 nous étions , et qui , selon mes con-
 jectures , marquaient le cours de la
 grande rivière. Il y avait sur les mon-
 tagnes de l'est plusieurs feux dont
 nous aperçûmes la fumée. Il fit très-
 chaud toute la journée.

Depuis que nous avions notre nou-
 veau guide , je ne me couchais jamais
 qu'à minuit. Dans la nuit du diman-
 che au lundi , j'éveillai M. Mackay à
 l'heure accoutumée , pour qu'il gardât

lundi

17.

— le guide à son tour , et ensuite j'allai
 1793. me coucher. A trois heures on vint
 juin. m'avertir que le guide avait déserté .
 Cela fut cause que je me fâchai un peu
 contre M. Mackay. Lui et le Cancre ,
 suivis de notre chien , se mirent à la
 poursuite du guide ; mais ils ne purent
 pas le joindre. Quoique j'eusse fait
 tout ce qu'il m'était possible pour en-
 gager ce sauvage à rester avec moi , il
 y avait long-tems qu'il méditait son
 évasion.

Ce malheur ne changea rien ni à
 nos projets, ni à nos efforts. Nous nous
 mîmes tous de bonne heure à prati-
 quer un chemin de trois quarts de
 mille de long, pour transporter le ca-
 not et sa cargaison dans l'endroit où
 la rivière était navigable. Nous le
 mîmes à l'eau ; mais bientôt sa marche
 fut arrêtée par le bois flottant, et nous
 fûmes obligés de le charrier de nou-
 veau. En un mot, nous voyageâmes
 alternativement par terre et par eau,

jusqu'à midi. Alors nous trouvâmes —
 que la rivière se partageait en plusieurs 1793.
 bras qui s'étendaient dans diverses juin.
 directions , et qui étaient si petits ,
 qu'on ne pouvait y naviguer. Le seul
 moyen qui nous resta pour continuer
 notre route , ce fut d'ouvrir un che-
 min à travers une langue de terre. Je
 chargeai deux de mes gens d'aller exa-
 miner l'espace que nous aurions à tra-
 verser ; et pendant ce tems-là , nous
 déchargeâmes le canot et nous le ha-
 lâmes sur le rivage.

Il était huit heures du soir quand
 nous arrivâmes sur le bord de la grande
 rivière. Nous fîmes , pour nous y
 rendre, trois quarts de mille à l'est-
 nord-est, dans un terrain entièrement
 marécageux , où nous avions quelque-
 fois de la bourbe jusqu'à mi-cuisse. La
 route que nous fîmes sur la petite
 rivière , fut de trois quarts de mille
 à-peu-près sud-est quart d'est.

Enfin , après tant de travail et d'an-

— 1793. xiétés, nous jouîmes de l'inexprima-
juin. ble satisfaction de nous trouver sur
le bord d'une rivière navigable, à l'oc-
cident de la première chaîne des
grandes montagnes.

CHAPITRE VII.

*Navigation sur le Tacoutché-Tessé,
ou la rivière de Colombia.*

LA pluie tomba toute la nuit et ne cessa qu'à sept heures du matin. Je ne fus pas fâché que le mauvais tems me fournît un prétexte pour accorder à mes gens un surcroît de repos, que les fatigues endurées les trois jours précédens, leur rendait très-agréable.

Cependant avant huit heures nous fûmes sur l'eau, et nous voguâmes avec un courant très-fort. Nous gouvernâmes un demi-mille à l'est-sud-est, un demi-mille au sud-ouest quart de sud, un demi-mille au sud-sud-est, un demi-mille au sud-ouest, un demi-mille en tournant au nord-ouest, trois quarts de mille en revenant au sud-

1793.

juin.

mardi

18.

— sud-est, un demi-mille au sud-sud-
 1793. ouest, un quart de mille au sud quart
 juin. d'est, et trois quarts de mille au sud-
 ouest quart de sud. Ici il y avait beau-
 coup moins d'eau, et nous vîmes plu-
 sieurs bancs de sable et de vase. Nous
 avions devant nous une montagne si-
 tuée à l'ouest-sud-ouest.

Le tems était si brumeux, que nous
 ne pouvions pas voir d'une rive à
 l'autre, quoique la rivière n'eût, en
 cet endroit, que deux cents pas de
 large. Après nous être avancés d'un
 tiers de mille au sud quart d'ouest,
 nous vîmes sur les bords de la rivière,
 une quantité considérable de retran-
 chemens et de cellules de castor.

Nous continuâmes à voguer, en
 gouvernant un demi-mille au nord-
 nord-ouest, un mille et demi au sud-
 ouest quart d'ouest, un tiers de mille
 au sud-sud-ouest, un tiers de mille à
 l'ouest quart de sud, un demi-mille au
 sud quart d'est. Là nous vîmes des

montagnes du côté de l'est, qui avaient —
leur pied baigné par la rivière, et leur 1793.
sommet couronné de neige. Nous juin.
fîmes un demi-mille au sud-ouest, un
quart de mille au sud, un tiers de
mille au sud-est, un demi-mille au sud-
sud-ouest, en dépassant plusieurs îles;
un tiers de mille à l'ouest quart de
sud, un sixième de mille au sud-
sud-est.

Dans cette partie de la rivière la
terre qu'on voit à droite est élevée,
pierreuse et couverte de bois. Nous
continuâmes notre navigation, un
mille à l'ouest-sud-ouest, en dépas-
sant l'embouchure d'une petite rivière
qui sortait du sud-est; un demi-mille
au sud-ouest, trois-quarts de mille au
sud, un demi-mille au sud-ouest, un
demi-mille au sud quart d'ouest. Ici
une pointe de rochers qui est à gauche,
rétrécit tellement le lit de la rivière,
qu'il n'a que cent pas de large. Nous
gouvernâmes, à partir de cette pointe,

— un demi-mille au sud-est, un huitième de mille à l'est quart de sud.
1793. juin. Le courant devint alors très-rapide,

mais égal et n'offrant aucun danger. Nous fîmes un huitième de mille au sud quart de sud, un tiers de mille à l'ouest quart de nord, un douzième de mille au sud quart d'ouest, un quart de mille au sud-ouest. Là se terminent les montagnes d'un côté de la rivière, tandis que sur la rive opposée, des rochers s'élèvent à une prodigieuse hauteur. Le lit de la rivière a cent cinquante pas de large. Après avoir fait un mille à l'ouest quart de sud, on trouve que la rivière se rétrécit de nouveau, et coule entre des rochers peu élevés.

Nous poursuivîmes notre route, un huitième de mille au nord-nord-est, un huitième de mille en tournant au sud-ouest, et un demi-mille au sud et au sud-ouest. Tout le pays que nous traversâmes me parut entière-

ment plane : mais, à la vérité , étant —
 dans le canot et borné par des bois, 1793.
 je ne pouvais pas porter ma vue à juin.
 plus de cent pas au-delà des bords de
 la rivière.

Notre navigation continua deux milles à l'ouest quart de nord, un demi-mille au nord, un quart de mille au nord - ouest, deux milles au sud-ouest, trois-quarts de mille au nord-ouest, un mille à l'ouest. Nous découvrîmes alors une chaîne de collines dans la même direction. Une petite rivière affluente venait du nord. Nous fîmes un quart de mille au sud, un demi-mille au nord-ouest, deux milles et demi au sud-sud-ouest, trois-quarts de mille au sud-est, un demi-mille à l'ouest-nord-ouest, en laissant à notre gauche un ruisseau affluent.

Le courant se ralentit. Nous courûmes trois-quarts de mille au sud-sud-ouest, trois-quarts de mille au sud-ouest, trois - quarts de mille au sud quart

— d'est, un mille au sud-est quart d'est,
 1793. un demi-mille en tournant graduel-
 juin. lement à l'ouest-nord-ouest. La rivière
 était remplie d'îles. Ensuite elle nous
 présenta une égale et superbe étendue
 d'eau avec peu de courant dans un
 espace d'un mille et demi, que nous
 fîmes droit au nord. Nous conti-
 nuâmes à marcher un mille au sud-
 ouest quart d'ouest, un mille à l'ouest-
 nord-ouest, un mille au sud-est, trois-
 quarts de mille à l'ouest quart de nord,
 un huitième de mille au sud.

Nous, vîmes une cabane indienne
 nouvellement construite. Là était la
 grande fourche, dont nous avait parlé
 notre guide. Il paraît que le bras af-
 fluent qui vient du sud-est, est le plus
 considérable. Il a environ un demi-
 mille de large, et ressemble à un lac.
 Le courant était très-ralenti. Nous
 voguions au milieu de la rivière. Je
 sondai, et je trouvai seize pieds d'eau.
 Nous gouvernâmes à l'ouest. Une

chaîne de montagnes était devant nous , et traversait la ligne que nous suivions. Nous fîmes trois milles dans cette direction ; puis deux à l'ouest-sud-ouest. Je jetai de nouveau la sonde qui me rendit vingt-quatre pieds d'eau. La rivière se rétrécit , et le courant fut plus rapide. Nous fîmes alors trois-quarts de mille au nord-nord-ouest , en dépassant une petite rivière affluente qui venait du nord-est ; un mille et un quart au sud quart d'ouest , quatre mille et demi à l'ouest-sud-ouest , un mille et demi à l'ouest quart de nord , un mille au nord-ouest quart d'ouest , un mille un quart à l'ouest. Là , les deux chaînes de montagnes qui s'étendent des deux côtés de la rivière , ne sont qu'à cent cinquante ou deux cents pas l'une de l'autre. Nous continuâmes à gouverner trois-quarts de mille au nord-ouest , deux milles et demi au sud-ouest quart de sud. Ici la rivière

1793.

juin.

— 1793. reprend sa largeur. Nous fîmes un
juin. mille au sud quart d'ouest, un demi-
mille à l'ouest-sud-ouest, trois milles
au sud-ouest quart de sud, un mille
au sud-sud-est, en laissant à notre
gauche une petite rivière affluente ;
un mille au sud, avec un courant
très-rapide ; trois-quarts de mille à
l'est, un mille au sud-ouest, un mille
et demi au sud-sud-est (1), un mille
au sud-ouest quart d'ouest, un mille
et demi à l'est-nord-est, un mille à
l'est-sud-est. Là, nous vîmes à notre
droite l'embouchure d'une petite ri-
vière. Nous courûmes alors deux milles
au sud-ouest quart de sud, et nous
vîmes une seconde petite rivière af-
fluente du même côté que l'autre.
Nous fîmes encore un demi-mille au
sud quart d'est, et un mille un quart
au sud-ouest quart d'ouest ; puis nous

(1) Dans ces quatre dernières distances, le courant fut toujours rapide et dangereux.

abordâmes et nous plantâmes nos tentes. — 1793.

En passant vis-à-vis de la dernière petite rivière, nous vîmes s'élever sur ses bords des colonnes de fumée, qui semblaient produite par des feux qu'on venait d'allumer. J'en augurai qu'il y avait là des Indiens ; mais je ne voulus pas fatiguer mes gens à refouler le courant pour tâcher de joindre ces sauvages. juin.

La grande rivière sur laquelle nous naviguions paraissait n'avoir pas baissé de plus d'un pied, à en juger du moins par la trace qu'avait laissée l'eau ; et le petit bras affluent semblait, d'après une pareille trace, avoir diminué de deux pieds et demi.

En entrant dans cette rivière, nous vîmes un grand vol de canards, qui avaient tout le corps blanc, à l'exception du bec et d'une partie des ailes. Le tems fut gris et froid toute la journée, et le vent souffla du sud-ouest.

— Nous vîmes des colonnes de fumée
 1793. s'élever de diverses parties des bois.
 juin. Peut-être aurais-je cherché à voir les
 naturels , si j'avais eu avec moi quel-
 qu'un qui eût pu les aborder sans
 leur causer de la défiance , et que
 cela ne m'eût pas fait perdre trop de
 tems. Mais j'aimai mieux poursuivre
 ma route pendant que la navigation
 était facile , et remettre à mon retour ,
 à joindre les Indiens , à moins qu'il
 ne se présentât plutôt quelque occasion
 favorable d'avoir des communications
 avec eux.

merc. La matinée était brumeuse. A trois
 19. heures nous nous embarquâmes. A
 quatre heures et demie nous vîmes à
 droite une petite rivière affluente.
 Nous courûmes d'abord trois-quarts
 de millè à l'est quart de sud , un demi-
 mille au sud quart d'est , et un mille
 et demi au sud-sud-ouest. Pendant
 cette dernière course , nous vîmes
 d'épais nuages de fumée qui sortaient

du milieu des bois , et obscurcissaient l'air. Nous sentions , en même tems ,
une très-forte odeur de résine.

1793.

juin.

Nous continuâmes à voguer un mille et un quart au sud-ouest , trois-quarts de mille au nord-ouest quart d'ouest , un mille et un quart au sud-sud-est , trois-quarts de mille à l'est , un mille au sud-ouest , trois-quarts de mille à l'ouest quart de sud , trois-quarts de mille au sud - est quart de sud , un demi-mille au sud quart d'ouest , trois-quarts de mille à l'ouest quart de sud , deux milles et demi au sud quart d'ouest. Ici nous longeâmes une île , et il me parut que la plus grande partie de la rivière avait autrefois passé de l'autre côté de cette île. Les bords de la rivière étaient hérissés de rochers , dont les pointes escarpées présentaient des formes très-bizarres.

Nous poursuivîmes notre route , en gouvernant un mille et demi au sud-est quart de sud , un demi - mille au

— sud quart d'est, un mille et un quart
 1793. à l'est, un mille au sud - est quart
 juin. d'est, un demi-mille au sud-sud-est,
 un mille et un quart à l'est, un demi-
 mille au sud quart d'est, un mille
 et demi à l'est, trois milles au sud-
 sud-est, et trois-quarts de mille au
 sud-ouest. En cet endroit les rochers
 qui bordent les deux côtés de la ri-
 vière se rapprochent tellement, qu'ils
 semblent de loin devoir former une
 cascade. Dans cette appréhension
 nous débarquâmes sur la rive gauche.
 Nous y trouvâmes un assez mauvais
 sentier, et nous imaginâmes que
 c'était par-là que les naturels avaient
 coutume de charrier leur bagage et
 leurs canots. Cependant en examinant
 ensuite le cours de la rivière, nous
 vîmes qu'il n'y avait pas de saut,
 mais que l'eau courait avec tant de
 rapidité sur les roches qui se prolongeaient fort loin, qu'il était impossible
 d'y faire naviguer un léger canot. Il

nous fallut donc élargir le chemin — pour que notre canot pût y passer , 1793.
et nous le transportâmes par-là avec juin.
beaucoup de difficulté. Les fréquentes réparations qu'on y avait faites , et quelquefois avec d'autres matières que celles qu'on emploie ordinairement , l'avaient , ainsi que je l'ai déjà observé , rendu si pesant , qu'il craqua et s'entr'ouvrit sur les épaules des gens qui le portaient. Ce portage qui a environ un demi-mille de long et passe sur une montagne hérissée de rocs , nous tint depuis huit heures jusqu'à midi , et nous coûta un travail et des peines qu'il est impossible de décrire. Nous marchâmes , dans ce trajet , au sud-sud-ouest.

D'après une observation solaire , je déterminai la latitude du portage à 53 deg. 42 min. 20 sec. nord.

Nous perdîmes encore quelque tems pour mettre le canot en état de nous porter plus loin. Après avoir fait un

— quart de mille en gouvernant au sud ,
 1793. nous trouvâmes encore un portage ;
 juin. mais là nous n'eûmes qu'à suivre un
 chemin de deux fois la longueur du
 canot , chemin qui traverse une pointe
 de rocher. De cette pointe aux rocs
 qui forment l'écore opposée , et sont
 presque à pic , la distance n'est que de
 quarante à cinquante pas. Le grand
 volume d'eau qui tombe de cascade en
 cascade vis-à-vis du premier portage ,
 se précipite à grand bruit dans cet
 étroit passage , et y forme plusieurs
 remoles.

Les bords de la rivière produisent
 beaucoup d'oignons sauvages. Nous
 en arrachâmes pour les mêler à notre
 pémican , auquel ils donnaient un bien
 meilleur goût ; mais aussi cela produi-
 sit sur notre appétit un effet très-
 fâcheux , relativement à l'état de nos
 provisions.

Nous nous rembarquâmes ; et quand
 nous eûmes fait trois quarts de mille

au sud-est quart d'est , nous aperçûmes —
 de la fumée sur le rivage. Nous mîmes 1793.
 aussitôt le cap de ce côté-là ; mais juin.
 avant que nous pussions y aborder ,
 les naturels eurent disparu. Nous ju-
 geâmes , par leurs cabanes , qu'il n'y
 avait pas plus de deux familles. Je mis
 aussitôt mes deux Indiens à leur pour-
 suite. Ils les eurent bientôt atteints.
 Mais ils n'entendaient point leur lan-
 gue , et ils firent de vains efforts pour
 les amener à une communication
 amicale.

Dès que les naturels aperçurent mes
 jeunes chasseurs , ils préparèrent leurs
 arcs et leurs flèches , en leur faisant
 signe de ne pas avancer. Mes chas-
 seurs se retirèrent , mais après qu'on
 leur eut décoché cinq flèches , qu'ils
 évitèrent à la faveur des arbres.

Quand ils me firent ce récit , je fus
 très-fâché de ne pas les avoir accom-
 pagnés ; et comme je crus que les na-
 turels ne pouvaient pas encore être à

— 1793. une grande distance , je partis pour
 juin. aller les joindre , ayant avec moi
 M. Mackay et l'un des chasseurs. Mais
 ils étaient déjà si loin , qu'il y aurait
 eu de l'imprudence à les suivre.

Mes chasseurs , qui peut-être étaient
 encore effrayés de la manière dont les
 indigènes les avaient accueillis , m'as-
 surèrent qu'indépendamment de leurs
 arcs , de leurs flèches et de leurs lan-
 ces , ces sauvages étaient armés de
 longs couteaux , et qu'ils accompa-
 gnaient leurs menaces de gestes ef-
 froyables et de cris perçans.

A mon retour , je trouvai mes gens
 qui satisfaisaient leur curiosité , en
 examinant les sacs et les paniers qu'a-
 vaient laissés les naturels. Quelques-
 uns de ces paniers contenaient des
 filets , des lignes et d'autres instru-
 mens de pêche ; d'autres plus petits
 étaient remplis de terre rouge , dont
 les naturels se servent pour se peindre
 le visage. Il y avait dans les sacs

diverses choses dont nous ne pûmes pas deviner l'usage. J'empêchai mes gens de rien prendre. Pour moi, je me permis d'emporter quelques petits objets qui me semblèrent curieux ; mais je laissai en revanche des choses bien plus utiles.

1793.
juin.

Nous quittâmes ce lieu à quatre heures, et nous suivîmes le courant, qui nous porta trois quarts de mille au sud-est. Nous fîmes ensuite un mille à l'est-sud-est, trois quarts de mille au sud, un mille au sud-sud-est, deux milles au sud-sud-ouest, trois milles et un quart au sud-sud-est, un mille à l'est quart de nord, un mille un quart au sud-sud-est, en passant un écueil ; trois quarts de mille au sud-sud-ouest, un mille et demi au sud, un mille et un quart au sud-est, trois quarts de mille au sud, et un mille et demi au sud-sud-est.

A sept heures et demie du soir, nous débarquâmes pour passer la nuit

— à l'embouchure d'une petite rivière
1793. située sur la rive droite de celle dont
juin. nous suivions le cours.

Il tomba quelques ondées accom-
pagnées de plusieurs coups de ton-
nerre très-forts. Les bords de la rivière
étaient ombragés par de hauts sapins ,
et de cèdres aux branches étendues.

jeudi Le matin , le tems était brumeux , et
20. le vent soufflait du sud. A quatre heures
et demie nous nous remîmes en route.
Nous gouvernâmes deux milles au
sud - est quart d'est , deux milles et
demi au sud-sud-est , et deux milles au
sud-sud-ouest. Les brouillards étaient
si épais , que nous ne pouvions pas
voir à la distance de deux fois la lon-
gueur du canot ; ce qui rendait la na-
vigation dangereuse , parce que nous
courions risque de rencontrer tout-
à-coup quelque cascade ou quelque
autre écueil. Cependant nous conti-
nuâmes notre marche deux milles et
demi à l'ouest - nord - ouest. Nous

franchîmes alors une passe extrêmement rapide.

1793.
juin.

Nous longions la rive gauche, sur laquelle nous aperçûmes deux daims rouges tout-à-fait au bord de l'eau. Nous tuâmes l'un et blessâmes l'autre. Ce dernier était très-petit. Nous abordâmes. Nos Indiens poursuivirent l'animal blessé et l'eurent bientôt atteint. Ils en auraient tiré un autre dans le bois, si le chien, qui les suivait, ne l'eût pas effrayé. A en juger par la quantité de traces que nous vîmes, ces animaux doivent être très-nombreux dans le pays. Ils ne sont pas aussi gros que l'élan; mais ils sont de la véritable espèce du daim rouge, que je n'ai jamais vu dans les parties de l'Amérique que j'ai habitées, quoiqu'ils abondent, dit-on, dans les plaines qu'arrose l'Assiniboin (1).

(1) L'un des bras affluens de la rivière Rouge.

— Nous vîmes beaucoup de sapins-
 1793. spruces pelés. Ce qui me fit penser que
 juin. les indigènes en avaient employé l'é-
 corce à couvrir leurs cabanes.

. Quand nous eûmes embarqué notre
 venaison , nous nous remîmes en
 route , et nous courûmes un mille au
 sud-ouest , un millé et demi au sud ,
 et un mille à l'ouest. Là , le pays pré-
 sente un aspect tout différent. Les
 bords de la rivière , qui a , en cet en-
 droit , environ trois cents pas de large ,
 ne sont pas très-hauts , et de là le ter-
 rein s'élève insensiblement jusqu'à
 une distance considérable , et est cou-
 vert de peupliers et de cyprès sans
 aucune espèce de taillis. Il y a aussi
 sur les bords des pointes basses que
 la rivière inonde quelquefois , et où
 croissent le liard , le bouleau mou , le
 spruce et le saule.

Avant d'arriver jusques-là , nous
 avions eu la vue bornée par des écores
 très-élevées , très-inégales , et ombr-

gées par différentes espèces de sapins ,
 par des peupliers , de petits bouleaux ,
 des cèdres , des saules et des aunes.

1793.
 juin.

Après avoir fait six milles au sud-ouest quart d'ouest, nous abordâmes devant une maison déserte, la première habitation de cette espèce que j'aie vue au-delà de Michilimakinac. Elle avait environ trente pieds de long sur vingt de large, avec des portes dont la hauteur était de trois pieds, et la largeur d'un pied et demi. Tout ce que nous remarquâmes dans cette maison, nous fit conjecturer qu'elle avait été construite pour loger trois familles. On y voyait trois foyers à égale distance les uns des autres, et les lits étaient de chaque côté des foyers. Derrière les lits il y avait une saillie un peu élevée et arrangée en forme de crèche, où l'on serrait du poisson. Le corps de la maison, qui avait cinq pieds de haut, était construit en longues pièces de bois de sapin

— très-droites , posées horizontalement
 1793. les unes sur les autres et bien jointes à
 juin. chaque coin. Le toit était supporté par
 un faîtage placé sur deux poteaux four-
 chus de dix pieds de haut. De ce faîtage
 partaient des chevrons qui posaient sur
 le corps de la maison , et étaient cou-
 verts d'écorce de spruce. Le tout était
 bien lié avec des fibres de cèdre. Un des
 bords du toit était garni de planches
 fendues , et l'autre de longues perches.

On voyait des ouvertures dans le
 corps de la maison , que j'imaginai
 être pratiquées pour tirer des flèches
 en cas d'attaque ; car elles étaient inu-
 tiles pour donner du jour dans la mai-
 son , qui en recevait suffisamment par
 les endroits où les bois n'étaient pas
 parfaitement joints. Aussi cette mai-
 son ne pouvait être habitée que l'été.

Après ce que je viens de décrire ,
 nous ne vîmes dans la maison et tout
 autour d'elle , qu'une seule chose qui
 fixât notre attention. C'était une grande

machine qu'on n'avait pu faire entrer dans la maison qu'en ôtant le toit. Elle était d'une forme cylindrique, et avait quinze pieds de long et quatre pieds et demi de diamètre. L'un des bouts était plat comme le fond d'un tonneau ; à l'autre bout était attaché un cône qui y entraît juste , et avait une embouchure d'environ sept pouces de diamètre. Cette machine était certainement construite pour prendre de gros poissons , et très-propre à remplir son objet ; car lorsqu'ils y étaient entrés , il était impossible qu'ils en sortissent , à moins qu'ils ne la brisassent.

Elle était faite de longs morceaux de bois ronds , de la grosseur du petit doigt , et attachés à un pouce l'un de l'autre , sur six cercles. Avec la machine il y avait une espèce de panier , fait aussi avec des morceaux de bois ronds , lequel sans doute servait à mettre le poisson qu'on avait pris.

1793.

juin.

— Tout était tellement en ordre dans
 1793. la maison, qu'on ne pouvait pas dou-
 juin. ter que les propriétaires n'eussent en-
 vie de revenir l'habiter. Elle répon-
 dait parfaitement à la description que
 notre dernier guide nous avait faite
 des maisons de ces contrées, excepté
 pourtant qu'elle n'était pas placée sur
 une île.

En quittant ce lieu, nous gouver-
 nâmes un mille et un quart au sud-
 quart d'est. Nous dépassâmes alors une
 autre maison dont il ne restait que les
 fourches et le faîtage. Le reste avait
 été probablement entraîné par la dé-
 bacle. Les bords de la rivière étaient
 inondés, et une petite rivière avait
 son embouchure sur la rive gauche.
 Nous remarquâmes sur une pointe de
 terre, une élévation qui avait l'air
 d'un tombeau. Il était oblong, et très-
 proprement revêtu d'écorce d'arbre.
 A côté était plantée une longue perche
 à laquelle on avait attaché un morceau

d'écorce à la hauteur de dix ou douze ———
 pieds. C'était probablement un em- 1793.
 blème ou une marque de distinction. juin.

Nous continuâmes notre marche ;
 et après avoir fait deux milles et demi
 au sud quart d'ouest , nous vîmes une
 maison située sur une île. Nous fîmes
 alors un mille trois quarts au sud-est
 quart d'est, et nous vîmes une seconde
 île ayant aussi une maison. Nous avions
 à droite une rivière affluente. Les
 bords étaient élevés , pierreux et cou-
 verts d'épines.

Notre canot était devenu si mau-
 vais , que nous nous vîmes dans l'in-
 dispensable nécessité d'en construire
 un autre ; et comme le pays semblait
 promettre que nous y trouverions l'é-
 corce dont nous avions besoin , nous
 débarquâmes à huit heures pour en
 chercher. Je fis , en conséquence , par-
 tir quatre hommes , qui furent de re-
 tour à midi , avec assez d'écorce pour
 faire un canot de cinq brasses de

— longueur, et de quatre pieds et demi
1793. de haut.

juin. A midi je pris hauteur, et je trouva
que nous étions à 55 deg. 17 min.
28 sec. de latitude septentrionale.

Nous étant rembarqués, nous fîmes
un mille et demi au sud-est quart de
sud, un mille à l'est-sud-est, un demi-
mille à l'est-nord-est, deux milles au
sud-est, un mille au sud-est quart de
sud, six milles au sud-est. Nous tour-
nâmes à l'est-nord-est; mais les rochers
escarpés qui bordaient les deux côtés
de la rivière se rapprochaient telle-
ment, et l'eau y courait avec tant d'im-
pétuosité, que nous n'osâmes pas
d'abord hasarder d'y passer. Je donnai
ordre de mettre tous nos effets à terre.
Je voulais aussi y faire haler le canot;
mais il était devenu si pesant, que
mes gens aimèrent mieux le conduire
dans le passage rapide, que de le por-
ter. Quoique je n'approuvasse pas trop
ce projet, je ne m'y opposai pas.

Quatre hommes tentèrent cette périlleuse aventure. Je courus au-delà des rochers, et je fus le triste témoin du funeste événement que j'avais prévu. Le courant était si impétueux, que, quoique mes gens évitassent les rochers, le canot se remplit et descendit ainsi au milieu de la cascade. Heureusement qu'il ne chavira pas. Les conducteurs ayant eu l'adresse de gagner le remous, vidèrent l'eau du canot, et attérèrent à moitié noyés. Le portage a environ un demi-mille de long, et on y trouve un sentier commode.

1793.

juin.

M. Mackay et mes deux chasseurs virent quelques daims dans une île située au-dessus des écueils. Si l'on eût fait cette découverte avant le passage du canot, il y a apparence que nous aurions accru nos provisions de beaucoup de venaison.

Nous passâmes trois heures à mettre le canot en état de nous porter encore.

— Nous continuâmes notre navigation
 1793. un mille et demi à l'est-nord-est, à la
 juin. vue d'un grand nombre de cabanes ;
 un mille à l'est-sud-est, en laissant à
 gauche l'embouchure d'une petite ri-
 vière ; un mille trois quarts au sud-
 est quart de sud, un demi-mille à l'est
 quart de sud, un mille à l'est quart de
 nord, en dépassant une maison située
 sur une île ; demi-mille au sud, trois
 quarts de mille à l'ouest ; un demi-
 mille au sud-ouest, où nous vîmes les
 écores des deux côtés, composées d'ar-
 gile rouge et blanche qui les faisait
 ressembler à des ruines d'anciens châ-
 teaux. Nous tournâmes insensible-
 ment le cap à l'est-nord-est, direction
 dans laquelle nous fîmes un mille et
 demi ; puis un coup de vent, mêlé de
 tonnerre et de pluie, nous força d'a-
 border dans un endroit où étaient les
 restes de quelques maisons indiennes.
 Il nous fut impossible ce jour-là de
 déterminer précisément de quel côté

soufflait le vent , car nous l'eûmes debout dans toutes les directions. 1793.

Comme je sentais la difficulté qu'il y avait à se procurer des provisions dans ces contrées , je crus qu'il était prudent de prévenir la disette que nous pourrions éprouver à notre retour. En conséquence , je fis enterrer quatre-vingt-dix livres de pémican. Le trou qu'on creusa pour cela , était assez profond pour qu'on pût faire du feu par-dessus sans que le pémican en souffrît ; et en même tems ce feu empêchait que les naturels ou les bêtes sauvages ne vinssent le déterrer.

Le matin le tems fut très-nébuleux. Nous nous remîmes en route à quatre heures. Nous courûmes un mille un quart au sud quart d'est , un demi-mille à l'est-sud-est , un mille et demi au sud quart d'est , un mille et demi à l'est , deux milles au sud-est , en dépassant une grande rivière affluente qui coulait à notre gauche , et une

juin.
vend.
21.

— 1793. petite à notre droite. Nous fîmes en-
 juin. suite trois quarts de mille au sud quart
 d'ouest, un mille et demi à l'est quart
 de sud, trois quarts de mille au sud,
 un mille au sud-est quart d'est, un
 demi-mille au sud quart d'est, trois
 quarts de mille au sud-est, un demi-
 mille au sud-est quart de sud, un demi-
 mille au sud-est quart d'est. Ici les
 écores de rocher et d'argile bleue et
 jaune, offraient le même aspect que
 ceux que nous avions vus la veille.
 Nous voguâmes encore un mille et
 demi au sud-sud-est, et deux milles
 au sud quart d'est. Après quoi je pris
 hauteur, et je déterminai la latitude à
 52 deg. 47 min. 51 sec. nord.

Nous trouvâmes un petit canot
 qu'on avait halé sur le rivage, et mis
 à la lisière du bois. Bientôt après nous
 en vîmes un second conduit par un
 homme qui sortait de l'embouchure
 d'une petite rivière. Ce sauvage ne
 nous eut pas plutôt aperçus, qu'il

poussa un grand cri pour appeler ses — amis , qui , à l'instant , parurent sur 1793.
la rive , armés d'arcs , de flèches et de juin.
lances. Ils étaient presque nus , et
faisaient les gestes les plus outrageans.
Sans doute la crainte que nous leur
inspirions était très-grande ; mais mal-
gré cela , ils semblaient être décidés à
nous attaquer si nous débarquions.

Je fis arrêter les pagayes , et j'or-
donnai même à mes gens d'empêcher
que le canot ne fût porté par le cou-
rant trop près des naturels ; car ç'eût
été une extrême folie que d'approcher
ces sauvages avant que leur première
fureur fût calmée. Mes deux chas-
seurs , qui entendaient leur langage ,
me dirent qu'ils menaçaient de nous
donner la mort au même instant que
nous approcherions du rivage. Leur
menace fut suivie de plusieurs flèches
dont quelques-unes tombèrent très-
près du canot , et d'autres passèrent
par-dessus notre tête ; de sorte que

— nous eûmes le bonheur de n'être pas atteints.

juin. Le courant nous ayant entraînés au-dessous de l'endroit où étaient les naturels , je dis à mes gens de pagayer pour aborder de l'autre côté de la petite rivière , sans faire paraître la moindre crainte ; et alors je me trouvai vis-à-vis de ces sauvages. Dès l'instant que nous ayons été à portée d'être entendus , mes interprètes avaient en vain essayé de les apaiser. Nous observâmes qu'ils expédièrent un canot avec deux hommes dans le bas de la rivière , et nous conjecturâmes que c'était pour y répandre l'alarme et demander du secours. Cela me déterminâ à employer tous les moyens possibles pour les amener à une communication amicale , avant que l'arrivée de leurs voisins et de leurs amis n'accrût leur audace.

Voici le projet hasardeux que je conçus sur-le-champ , et dont l'exécution

fut suivie d'un plein succès. Je quittai le canot et je m'avançai sur la plage, afin que les naturels vinssent à moi ; car je pensai qu'ils ne craindraient pas de m'approcher quand ils me verraient seul , et qu'ils me croiraient dans l'impossibilité de recevoir du secours de mes gens. Cependant voulant me mettre , autant que je le pouvais , en état de défense , j'ordonnai à l'un de mes chasseurs de se glisser dans les bois , avec mon fusil et le sien , et de prendre bien garde que les naturels ne le découvrirent. Je lui enjoignis en même tems de se tenir aussi près de moi que les arbres le permettraient , et de ne pas hésiter à tuer le premier sauvage qui voudrait me percer de ses flèches. Je lui enjoignis pourtant de ne pas se servir de son fusil avant de m'avoir entendu tirer moi-même l'un des deux pistolets que j'avais à ma ceinture. En cas que quelqu'un des naturels débarquât et s'approchât de

1793.

juin.

— moi, mon chasseur devait aussitôt me
1793. joindre.

juin. Pendant que je m'avançais, l'autre chasseur assurait les sauvages que nous n'avions que des intentions pacifiques, et je le leur confirmais par les signes que je croyais pouvoir être compris par eux. Il n'y avait pas longtemps que je m'étais approché, et que mon chasseur était caché derrière moi, lorsque deux naturels s'avancèrent dans un canot, et s'arrêtèrent à environ cent pas de moi. Je leur fis signe de débarquer; et pour les y engager, je leur montrai des miroirs, des grains de verroterie et d'autres bagatelles brillantes. Enfin ils s'approchèrent du rivage, avec l'air de la plus grande défiance, ayant la proue du canot tournée du côté du large, et ne voulant pas débarquer.

Je leur fis présent de quelques grains de collier, avec lesquels ils voulurent s'en aller; mais je renouvelai mes sol-

licitations , et quelques momens après ils débarquèrent et consentirent à s'asseoir à côté de moi. Mon chasseur jugea alors à propos de venir me joindre. Sa présence causa de l'inquiétude aux deux sauvages ; mais elle fut bientôt dissipée , et j'eus la satisfaction de voir qu'il se faisait fort bien comprendre par eux , et qu'il entendait bien leur langue.

1793.
juin.

Je le chargeai de leur dire tout ce qu'il croirait le plus propre à leur ôter leurs craintes et à gagner leur confiance. Je leur fis témoigner le désir de les mener près de notre canot ; mais ils refusèrent d'y venir ; et voyant alors quelques-uns de mes gens qui marchaient vers nous , ils demandèrent à s'en aller. J'étais si satisfait d'être parvenu à avoir un entretien amical avec eux , que je ne balançai pas à les laisser partir.

Pendant le peu de tems qu'ils restèrent avec moi et mon chasseur , ils

— observèrent tout ce que nous avions,
 1793. avec un étonnement mêlé d'admira-
 juin. tion. Quand ils nous eurent quittés,
 nous distinguâmes facilement qu'on
 les recevait avec une grande joie , et
 que les choses que je leur avais don-
 nées excitaient l'empressement et la
 curiosité de tous leurs compagnons.

Il nous parut qu'ils tenaient con-
 seil ; et au bout d'un quart d'heure , ils
 nous envoyèrent inviter à nous rendre
 auprès d'eux ; ce que nous acceptâmes
 avec plaisir. Lorsque nous débarquâ-
 mes , ils montrèrent beaucoup d'em-
 barras et d'inquiétude ; ce qui proba-
 blement était occasionné par la viva-
 cité de nos mouvemens : car mes gens
 étaient si contents de pouvoir commu-
 niquer avec ces sauvages , qu'ils pa-
 gayèrent pour traverser la rivière , avec
 une ardeur extraordinaire.

Cependant les deux hommes avec
 qui nous avions conversé , furent ceux
 qui , comme cela devait être naturel-

lement, montrèrent le plus de courage. Ils s'empressèrent de nous recevoir à notre débarquement. Bientôt nos discours et nos manières dissipèrent les appréhensions des autres, et il s'établit entre nous beaucoup de familiarité. Lorsque je me fus assuré de leur confiance en leur distribuant de petits présens, et en donnant quelques morceaux de sucre à leurs enfans, je chargeai mes chasseurs de recueillir tous les renseignemens que ces sauvages pouvaient donner sur le pays.

Je vais raconter en peu de mots ce qu'ils dirent à ce sujet. « La rivière, « dont le cours est très-étendu, va « vers le soleil du midi; et, selon ce « qu'ils ont appris, des hommes blancs « bâtissent des maisons à son embouchure. Ses eaux coulent avec une « force toujours égale; mais il y a « trois endroits où des cascades et des « courans extrêmement rapides en « interceptent la navigation. Dans ces

1793.

juin,

— 1793. « trois endroits, les eaux se précipi-
 « tent par-dessus des rochers perpen-
 « diculaires, beaucoup plus hauts et
 « plus escarpés que tous ceux qui sont
 « dans le haut de la rivière. Mais j'in-
 « dépendamment des difficultés et des
 « dangers de la navigation, il faut
 « combattre les divers habitans de ces
 « contrées, qui sont très-nombreux. »

Les naturels nous peignirent alors leurs plus proches voisins comme une race malfaisante, vivant dans de vastes souterrains. Quand nous leur apprîmes que nous avions l'intention d'aller jusqu'à la mer, ils cherchèrent à nous en dissuader, parce que, disaient-ils, nous serions certainement victimes de la barbarie des habitans. Ils nous les représentèrent comme possédant du fer, des armes, des ustensiles qu'ils reçoivent de leurs voisins du côté de l'ouest, et que ceux-ci se procurent par les liaisons commerciales qu'ils ont avec des hommes qui nous ressem-

blent, et qui naviguent dans de très-
grands canots. 1793.

Ce que disaient les naturels, encore
qu'exagéré dans quelques points et
erroné dans d'autres, était assez alar-
mant, et me fit faire des réflexions
tristes, mais sans rien changer à mes
projets. Mon premier soin fut alors
d'engager deux de ces sauvages à m'ac-
compagner, afin d'obtenir par leur
moyen, un accueil favorable chez
leurs voisins. Ils acceptèrent ma pro-
position; mais ils parurent voir avec
peine qu'il fallût se mettre en route
sur-le-champ; car nous nous occu-
pions déjà du départ.

Quand nous fûmes prêts à entrer
dans notre canot, nous en vîmes un
petit qui portait trois hommes, et
doublait la pointe au-dessous. Nous
crûmes qu'il était prudent d'attendre
ces nouveaux venus; et il se trouva
que c'étaient des amis de nos hôtes.
Les messagers que j'ai dit plus haut

— avoir été expédiés dans un petit canot ,
 1793. avaient répandu l'alarme chez ces sau-
 juin. vages, et étaient ensuite allés annoncer
 plus bas la nouvelle de notre approche.
 C'est du moins ce que nous apprîmes
 depuis.

Quoique les trois sauvages nous
 vissent au milieu de leurs amis , ils ne
 s'approchèrent qu'en faisant de terri-
 bles menaces et des gestes hostiles.
 L'un d'eux , homme d'un moyen âge ,
 qui avait fait moins de gestes que les
 autres , et paraissait être traité par eux
 avec beaucoup de respect , demanda
 qui nous étions , d'où nous venions ,
 où nous allions , et quel motif pouvait
 nous conduire chez eux. Ses amis ré-
 pondirent à ces questions , et aussitôt
 il nous conseilla de ne partir que le
 lendemain , parce que si nous nous
 mettions ce soir-là en route , leurs
 parens et leurs alliés qui étaient plus
 bas , ayant été avertis que nous ve-
 nions , s'opposeraient certainement à

notre passage , quoique nous eussions — avec nous deux de leurs gens. Il dit 1793. qu'au coucher du soleil , ils seraient juin. tous rendus dans l'endroit où nous nous trouvions alors , et que chacun d'eux serait bientôt convaincu , comme il l'était lui-même , que nous étions des hommes honnêtes , qui n'avions aucun mauvais dessein contr'eux.

Telles furent les raisons que donna cet Indien pour nous engager à suspendre notre départ. Elles me parurent trop justes pour que j'hésitasse à m'y rendre. D'ailleurs je songeai qu'en prolongeant mon entrevue avec les naturels , je pourrais acquérir quelques notions importantes sur le pays que j'allais traverser et sur les peuples qui l'habitent.

Je donnai ordre de décharger le canot , de le haler sur le rivage et de le goudronner. On planta ma tente ; je m'y retirai. Les Indiens s'étaient déjà si bien familiarisés avec nous , que quand

— je voulus être seul , je fus obligé de l'aider à leur faire dire.

juin. La première chose que je demandai à l'Indien dont j'ai parlé tout-à-l'heure, ce fut de me décrire le cours de la rivière aussi bien qu'il le pourrait. Il y consentit avec une prestesse et une intelligence qui me prouvèrent que de pareils détails ne lui étaient nullement étrangers.

Je l'engageai à me dire tout ce qu'il savait à cet égard , en lui promettant que si ce qu'il me disait était exact , je reviendrais moi-même , ou j'enverrais d'autres personnes pour porter à sa nation les choses dont elle manquait , particulièrement des armes à feu et des munitions , avec lesquelles elle serait en état de repousser ses ennemis. Cependant l'Indien me répéta ce que les autres m'avaient appris , en ajoutant seulement que les animaux abondaient dans toute la partie du pays qu'il avait traversé en allant vers

le sud , et que la rivière produisait —
considérablement de poisson. 1793.

Notre canot était si usé , prenait juin.
tant d'eau , et naviguait avec tant de
difficulté , que nous ne pouvions pres-
que plus différer d'en construire un
nouveau. En outre je fus prévenu que ,
dans le bas de la rivière , nous ne
pourrions pas nous procurer l'écorce
nécessaire. Ainsi je fis partir deux de
mes gens avec un des chasseurs , pour
en aller chercher.

Le tems était si nébuleux , qu'il ne
me fut pas possible d'observer la hau-
teur du soleil (1).

Je passai le reste de la journée à
m'entretenir avec les naturels. Ils com-
posaient sept familles , qui comptaient
parmi elles dix-huit hommes. Ils étaient
vêtus de peaux tannées , et ils avaient
quelques manteaux de fourrures de
castor et de lapin.

Il n'y avait pas long-tems que ces

(1) Ce fut à mon retour que je déterminai la
latitude rapportée plus haut. (*Note de l'auteur*).

— 1793. Indiens étaient arrivés là où nous les
 juin. trouvâmes; et ils se proposaient d'y
 passer l'été, afin de pêcher leur pro-
 vision de poisson pour l'hiver. Ils
 étaient occupés à préparer des ma-
 chines semblables à celle que je trou-
 vai dans la maison que je visitai, et
 que j'ai décrite plus haut. Le poisson
 qui se prend dans ces machines est
 fort gros, et ne se trouve dans cette
 partie de la rivière que pendant un
 certain tems de l'année.

Ces sauvages diffèrent peu, ou
 même point, des Indiens-montagne-
 rocheuse, soit pour l'air, soit pour le
 langage, soit pour les mœurs.

Les hommes que j'avais envoyés pour
 chercher de l'écorce, en apportèrent
 une assez grande quantité, mais d'une
 qualité médiocre.

Les naturels qu'on nous avait an-
 noncé devoir venir du bas de la ri-
 vière, ne parurent point.

T A B L E

D E S

C H A P I T R E S

DU SECOND VOLUME.

SUITE DU PREMIER VOYAGE.

C H A P I T R E I V.

*Continuation de la route depuis le
voisinage de l'île du Manitou, jus-
qu'à l'entrée du lac des Camps
abandonnés ,* page 1

LE nouveau guide s'évade. M. Mackenzie en prend un autre de force. — Il rencontre une tribu sauvage. — Mœurs, habillemens, armes de ces sauvages. — Description d'un très-joli poisson. — Le voyageur change encore de guide. — Tribu des Indiens - querelleurs.

— Lin sauvage. — Observations sur le cours du fleuve. — Arrivée dans un lieu où les Eskimaux avaient campé. — Grande quantité de gibier marin. — Vue du soleil à minuit. — Description de quelques huttes des Eskimaux. — Renard noir. — Entrée dans le lac des Camps abandonnés.

C H A P I T R E V.

*Navigation dans le lac formé par le
fleuve Mackenzie ,* page 34

Vue de plusieurs baleines. — M. Mackenzie et ses compagnons vont à leur poursuite. — Brouillards , glaces. — Observations sur les îles qui sont dans le lac. — Ile de la Baleine. — La marée se fait sentir dans le lac. — Le voyageur aborde sur une île où il y a un cimetière. — Les chasseurs tuent une renne. — Abondance de fraises , de groseilles , de framboises et d'autres baies. — Description du pays. — Le guide s'évade. — Le voyageur rentre dans le fleuve. — Entrevue avec des indigènes.

CHAPITRE VI.

*Les voyageurs continuent à remonter
le fleuve Mackenzie , page 65*

Description du lieu où les sauvages vont ramasser du caillou. — Grande quantité de lièvres. — Tempête. — Rencontre de quelques indigènes. — Alarme de ces sauvages. — Conférence avec eux. — Leur manière de traiter les malades. — L'interprète les harangue. — Leur singulière conduite. — M. Mackenzie tue un de leurs chiens. — Il achète d'eux quelques peaux de castor. — Réglisse. — Nids d'hirondelles. — Oies sauvages. — Fraises, framboises, groseilles, etc.

CHAPITRE VII.

*Continuation du voyage. Retour au
fort Chipioutan , page 97*

Eaux minérales et mines de fer. — Embouchure de la rivière du grand Ours. — Mine de charbon en feu. — Chasse. — Canot indien,

— Vue de quelques sauvages. — Les chasseurs tuent des lièvres et un loup. — Altercation avec l'interprète. — Incendie des bois des deux côtés de la rivière de la Montagne. — Rentrée dans le lac de l'Esclave. — M. Mackenzie rencontre sur le lac, M. le Roux. — Arrivée au fort Chipiouyan.

SECOND VOYAGE.

CHAPITRE PREMIER.

*Départ du fort Chipiouyan. Route
sur la rivière de la Paix, page 151*

Départ. — Entrée dans la rivière du Pin, et ensuite dans celle de la Paix. — Arrivée à la pointe de la Paix. — Cataractes. — Description du pays. — Arrivée au vieux fort. — Indigènes de ce canton. — Arrivée à la factorerie anglaise. — Froid. — Description de quelques oiseaux.

CHAPITRE II.

Séjour sur les bords de la rivière de la Paix. Détails sur les sauvages.

page 177.

Construction d'un fort et de plusieurs maisons.

— Ouragans. — Fêtes et présens à l'occasion du nouvel an. — Indien blessé et guéri. — Coutumes des sauvages à la mort de leurs parens. — Meurtre d'un sauvage. — Indiens-montagne-rocheuse. — Querelle et jeux de deux sauvages. — Coutume singulière de ce peuple. — Sujétion des femmes. — M. Mackenzie expédie deux canots pour le fort Chipiouan.

CHAPITRE III.

Départ du fort de la Fourche. Route jusqu'aux montagnes rocheuses ,

page 212.

Beauté du pays que traverse le voyageur. — Incendie d'une partie des bois. — Rencontre d'une troupe de chasseurs sauvages. — Etat de

la rivière. — Indiens. — Traces d'ours. —
Troupeaux d'élan et de buffles. — Vue de
quelques ours. — Navigation dangereuse. —
Écueils et cascades.

C H A P I T R E I V.

*M. Mackenzie continue à remonter la
rivière de la Paix, dans les monta-
gnes,* page 257

Obstacles et dangers. — Mécontentement des
conducteurs du canot. — Gouffres volcani-
ques. — M. Mackenzie et ses compagnons
gravissent une montagne. — Arbres qu'on
trouve sur ces montagnes. — Creux dans les
rochers. — Froid. — Le voyageur continue à
remonter la rivière. — Il perd son porte-
feuille. — Il fait partir une lettre dans un
baril vide.

C H A P I T R E V.

*Continuation du voyage dans les
montagnes rocheuses. Rencontre de
quelques naturels,* page 287

Brouillard épais. — M. Mackenzie quitte le
canot et est long-tems sans pouvoir le rejoindre.

— Inquiétudes à ce sujet. — Tempête. —
 Ecueils, cascades, passes rapides. — Panais
 sauvages. — Entrevue avec les sauvages. —
 Détails sur cette peuplade. — Le voyageur
 prend un guide.

CHAPITRE VI.

*Route dans les montagnes rocheuses
 jusqu'à la grande rivière de Co-
 lombia ,* page 327

Etat de la rivière. — Sentiment du guide. —
 Source de la rivière de la Paix. — Le voya-
 geur traverse trois différens lacs. — Marche
 dans les bois. — Marais. — Le guide déserte.
 — Arrivée à la source de la rivière de Colombia.

CHAPITRE VII.

*Navigation sur le Tacoutché-Tessé
 ou la rivière de Colombia ,* page 369

Passes rapides. — Canards blancs. — Portages.
 — Oignons sauvages. — Vue de quelques

420 TABLE DES CHAPITRES.

Indiens qui s'enfuient dans les bois. — Description de leurs cabanes. — Les chasseurs tuent un daim rouge. — Description d'une maison des naturels. — Machine pour prendre du poisson. — Le voyageur fait cacher une provision de pémican. — Entrevue avec les indigènes.

CARTE
DE LA ROUTE
d'Alex^{dre} Mackenzie,
DU FORT CHIPIOUYAN
à
L'Océan PACIFIQUE,
en 1793.

